840

GENERAL LIBRARY
MAY 10 1919
UNIV. OF MICH.

26e Année — N° 7 — 1er Avril 1919

# LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

## SOMMAIRE


| | | Pages |
|---|---|---|
| André Chevrillon | *Aux Pays d'Alsace et de Lorraine.* I : Strasbourg. | 449 |
| Guido da Verona | *La Vie commence demain* (4e partie) | 477 |
| Madeleine Clemenceau Jacquemaire | *Les Hommes de bonne Volonté.* — II | 520 |
| A. T'Serstevens | *Contes flamands* | 555 |
| Jules Bertaut | *Les Poètes et la Guerre* | 578 |
| Georges Lachapelle | *La Hausse des Prix* | 604 |
| Jacques-É. Blanche | *Les Arts et la Vie* | 619 |
| Raoul Blanchard | *Les Alpes françaises et la Houille blanche* | 639 |


Copyright 1919, *Revue de Paris*.

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1919

# LIVRES NOUVEAUX

## LE JUSTICIER,
par **Paul Bourget.**

Le nouveau volume de M. Paul Bourget se compose de quatre récits, très variés de ton et d'inspiration, mais où se retrouve un caractère commun : un noble et constant souci de l'idéal moral. Le premier, qui donne son titre à l'ouvrage, illustre par un épisode émouvant cette pensée d'un philosophe : on ne connaît jamais toutes ses fautes, et démontre le danger de s'ériger en arbitre dans sa propre cause. *La Cachette*, d'un vif intérêt romanesque, *le Carré d'Orties*, évocation de la Terreur, *le Fruit juge l'Arbre*, et *l'Apache*, où la préoccupation religieuse domine, complètent ce recueil très attachant où le talent de M. Paul Bourget se manifeste sous des formes concises et avec une rare intensité psychologique. Les personnages du romancier, dans ce cadre restreint, acquièrent un saisissant relief.

## MIRAGES,
par la **Baronne de Brimont.**

Ce n'est pas aux lecteurs de la *Revue de Paris* qu'il est nécessaire de dire de quelle trempe fine et précieuse est le talent poétique de madame de Brimont, ni quelle exquise entente de la forme musicale se révèle dans ses rythmes légers, cristallins, que l'on eût comparés jadis aux sonorités de la harpe éolienne. Madame de Brimont est un des nouveaux poètes qui ont le mieux senti et fait sentir la beauté mélodique du vers. Le sien est d'une souplesse et d'une variété délicieuses, et ces *Mirages* sont aussi des musiques.

## TABLE DES MÉMOIRES DE SAINT-SIMON,
édités par **A. de Boislisle.**

A travers l'immense galerie de portraits que constituent les *Mémoires* de Saint Simon, un guide est nécessaire lorsqu'on veut retrouver un personnage, les divers incidents de sa vie ou les événements auxquels il a été mêlé. La belle édition de Saint-Simon parue dans la Collection des *Grands Ecrivains de la France* devait donc être achevée par une table analytique : celle qui vient de paraître complète les vingt-huit premiers tomes déjà publiés. En deux volumes, elle donne dans l'ordre alphabétique, les noms de personnages et de lieux cités dans la première partie des *Mémoires*, celle qui s'étend de 1692 à 1715. Résultat d'un long travail de dépouillement, elle rendra de sérieux services au lecteur ; l'abondance des renvois fait de certains articles — *Louis XIV* ou *Saint-Simon* par exemple — un résumé historique fort utile à consulter.

## PETITES NOTES PENDANT LA GRANDE GUERRE,
par **Jacques Normand.**

M. Jacques Normand, délaissant pour un moment la muse familière qui lui inspira tant d'aimables vers, d'une grâce si spirituelle, a voulu fixer dans ces notes tout ce qu'une grande modification d'existence a amené depuis quatre ans dans le champ de ses observations quotidiennes. Dans ces pages, d'un charme sincère, circule un frisson patriotique. C'est que l'ancien mobile de 1870 se souvient du temps où il défendit sa patrie, aux jours de la défaite, cette même patrie qu'il a aujourd'hui la joie de voir victorieuse.

## DE L'ALSACE A LA CERNA,
par **Jean Saison.**

Sous le pseudonyme de Jean Saison se dissimule un écrivain qui donne fréquemment ici de savantes études sur les grandes questions économiques et géographiques du temps présent. Comme officier d'état-major, il a fait partie des premières troupes débarquées à Salonique en 1915 pour soutenir les Serbes. Son journal de marche nous présente le premier récit circonstancié et direct des manœuvres habiles qui permirent à la petite armée d'Orient de recueillir les Serbes, de retarder les Bulgares dans la retraite de Krivolak et Demir Kapu et enfin d'organiser le camp retranché que l'ennemi n'osa pas attaquer. Cette relation nette et ferme abonde au surplus en remarques géographiques, ethnographiques, psychologiques : c'est un document de premier ordre pour l'histoire des opérations de Macédoine.

## L'ABSENT,
par **Elie Dautrin.**

C'est un livre émouvant, d'une philosophie cruelle. On a déjà signalé plus d'une fois la transformation qui s'est opérée pendant la guerre chez la femme, qui a pris l'habitude du travail, de l'indépendance et d'une sorte d'autonomie morale et intellectuelle en l'absence forcée du mari, du compagnon, du chef. Mais Élie Dautrin a étudié le fait avec une implacable clairvoyance, et en a su dégager un pathétique vigoureux. C'est une œuvre qui ne laissera personne indifférent ; elle émeut, elle force à réfléchir. Elle se termine par le suicide héroïque de l'« absent ».

# AUX PAYS D'ALSACE ET DE LORRAINE

## (DÉCEMBRE 1918)

### STRASBOURG

Nous arrivons à trois heures du matin, au lieu de sept heures du soir. Il paraît que cela est normal, que la ligne est chroniquement embouteillée. Depuis Toul, on roulait au pas d'un cabriolet, pour s'arrêter toutes les trois minutes. Nous avons mis deux heures, de Nancy à Lunéville.

J'ai entrevu, deviné, plutôt, la zone chaotique des premières lignes. L'épaisse fumée blanche lâchée par la machine flamboyait, et dans cette intermittente lueur, un pêle-mêle de débris sortait de la nuit, tout au long de la voie ferrée.

Et puis, du côté d'Avricourt, la sensation d'entrer dans le mystérieux pays qui fut si longtemps pour nous l'inaccessible au delà de l'ennemi. On n'en voyait à peu près rien. Parfois une maison de garde sur des eaux d'inondation, ou bien la terre illuminée tout près, et puis engloutie dans le noir. Et les yeux se tendaient pour distinguer : on se disait que cette terre, hier encore, politiquement et militairement, c'était l'Allemagne, que tout ce qu'on y voyait surgir avait fait partie de l'Allemagne, que de là, on avait organisé, entretenu, poussé la guerre contre la France.

Le train s'arrêtait encore, longuement. Et dans ce monde dont on avait tant rêvé, tout paraissait extraordinairement vide. Un nocturne et mystérieux désert.

Enfin, vers deux heures, de hauts lampadaires parurent, qui s'espaçaient, couvrant de vastes champs ferrés de rails. Cela semblait immense, et cela dura longtemps. Toujours ces rangs et ces perspectives sans fin de hauts globes, irradiant leur lumière dans le noir et le vide, sur ces nappes et ces nappes de voies ferrées. De temps en temps, on passait sous un bas viaduc, une sorte de pont suspendu, qui venait on ne savait d'où, et qu'on ne voyait pas finir.

A quelles nécessités commerciales, industrielles tout cela avait-il pu jamais correspondre? Probablement à rien qu'aux exigences de l'ambition militaire pour la concentration d'effectifs énormes, et l'attaque soudaine à la frontière.

On aurait pu se croire aux abords de New-York ou de Londres. Peut-être la nuit grandissait-elle les choses. On avait le sentiment d'entrer dans le pays du colossal.

Et tout d'un coup la profondeur illuminée d'un grand terminus. Les saccades ralenties et retentissantes du train aux joints des rails. Une gare de province, vaste comme notre Saint-Lazare et bien mieux éclairée. Et alors, tout de suite, au bas des wagons — malgré nos huit heures de retard — le peuple des *Dienstmänner* — chacun avec sa brouette de fer à quatre roues.

L'un s'offrit, en portant la main à sa casquette militaire. C'était un homme de cinquante ans, à lourde moustache de sous-officier, de tenue nette et droite, mais avec une expression d'humilité patiente. Il prit les bagages de plusieurs voyageurs, les rangea méthodiquement, et puis, nous montrant le numéro de sa médaille, nous dit qu'il nous retrouverait à la sortie ou bien à nos hôtels respectifs, près de la gare. Le service était admirablement fait, mais je n'oublierai pas la triste expression de l'employé allemand.

*
* *

La belle ville ! Et comme sa physionomie est à part ! Le passé s'y juxtapose au présent, le monde germanique au latin,

l'aspect protestant à l'aspect catholique. Des rues larges, nettes, entre des façades qui n'ont que trois étages ; de spacieux magasins, des foisons d'articles luisants derrière de lourdes glaces ; de profondes *Bierhalle*, dignes de Munich et de Berlin. Beaucoup de tenue, et pourtant beaucoup de pittoresque : singulier accord que l'on trouve tout au long du Rhin, de la Suisse aux Pays-Bas. Des pignons à degrés, des pignons fleuris, fleuronnés comme à Bruges, et de longs capuchons de tuiles brunes sur de vieilles architectures de bois, parfois sur des tours rectangulaires comme à Berne. Un peu partout, au sud, à l'ouest, au long de l'étroite rivière, des aspects d'estampe à la Dürer, des morceaux de la vieille cité : maisons pansues, cossues, dont les étages en saillie, les surplombs successifs, toute la richesse suspendue — sculpture, ciselure, guillochure, — toute la silhouette déjetée par le grand âge, nous évoquent des poupes, des « châteaux » de vieilles nefs roulant à la mer. Ou bien, vers la place du Corbeau, d'anciens bâtiments communaux — halles, maison des marchands, boucherie, moulins : un entremêlement de grands faîtes bosselés, par-dessus galeries, auvents, enseignes, arcades. Tout cela, d'un ton si grave, brun rouge, celui d'une eau-forte bien mordue, quel premier plan légendaire au prodigieux clocher qui signale Strasbourg — à la merveille de la grande flèche surgissante !

On revient par le centre, le Broglie, la rue Brûlée, et l'on entre dans un autre monde. Paix hautaine par là, froide tranquillité, classiques, aristocratiques ordonnances. Tout le style et la noblesse de notre XVIIIe siècle s'attestent aux parfaites proportions de ces grands hôtels français, aux symétries de ces longues façades, de ces perrons, de ces hautes fenêtres cintrées, de ces frontons triangulaires ou courbes, où s'éploient des armoiries et des guirlandes. On pourrait se croire dans une des grises, strictes rues du faubourg Saint-Germain, ou à Nancy, derrière la place Stanislas.

Ah ! comme on voit ici l'histoire, comme les siècles se juxtaposent ! C'est la massive et demi-romane Saint-Thomas (où j'entendais, près d'un grand sapin de Noël, les grandes orgues trembler aux musiques protestantes de Bach et de Hændel). C'est la cathédrale, dont la pierre rouge, innombra-

blement maillée, réticulée, semble frémir, et porte tout le rêve du moyen âge — la cathédrale plus grande et plus solitaire à mesure que l'on recule, et qu'elle monte, s'essore pardessus mille pentes et triangles entre-croisés de vieille écaille. C'est, à côté, la Frauenhaus ; c'est le sombre et riche coffret de la maison Kammerzell, dont le rez-de-chaussée porte cette date : 1467. Et voici les temps de la Renaissance — si médiévale encore à Strasbourg — en ces quartiers où la vieille vie bourgeoise, municipale, autonome, a laissé partout les images de sa religion et de sa gaîté. Et puis les siècles monarchiques, ces nobles maisons de Rohan, de Klinglin (la préfecture), de Noirmoutier, des Deux-Ponts — dont le style nous signifie le rattachement au royaume des Louis, la centralisation, l'influence de Paris, et qui disent pourtant si bien la province : cette province française dont la figure s'est fixée sous l'ancien régime. Et tout d'un coup, s'ouvre l'Allemagne moderne : un quartier, presque une ville à part, une autre Strasbourg, la Strasbourg impériale. Vastes et rectilignes avenues, aboutissant à des palais et des casernes ; puissants immeubles qui tiennent de Chicago, du nouvel art munichois et du moyen âge — un moyen âge interprété par les professeurs officiels d'architecture. Et pour décor d'apothéose à la moderne idée allemande, l'immense perspective où s'érigent les blanches pâtisseries du Kaiserplatz et les parallélépipèdes mornes de l'Université.

Je voyais tout cela de ces excellents tramways que j'admirais, en songeant à ceux de ma banlieue parisienne, où la panne est chronique, compliquée le soir de subites ténèbres, où le désaccord du fil et de la perche demeure décidément incurable. Trois voitures à chaque train, des trains fréquents, et surtout des lignes abondantes, plusieurs fois croisées, redoublées aux places, artères principales. Nulle attente sans espoir dans la rue, nulle queue sous l'appel de numéros lointains, nulle bousculade dans la voiture. Un curieux souci du confort (voyez, par exemple, ce petit guichet, de l'avant, qui sert à passer la monnaie de la plate-forme, sans éventer ou glacer les voyageurs). Des conductrices jeunes, saines, cordiales, en larges et solides casquettes, en grosses houppelandes, — presque militaires, avec leur vaste col relevé, par temps froid, plus

haut que les oreilles : combien différentes de leurs petites sœurs parisiennes en triste lustrine noire, aux traits pauvres, trop souvent, et de chair atone !

J'en revois une, grande, au teint si clair, aux joues si fraîches, la bonne humeur et la vitalité riant dans ses yeux bleus. C'était sur la route de Kehl. Une Alsacienne type. Elle me disait, dans un allemand que l'accent local faisait chanter, sa joie du départ des Allemands. « Tâchez de venir ici le matin : on les voit sur la route qui s'en vont. *Ils s'en vont !* Il était temps. *Jetz gehen sie fort ! Es war Zeit !* »

En courant ainsi, j'ai traversé la ville en tous sens. Je l'ai vue à toutes les heures, en tous ses aspects : ceux du matin et du soir, ceux du passé et du présent, ceux des fêtes, du dimanche et du travail. En passant le canal, près du Cours de Paris, j'avais l'impression justement d'un Paris en miniature — un peu le Paris que l'on voit du pont des Saints-Pères. Une Seine plus étroite, coupée de ponts nombreux, entre des façades, frontons, coupoles, flèches d'églises : une sévère et grise perspective d'estampe. Et puis, très vite, par la rue du Vieux-Marché-au-Vin, on tombait dans les quartiers du grand trafic : la rue de la Mésange, celle des Grandes-Arcades, la place Kléber, — *Meisengasse, Zu Gewerbelaube, Kleber Platz,* disaient encore les plaques allemandes. Quartier des beaux magasins, où les grandes brasseries germaniques abondent, avec les pâtisseries (merveilles des foies gras, gâteaux et sucreries aux devantures), — avec les boutiques de fleuristes (féerie des roses, lilas, azalées, cyclamens, en cette semaine de Noël et du jour de l'an) — avec les librairies et papeteries (solennité des entrées françaises, figures de généraux, de ministres, de poilus, d'Alsaciennes, aux mille cartes et photographies des vitrines).

Et quelle vie dans ce vieux centre de Strasbourg! Une foule de fête, dirait-on, encore animée de la joie du retour à la France, parée de cocardes tricolores. Une foule où la jeunesse abonde : jeunes gens du pays, déjà libérés par l'Allemagne, jeunes filles des campagnes d'Alsace (les grands papillons de leurs coiffes sont partout), jeunes soldats de France, en kaki colonial, en bleu horizon, de belle mine, libres, alertes, pimpants,

tout habillés de neuf, chamarrant de leurs flots de couleur la place Gutenberg, la rue Mercière, la rue du Marché-au-Poisson, les entours de la vieille cathédrale fleurie, emplissant de leurs voix et de leurs fumées les brasseries du « Lion » et du « Crocodile », et celles qui s'appellent déjà de « la Marne » et de « la République ».

Les affiches annonçant l'entrée de nos troupes sont encore sur les murs, signées du maire allemand, — oh ! prudentes, réservées, engageant la population « à recevoir d'une façon digne de ses grands mérites le célèbre général ». Les rues sont encore pavoisées. L'allégresse jetée dans Strasbourg par les clairons français du 25 novembre frémit encore. Le soir, les bals publics battent leur plein ; on n'entend que violons, airs de valse, *Sambre-et-Meuse* et *Marseillaise*. L'heureux temps continue, que définissait une Alsacienne, quand, pour dater sa dernière venue à la ville, elle disait à l'un de nos amis : « C'était la deuxième semaine après le jour du bonheur. » Tout le monde parle encore de l'ivresse des fêtes, des deux bordures chantantes que des milliers de jeunes filles en coiffe firent à la procession de nos troupes — et des cris, des larmes, des transports; et puis du Président, des ministres embrassant les belles en cotillon rouge. Quels contrastes avec ce que j'avais vu en 1912 ! — le Strasbourg discipliné, mécanique, mené à l'allemande. A la foule, maintenant, de se conduire toute seule. Nul agent ne paraît remplacer le *Schutzmann* énorme et militaire, en casque à pointe, qui commandait en chaque carrefour, et soudain se rassemblait pour saluer raide, quand passait une riche limousine. Et de même, au fond de la place Kléber, plus de corps de garde allemand. J'ai vu jadis celui qui signifia pendant quarante-huit ans au peuple de Strasbourg la conquête et la domination : les lourds mausers rangés sous une arcade, visibles, évidents, signifiant la force et la menace. A présent, au centre de la place, Kléber se retrouve chez lui. Il règne, appuyé à son grand sabre courbe, en splendide uniforme de général révolutionnaire : habit fleuri, culotte de peau moulant une fringante cuisse, pittoresque écharpe, cravate au vent. Il va, de son geste oratoire, lancer les paroles latines, les paroles enflammées de Gloire, de Liberté, de Nation, de République !

*
* *

De la place Kléber, en suivant à pied les trois couloirs, je gagnais les plus vieux quartiers. J'allais au hasard. Les noms des lieux suffisaient à susciter le rêve, disant le passé lointain, les temps où le monde était simple, la pensée des hommes limitée aux images de la vie locale et de la légende. Place de l'Homme-de-Fer, place du Marché-aux-Cochons-de-Lait, rue de la Hallebarde, rue des Juifs, rue de la Chandelle, rue de la Lanterne, rue des Serruriers, rue des Orfèvres, rue du Bain-aux-Plantes, rue du Bain-à-la-Rose, rue de la Nuée-Bleue. Dans les cités d'Islam, en la moyenâgeuse et sarrasine Fez, les venelles de silence et de solitude, les souks bruissants où l'on pousse sa mule, portent des noms de ce genre.

Par la rue du Fossé-aux-Tanneurs, et celle du Bain-aux-Plantes, je finissais par tomber sur la pointe du vieux Strasbourg, aux quatre bras de l'Ill, aux quartiers des tours et des moulins qui se reflètent dans l'eau noire. Ou bien, par la Maison au Sabot, le Marché aux Cochons de Lait, et la Gross Metzig, sur la place du Corbeau, où il reste toujours quelque chose à découvrir. Une fois ce fut cette pittoresque hôtellerie du XVIe siècle où descendirent, dit-on, Turenne et le grand Frédéric : longue cour à l'abandon entre des logis de bois qui semblent de branlants chalets de montagne — sous un désordre d'ais, auvents, galeries, passerelles, où des pots de fleurs se suspendent, où se tresse et s'allonge le gris sarment d'une treille.

Un autre jour, on m'indiqua, à deux pas, sur le quai, ce charmant petit musée fondé par le docteur Bucher, où l'on est au cœur de notre ancienne Alsace, aux temps de Louis XVI, et de Napoléon, et de Louis-Philippe, en des chambres de bourgeois et de fermiers, chez des protestants, des catholiques, des juifs de la plaine et de la montagne. Dignité, cordialité des grands poêles familiaux de faïence, des profondes armoires sculptées, pleines de robes et parures fleuries ; des crédences chargées d'étains et de vaisselle au coq et à la rose. On voit les berceaux des petits, les rubans de fête des jeunes filles, les rouets et fuseaux des ménagères, les outils et chefs-d'œuvre des artisans, les tricornes et les longs

habits des anciens. On voit les travaux et les jours, on voit la religion : vieux Talmuds, petits chandeliers à sept branches, minuscules tables de la Loi, rustiques tabernacles, grandes Bibles de famille — et ces paysannes peintures sur verre, où le Christ, la Vierge et les Apôtres sont habillés de rouge et de bleus si naïfs et violents. On pousse une porte, et voici s'ouvrir un monde antérieur. Cellule d'alchimiste avec alambics, cornues, pentagramme, tête de mort, bocaux où traîne encore un peu de poudre de mirobolan ou de mousse grattée d'un crâne de pendu. En ce recoin du vieux logis, sous ces poutres gauchies du xv^e siècle, on se croirait dans la *Stube* du docteur Faust. Et au dehors, ce que l'on voit depuis l'étroite douve de la rivière jusqu'au peuple serré des toitures, jusqu'aux pointes des clochers, ce pourrait être une ville du même temps.

L'un des attraits du lieu, c'est la figure et la conversation du gardien. Une mine qui pourrait être d'un petit juif des Vosges : yeux très fins, chafouine bouche, qui se fait ironique pour parler des Allemands, classique bonnet de fourrure. Il disait leurs tentatives pour mettre la main sur le musée, la patience, l'adresse des fondateurs à les déjouer toutes. Comme il en fait partie, de son musée ! Et comme il semble l'aimer, comme il paraît sentir tout ce qu'il signifie, tout ce qu'il aidait à maintenir, contre les brutales poussées du germanisme, d'ancienne Alsace française !

***

On finit toujours par se retrouver sur le parvis de la cathédrale. C'est aujourd'hui le lieu le plus animé de la ville, tant les jeunes soldats s'y pressent, les yeux levés vers la confuse imagerie du portail. Un instinct les pousse, les petits soldats français, vers ce centre antique et mystérieux de Strasbourg.

Il faut arriver par la rue Mercière, qui tombe droit sur le portail du centre. Une radieuse et confuse vision. Cela semble fait d'une matière à part et vibrante, d'un ton fauve, ardent, comme si le reflet de mille couchants s'y éternisait. De loin, à certaines heures, par-dessus le pâle crépi et tout le hérissement de la vieille ville, j'ai vu surgir la merveilleuse flèche comme une flamme rouge qui frémit et s'effile.

De la rue Mercière, cette irréelle et si haute façade semble plutôt la porte du Paradis — une porte d'or, et qui monte jusqu'au ciel, gardée par des légions mystiques — Prophètes, Apôtres, Saints, Vierges — par des vols d'Anges suspendus, serrés, ondoyants, comme un essaim d'abeilles à la voussure ombreuse du portail ; plus haut par les rois, les empereurs à cheval sous les rayons de la grande rose. Une glorieuse confusion, tout d'abord. Et peu à peu, au sein de cette multitude céleste, aux tympans, aux faîtes aigus des gables, voici que se révèlent, s'ordonnent, reviennent, suivant des symétries et des cadences, tous les grands thèmes immuables de la foi catholique, de la Nativité à la Résurrection et au Jugement des Morts.

Art étrange, d'équilibre bien moins calme et moins fort que celui de Reims. On sent une fièvre ; les figures s'allongent, se creusent, se tourmentent, parfois presque contractées dans l'intensité de l'expression. Les triangles s'aiguisent aux pinacles, les lignes s'étirent aux arceaux ; partout, dans l'exaltation de l'idée, l'évidement de la matière. Et ce qui achève de tout spiritualiser, c'est, par devant, ce réseau arachnéen, ces fils serrés et redoublés de pierre qui tombent d'une haute guipure d'ogives et de trèfles : un voile mystique tendu devant le front de la merveille, comme pour empêcher qu'on ne le touche, comme pour en couvrir la substance et la réalité d'un intervalle d'ombre et de mystère. D'étage en étage, à travers un tissu que le ciel transperce de plus en plus, le regard les suit, ces mille lignes verticales, jusqu'aux longs vides du clocher, entre les tourelles à jour, jusqu'à l'extrême flèche qui finit en un surprenant ruché — une surgissante mousse, plutôt, un bouillonnement de pierre. Car de bas en haut, avec l'ordre des temps, on suit l'exaltation de l'idée, croissante jusqu'à l'épuisement.

La messe de Noël, pareille à toutes les messes de Noël dans une cathédrale gothique, — mais un mois après les sonneries d'entrée de nos premiers clairons, et la triomphante résurrection du tricolore à la pointe de la flèche.

Je suis arrivé en retard, et n'ai pu rentrer. La multitude était si dense que la petite porte intétieure ne se laissait plus

pousser. Mais dans l'obscurité du tambour, à travers une lucarne, je voyais. Je voyais du dehors, sans rien percevoir du bruissement et de l'effluve intérieurs, tout le dedans du profond vaisseau, la mer humaine épandue sous la procession massive des piliers et le brésillement multicolore des verrières, — une mer où se propageait, à chaque temps de la messe, comme une lente, longue houle. Et tout au loin, des rangs, des buissons de lumières, un rayonnement doré dans une profondeur d'or, où vont et viennent, se séparent, se réunissent, en évolutions mystérieuses, d'incertaines figures vêtues d'or. Car le chœur est roman, presque byzantin, reculé comme celui des primitives basiliques, jusqu'à la paroi circulaire du chevet. Une large et glorieuse conque où flotte, par-dessus la théorie des vivants hiératiques, une immobile théorie nimbée, qui, de loin, m'évoquait les mosaïques, les images suspendues de Ravenne.

Les yeux s'habituant à la pénombre, on finissait par distinguer, çà et là dispersées, des masses bleues de soldats. Jamais je n'en avais tant vu à la fois dans une grande église. Tout près, de l'autre côté de la lucarne, ils se serraient, debout : je voyais les jeunes têtes robustes.

Ce décor, ce chœur presque byzantin, la lente liturgie, le rite invariable de Noël encore une fois répété, lentement développé, tout parlait de la permanence d'une grande forme où les générations successives viennent se mouler. Mais dans la foule obscure, si pareille à celle de tous les temps, la présence de ces masses bleues disait seule l'heure actuelle, celle dont nous sommes les vivants — la plus grande, peut-être, de l'Histoire.

***

Un soir j'ai vu valser la France et l'Alsace. La dernière des fêtes de notre entrée : « le bal de Noël des poilus », où ne tournaient avec les braves que des Alsaciennes, en grand costume des campagnes. Cela se passait au bout de la *Vogesenstrasse*, une des larges rues rectilignes de la Strasbourg allemande, qui semblent si mornes, si vides aujourd'hui, les Allemands se terrant, se cachant en leurs colossaux immeubles, en atten-

dant le départ. Surprise, après la solitude et le silence de l'interminable avenue, de trouver cette grande maison bourdonnante, une sorte de théâtre, plein de lumières et de jeunes figures joyeuses, tous les garçons en uniformes français de la guerre, toutes les filles en robes et rubans de la vieille province reconquise. Il y avait bien, tout en haut, au balcon, un public citadin invité à contempler la fête, mais par une heureuse erreur, je me suis arrêté à l'étage de la danse.

Ah ! que c'était joli ! — surtout le commencement, la sage promenade en rangs, en triple et quadruple rang de couples : une longue procession développée tout autour de la grande salle, chaque poilu donnant le bras à sa Gretchen. Un tableau pour Hansi : l'Alsace légendaire retrouvant, devant un grand sapin de Noël, ses bons amis d'autrefois, les pioupious « les p'tits pioupious de France », que la cigogne devait rapporter dans son bec. Ils se tenaient si bien, les soldats ; les jeunes visages étaient si propres et frais rasés ; ils avaient l'air si sage, à la fois heureux et timides. Ils sentaient, c'était évident, l'honneur et la poésie de cette souriante et chaste compagnie. J'entendais quelques propos : on s'appliquait aux expressions choisies, au langage de haute politesse. Il y avait du respect dans leur attitude envers ces jeunes filles qui leur étaient confiées. Un bal blanc de bourgeoisie provinciale n'eût pas été plus convenable. Elles ressemblaient à des fleurs paysannes, les ailes du grand ruban figurant de hauts pétales. Pas un nœud noir, rien que des bleus, des rouges, des verts — quelques-uns brodés, sur fond blanc, de fins dessins multicolores ; d'autres montés sur une sorte de coque tout en fil d'or : un grave et riche bonnet d'or pâle comme j'en ai vu jadis en certaines îles de Hollande. C'étaient tous les costumes de Basse-Alsace, ceux d'Obernay et ceux de Molsheim, ceux de Bischwiller et ceux de Wasselonne. Une voisine me disait les noms des villages, les significations des couleurs : robes rouges pour les catholiques, vertes pour les protestantes. Quelques-uns de ces atours — les plus beaux, sans doute — avaient été tirés des armoires où les grand'-mères les avaient laissés. Mais en beaucoup d'endroits, paraît-il, on en fait encore, qu'on porte à la fête du pays, ou bien aux noces, quelquefois tous les dimanches.

Ces robes, ces couleurs, me rappelaient les pardons de Bretagne. C'était le même type ancien de cottes, dont les plis pressés autour de la taille font la grave rigidité, les mêmes devantiaux, les mêmes couleurs que chez les femmes et fillettes de Plougastel. Mais pourtant cela était moins étrange, exotique, plus civilisé, plus de la France paysanne du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle, évoquant les gavottes, les rustiques ballets que l'on voit aux tableaux, estampes d'autrefois. Ma voisine, en nœud noir, ne dansait point : c'est qu'elle était en bottines d'aujourd'hui, et que l'uniforme campagnard veut les souliers plats. Cotillon court et souliers plats : c'étaient les sœurs alsaciennes de Perrette que j'avais sous les yeux, mais en parures de grande fête : bas blancs, corselet de soie, coiffe éclatante ou fleurie. Ces costumes sont parents de tous ceux qui, aux siècles derniers, ont égayé de leurs couleurs nos autres provinces. Ils ont dansé jadis sur les airs de la vieille France. Ils affirment le passé commun : ils disent *non* à l'Allemagne. Et c'est par un sûr instinct que l'Alsace les a remis, en y piquant la rosette tricolore, pour sauter au cou de nos soldats, et puis de la République. La République ne s'était guère souciée jusqu'ici de traditionisme local. Menée par un idéal d'universelle raison, elle le décourage plutôt. Mais ici la vie locale prenait une valeur générale et française. Pas un député, si « à gauche » fût-il, dont le cœur n'ait battu plus vite à la vue des grands nœuds ailés — si longtemps, pour nous, un symbole de deuil — qui, ce jour-là, papillonnaient si joyeusement.

Les belles filles semblaient fières, heureuses, aux bras de leurs jeunes libérateurs. La plupart valsaient admirablement. Elles passaient et repassaient ; je voyais les doux visages de blondes, les yeux demi-fermés, toute l'expression à la fois de pudeur et de volupté.

Vers dix heures, pourtant, il y eut un soudain tumulte dans la salle. Ce fut comme une explosion dont je n'avais pas vu l'étincelle. La danse s'était arrêtée au milieu d'une mesure ; les bras des hommes s'agitaient au rythme d'une immense clameur scandée, et tous les regards semblaient levés vers le même point. En les suivant, j'aperçus dans une avant-scène,

au-dessus du sapin de Noël, une lointaine figure strictement vêtue de noir et de rouge. C'était un homme de silhouette jeune, à la barbe brune, de mine grave, douce, et qui souriait. Il souriait au-dessus de la tempête des cris, debout, droit et simple, et ne faisait pas un geste. Un de ses bras pendait comme pend une manche vide.

Alors, dans la clameur scandée, je distinguai trois syllabes qui revenaient sans cesse : *Vive Gouraud ! Vive Gouraud ! Vive Gouraud !*

Je voyais l'homme du 15 juillet 1918, celui qui, brisant, dans les plaines de Champagne, le coup terrible où l'Allemagne avait tout misé, élança pour nous le premier pas de la victoire. Et dans le brouhaha et l'électricité de cette minute, je sentais l'invisible, l'instantanée communication entre les hommes et leur chef. Il avança imperceptiblement la main, et ce fut assez, tellement tous les yeux le fixaient, pour faire aussitôt tomber le tumulte. Alors, dans le soudain silence, ces simples et françaises paroles nous arrivèrent :

— Vous vous êtes bien battus. A présent, dansez !

Mais l'enthousiasme ne laissa pas les danses reprendre tout de suite.

***

Quel moment singulier pour voir une telle province ! Il y a tout juste quatre semaines, elle appartenait à l'Allemagne, et ne se reliait qu'à la seule circulation allemande. En ce moment, le nerf et l'artère sont coupés, qui communiquaient avec ce système. Elle commence à peine à recevoir les premières ondes de l'influx français ; elle n'en reçoit pas encore le sang nourricier. C'est un organe détaché qui va se greffer sur un autre corps, mais la greffe intime n'est pas vraiment commencée. En attendant, c'est de lui-même, surtout, qu'il lui faut vivre, de la substance accumulée, des centres nerveux locaux élaborés au temps où il faisait partie d'un autre corps.

Moment anxieux. On regarde les pulsations de cette vie, d'un rythme si régulier et vigoureux semble-t-il, et dont on sait qu'elle s'épuisera très vite, avec ce qui subsiste en elle des réserves laissées par l'Allemagne, avec les administra-

tions allemandes, dont le mouvement, privé des impulsions du centre accoutumé, ne saurait persister longtemps. Si l'épuisement se produisait avant que le raccord avec la France ait commencé de s'établir, une crise serait inévitable. De toute façon, pour les affaires, on s'attend à un trouble, à un ralentissement momentané. Une capitale comme Strasbourg — car c'en était une, politique, économique, intellectuelle — ne se laisse pas sans difficulté réintégrer dans notre vieille centralisation où tout ce qui n'est point Paris n'est que la province. Sans doute, l'autorité française est prête à faire plier ses habitudes et principes, pour se subordonner aux fins pratiques, et même s'accommoder le plus longtemps possible d'un provisoire. Les Alsaciens vous disent que des inconvénients matériels s'acceptent d'un cœur léger quand on échappe à une domination détestée. Et tout le monde compte sur la faculté française d'improvisation. Tout de même de profonds changements ne tarderont pas.

En attendant, les aspects, les choses, les mécanismes mêmes sont encore ce qu'ils étaient hier. Presque tout ce qui voulait germaniser l'apparence de Strasbourg est là : les noms des rues, les affiches, les écussons, la monnaie, les Allemands mêmes, leurs bureaux, magasins, étalages — et partout leur langue, qui durera plus longtemps, cet allemand d'Allemagne dont ils entendaient établir le règne, en l'imposant, à l'école, à l'exclusion du français, en interdisant totalement le français dans la rue, en tous lieux publics, comme ils ont fait pendant les quatre années de la guerre. C'est un de leurs succès, bien caractéristique, et dont s'étonnent les Anglais, les Américains, que des journaux de Strasbourg qui dénoncent chaque jour les brutalités boches, et disent l'amour de la France, continuent de s'imprimer en allemand. Tel est le singulier contraste qui se présente partout, en ce moment, dans ce pays. Des dehors d'Allemagne, et même de la vie allemande, en des lieux où l'Allemagne n'est plus rien, où se remettent si vite à vivre les vieilles racines françaises. Je voyais les grandes œuvres de l'Empire, celles dont l'ancien dominateur était le plus fier, celles où s'affirmaient le plus hautement et hautainement les supériorités de l'organisation germanique. Je voyais les chemins de fer, dont le personnel

est resté allemand, et qu'il fallait bien admirer, non sans envie, en constatant la fréquence et la ponctualité des trains, la place abondante dans les wagons, la grandeur et la tenue des gares, l'ampleur et le bel ordre des buffets (où nous trouvions à dîner à d'impossibles heures), le nombre des guichets ouverts en même temps, la diligence des employés, l'ordre et la rapidité des services. Mais dans ces gares, on commençait à poser — en allemand comme en français — les avis de la nouvelle autorité militaire. Et des trains de locomotives passaient, qui s'allaient livrer à la France. Les tramways continuaient de m'enchanter, mais je savais que du charbon allemand fournissait l'énergie motrice, que le stock de ce charbon baissait vite, et que s'il n'était pas remplacé, la circulation s'arrêterait comme le mouvement d'une montre qui n'a pas été remontée. Je voyais la grand'poste, son bâtiment gothique et colossal (il monte haut et couvre un hectare), son demi-millier d'employées, si prussiennement disciplinées, nous disait-on, que deux semaines après notre entrée, les Alsaciennes n'osaient encore, sous les yeux des surveillantes, porter la petite cocarde qui, partout dans la foule, affirme les sympathies françaises. Mais je savais que le mouvement d'affaires étant arrêté du côté de l'Allemagne, et n'étant pas encore établi avec la France, tout ce personnel si bien dressé, hiérarchisé, n'avait qu'à se croiser les bras.

Et je voyais aussi le non moins colossal bâtiment de l'Université — « œuvre du professeur Warth, de Karlsruhe, 125 mètres de façade » — dit mon guide allemand. Je m'y suis promené derrière un concierge. Nos autorités n'y avaient pas encore établi leur pouvoir, posé leurs consignes, barrières, défenses. Cet homme, n'ayant plus à qui obéir, il suffit à mon compagnon de s'affirmer Français de Paris pour nous faire ouvrir l'entrée de ce désert.

Une heure durant, nous errâmes parmi des colonnades de marbre, des escaliers monumentaux, des amphithéâtres, collections, bibliothèques (je n'ai pas vu la grande, l'universitaire, la troisième de l'Allemagne, qui compte 990 000 volumes et remplit un autre bâtiment). La section d'archéologie nous arrêta : moulages de toutes les grandes pièces grecques et

romaines du Louvre, du Vatican, du Musée de Berlin, du Britannique, de Delphes, d'Olympie, d'Athènes. A côté, toute la littérature spéciale — allemande, anglaise, française, américaine, italienne. Le guide nous montra les salles symétriques de la Renaissance. Nous n'avions pas le temps : il aurait fallu des heures pour bien voir les locaux et le matériel de la seule Faculté de Philosophie. Quant aux musées et laboratoires de l'histoire naturelle, de la chimie, de la physique, qui occupent des bâtiments à part, il n'en était pas question.

Aussi bien, cela suffisait : le même trait allemand s'attestait toujours, celui qui fit le succès de l'Allemagne dans les concurrences pacifiques, et sa formidable puissance dans la guerre : l'accumulation énorme et méthodique des moyens, de tous les moyens matériels possibles, pour une certaine fin pratique. Avec un tel outillage, tant de textes, documents, instruments, qui n'eût appris tous les faits de l'archéologie? On pouvait n'en jamais rien sentir, mais on devait arriver vite à tout savoir de ce domaine. Le Wagner du docteur Faust s'y serait créé un *Fach* indiscutable, une de ces compétences d'expert qui passent en son pays pour la haute culture. Nous pensions à la nouvelle Sorbonne, où, deux ans après l'inauguration, les lecteurs de la Bibliothèque devaient refluer dans la salle du catalogue, et la différence entre les proportions des deux idées nous apparaissait : presque toujours, chez nous, on oublie de compter avec les développements de l'avenir.

Tout de même, un doute venait. Tant de commodités, le document toujours sous la main, est-ce que cela ne peut pas finir par diminuer l'initiative, la pensée, le rêve même? Il arrive qu'on travaille moins quand on est trop bien pour travailler, que le beau soit moins beau quand tout est trop savamment combiné pour le faire goûter. Toujours la même impression : l'idéal de civilisation de l'Allemagne impériale semble inspiré par ces hôtels-palaces, paquebots monstres, où elle excellait et mettait son orgueil. Même exactitude des services, même perfection des mécanismes humains et matériels, même luxe voyant, même art de dorures et moulures, — même satisfaction à faire partie d'un ensemble si colossal et supérieurement ordonné.

Cette université tenait aussi de la forteresse. Une citadelle

de l'esprit germanique, construite en pays conquis, face à la France, comme les forts de Metz, chaque détail attestant tout le souci de puissance efficace, d'orgueilleuse volonté qui défie et s'impose. C'est dans l'*aula* que j'en eus le sentiment le plus direct, en songeant à toutes les prédictions de germanisme qui sonnèrent, depuis Fichte, en de pareilles *aulæ*, à toutes celles qui proclamèrent la supériorité de la race allemande, sa mission, le devoir et la vertu mystique de la guerre, la subordination des consciences individuelles à l'absolu de l'État. Pour le public qui s'était pressé dans cette salle, quelles suggestions de ce décor ! Le vieux Guillaume, conquérant, et qui commande, est encore là, en uniforme de général, dans son grand cadre d'or. Debout, derrière la chaire, principal personnage, il devait fixer les regards du public : il soufflait son inspiration à l'orateur. Par les fenêtres, rien n'apparaissait du vieux Strasbourg. Seulement le blanc rectangle de bâtiments impériaux, surgis, alignés comme à l'appel d'une seule volonté. Au loin, bien dans l'axe, la statue triomphale du même Guillaume : le *Denkmal* de 1870, dont le socle est vide depuis un mois, — et fermant tout, barrant au fond la perspective, le palais du petit-fils, de l'homme au poing ganté de fer. Mais aujourd'hui, c'est le tricolore qu'exaltent les deux hérauts gothiques à la pointe de la coupole Renaissance.

Nous interrogions le gardien sur les statistiques de cette université. Il poussa une porte qui donnait dans une chambre de débarras, et là, parmi des monceaux de brochures entassées par terre — quelques-unes datées de la même année, et qui sont d'un autre âge — il ramassa deux annuaires récents. Nous pouvions les emporter : cela n'offrait plus le moindre intérêt.

Je feuilletais rapidement mon exemplaire. Cela commençait comme les annuaires de nos grandes Écoles, par des pages encadrées de noir : les listes des tués de la guerre jusqu'en juillet 1916[1]. Cent soixante noms — à peu près le double de ce qu'avait perdu, à la même époque, notre École normale. Mais ici, on comptait près de deux mille étudiants, et plus de cent quatre-vingts professeurs. De tels chiffres nous posent le même pro-

1. Il ne s'agit que des élèves immatriculés au début et au cours de la guerre, non des anciens étudiants.

blème que nous retrouvons si souvent à Strasbourg. Comment allons-nous remplir de tels cadres? Le système français ne s'y prête guère. Chez nous, dans les catégories sociales où les universités des autres pays trouvent à se recruter, c'est au lycée que les jeunes gens finissent leurs études. La classe de philosophie, qui veut hausser des esprits de dix-sept ans à la discussion de l'universel, et les excite à raisonner de tout, en est l'achèvement visible et magnifique : après quoi le baccalauréat semble en donner quittance. Nos facultés des lettres et des sciences ne connaissent guère qu'une sorte d'étudiants, la même que l'École normale. Des professeurs y forment des professeurs. Au contraire, en Allemagne, point d'éducation complète sans un séjour à l'Université : c'est de toute la société, depuis la petite bourgeoisie, que sortent les étudiants. Dans l'annuaire qu'on m'avait remis, je trouvais des noms de comtes, voire même celui d'un *Erbprinz* (prince héritier) — et, l'origine étant indiquée pour chacun, des noms de toute l'Allemagne du Sud : Palatinat, Wurtemberg, Hesse, Bavière; il y en avait aussi du Brandebourg et du Schleswig. L'Alsace-Lorraine n'en donnait guère que la moitié.

Probablement on tâchera d'attirer notre clientèle intellectuelle de l'étranger, celle d'Amérique, et de l'Europe orientale. On tentera de faire une université cosmopolite comme celle qu'est Grenoble en été. Mais c'est un autre problème, de retenir un tel public durant toute l'année scolaire.

Et c'est d'ailleurs le seul problème. Les questions de quantité qui se posent quand on succède à l'Allemagne (civilisation de quantité, disait Ferrero) peuvent nous embarrasser, non pas celles de qualité. Nous savons ce que valait, ces dernières années, le personnel enseignant de Strasbourg. Et nous savons que dans nos facultés de province, nous avons au moins de quoi le remplacer.

C'est ce qu'on allait faire le plus tôt possible. La France ayant repris sa place à Strasbourg, il importait de ramener la vie dans cette grande bâtisse. Les cours allaient reprendre — en janvier, nous dit notre guide. On attendait l'arrivée des *Herren Professoren* de France.

Ceux d'Allemagne, d'ailleurs, n'étaient pas tous partis, ajouta-t-il : beaucoup tardaient, espéraient. Ils ne se mon-

traient guère, mais nous pourrions en apercevoir quelques-uns, le soir, avec d'autres fonctionnaires du régime déchu, au restaurant de la Germania, près de l'Université, au cœur de ce grand quartier, aujourd'hui si vide et silencieux.

***

Les Allemands — environ la moitié de la population — on apprend vite à les reconnaître, au milieu du peuple alsacien. Un Américain, un Anglais, qui demandent leur chemin, et ne reçoivent de réponse qu'en idiome germanique, peuvent s'y tromper, et croire qu'il n'y a qu'eux. Mais nous avons l'habitude des physionomies d'Alsace, si vives et si libres. L'Allemand s'en distingue ici par je ne sais quoi de morne, de raide, de militairement discipliné. Beaucoup d'ailleurs présentent les dehors classiques : le feutre caca-d'oie, et les lunettes d'or. Les plus vieux gardent leur barbe et leurs airs de barbet.

Plusieurs — des fonctionnaires — s'exercent à la souplesse. J'en ai vu un, de l'espèce, jadis, la plus redoutable, qui me parut merveilleusement adouci. J'avais à me présenter au commissaire de police de mon quartier pour un visa de sauf-conduit. On se rappelle ce qu'était, avant la guerre, pour un Français de passage à Strasbourg, le désagrément d'une telle démarche, le sentiment que l'on avait de brimade hautaine, et de précaire tolérance. Cette fois l'ennui serait moindre. Je prévoyais bien celui de la queue, des longues attentes devant un guichet de l'État français. Mais nous y sommes habitués, dressés depuis des générations. A ma grande surprise, on m'introduisit du premier coup auprès du commissaire — et c'était un Allemand. Un Allemand tout à fait aimable, à la vue d'un Welche, tout en sourires, empressement, engageante loquacité. Il se désola de l'absence momentanée de son collègue et successeur français, qu'il était chargé de mettre au courant. Il s'excusa fort de me parler sa langue. Il apprenait la nôtre, et le plus vite qu'il pouvait. Il me montra, ouvert sur sa table, le livre qu'il était en train d'étudier, et que j'ai retrouvé depuis, à Metz comme à Strasbourg, à tous les étalages des libraires allemands : *Französich schnell* —

un titre symbolique. Il crut devoir nous dire la raison de son ignorance. Il avait toujours eu du zèle pour le français : avant la guerre, il avait commencé d'apprendre cette langue (utile, peut-on croire, en Alsace-Lorraine à un commissaire de police). Malheureusement, pendant plus de quatre ans, on n'avait pas eu l'occasion d'en entendre un mot. C'était défendu de le parler...

Ce regret me parut touchant, chez un homme qui, pendant cinquante mois, avait eu pour métier de faire suivre, espionner les Alsaciens suspects d'infidélité à l'idiome impérial, qui les avait arrêtés pour un mot de la langue proscrite. Les crocodiles ont de ces soupirs. Le sien d'ailleurs s'acheva en sourire qui disait beaucoup d'espoir.

La moitié des magasins encore est allemande, mais un grand nombre annonce un « changement de propriétaire », et les enseignes françaises, le plus souvent improvisées sur des bandes de calicot, ont surgi dès le premier jour. En général une rose tricolore, à la glace de la porte, distingue les maisons alsaciennes. Il est entendu qu'on évite les autres. J'avoue, pourtant, être entré dans une librairie qui n'arborait pas la cocarde, où de pacifiques romans et classiques allemands se montraient à la devanture. Nous soupçonnions à l'intérieur une littérature plus actuelle et plus intéressante.

C'était une sérieuse et vraiment moderne librairie, et qui eût fait bonne figure dans Piccadilly ou sur le boulevard. Un nombreux personnel, des séries méthodiques de livres, des ouvrages de fond, chargeant les étagères, casiers, bibliothèques, jusqu'à la dernière d'une suite d'arrière-chambres. Une netteté, un luisant de toutes choses ; l'odeur saine de l'imprimé neuf, et non celle des paperasseries poudreuses. Sur les tables, aux fenêtres, quelques pimpants volumes jaunes arrivés la veille de Paris : deux de nos éditeurs, seulement, étaient représentés. Tout le reste était allemand, et donnait, par le compact et l'ordonnance des collections, l'impression du *solid*. Mon compagnon cherchait les *Conversations* et le *Carnet de notes* de Beethoven : on lui trouva tout de suite l'un et l'autre. De même le *Carnet de voyage* de Dürer. On nous proposa trois éditions des *Propos de Table*

de Luther, deux du second *Faust*, deux des *Discours au Peuple allemand* de Fichte (la Bible originelle du pangermanisme philosophique). Un tel magasin me répétait ce que nous avait dit la Poste, la gare et l'Université : c'est que l'Allemagne avait fait du Strasbourg allemand l'une de ses capitales.

Quand nous demandâmes à voir de la littérature de guerre, on alla chercher le chef de l'établissement : un homme grand, droit, net, jeune, en jaquette impeccable, avec un air de force, d'attention rapide, de précision, de décision. Des yeux gris clair, la face strictement rasée : un Allemand qui tenait à la fois du *business man* américain et du lieutenant prussien, et qui avait dû passer par l'Université : sa joue portait les balafres de la *Mensur*. Probablement un officier de réserve, revenu de la guerre, et diminué de son monocle, qui ne siérait pas derrière un comptoir. Mais rien de *schneidig*. Avant tout, un commerçant de l'espèce la plus moderne, monté comme une mécanique, et redoutable à des concurrents. Vis-à-vis de Français. son attitude était de correction et de naturel, comme s'il n'était rien arrivé depuis août 1914, comme si rien n'était changé, à Strasbourg, depuis novembre 1918. Mais une attitude, car on sentait, tout de même, un étonnement, un embarras, dominés par la volonté de se retourner tout de suite, de s'adapter à l'événement hier encore inconcevable, et de faire du bon commerce avec les vainqueurs.

Dans l'arrière-chambre où il me fit passer, il y avait déjà des clients. Je reconnus l'un des écrivains anglais qui ont le plus fait pour dénoncer, jadis, la volonté allemande de guerre ; un médecin-major demandait des ouvrages de M. de Rathenau. En ce magasin, une percée s'ouvrait, et peut-être pour quelques jours seulement, dans le mur qui, si longtemps, nous a caché l'Allemagne intellectuelle de la guerre. Tout l'essentiel de ce qu'elle a pensé pendant ces années, sa théorie, sa vision de l'événement, l'idée fanatisante qui fut soufflée à ce peuple, le rêve qui le jeta aux fureurs, aux crimes, et le mit hors de la société humaine, toute cette réalité spirituelle qui nous importe tant se trouvait projetée dans ces deux chambres, enregistrée en ces centaines de volumes. Des Français, des Anglais, pouvaient trouver là de quoi nourrir, préciser leur connaissance de l'ennemi, des sophismes et mensonges

par quoi les conducteurs de l'Allemagne ont perverti sa conscience. En réalité, c'étaient des armes allemandes, plus ou moins bien camouflées, empoisonnées, qu'on pouvait se faire livrer là, pour les démonter ou en étudier le venin. Le libraire à mine d'officier et de *business man* ne semblait en avoir cure. Il faisait des affaires. Et tant mieux, sans doute, si c'était avec des Français ! Il parlait avec une assurance, une compétence supérieures. Il nous offrait de grands ouvrages en plusieurs volumes sur la guerre. Mais ce que nous lui demandions, c'était la propagande, les livres, brochures, qui ont lancé la volonté de guerre, faussé l'histoire des origines, proclamé le droit supérieur du peuple élu, justifié les atrocités. Il comprit, et fut imperturbable :

— Ah ! — dit-il, — les ouvrages des professeurs !...

On nous apporta des collections : *Deutsche Reden in schwerer Zeit* — les séries qui s'appellent : *Zwischen Krieg und Frieden, Tatflugschriften, Zehn deutsche Reden.* Les titres, éloquents, perdraient à être traduits : *Der Idealismus als Träger des Kriegsgedankens — Krieg und Kultur — Die Ideen von 1914 — Ueber den Kriegerischen Charakter des deutschen Volkes — Zur Germanisierung des Christianismus — Ideal und Macht — Krieg, Frieden und Biologie — Die irische Frage eine deutsche Frage.* Et surtout, plus significatives encore, les brochures qui proclament le primat des impératifs d'État : *Staat Politik und Moral — Die Ethik und der Krieg. — Krieg und Religion*[1].

On apportait toujours de nouvelles piles.

— Ils en ont tant fait, de ces brochures-là ! —, nous dit le chef de la maison. — Il nous en arrivait des cinquante dans la même journée.

Cela était dit comme avec un haussement d'épaules, et d'un air dégagé, celui d'un commerçant supérieur qui juge une production absurde, imposée par je ne sais quelle lubie soudaine et générale des fabricants et du pays. Toute sa manière signifiait cette mauvaise histoire de la guerre bien finie et

1. *L'Idéalisme, porteur de la Pensée de guerre, — Guerre et Culture — les Idées de 1914 — Sur le Caractère guerrier du peuple allemand — Pour la Germanisation du Christianisme — Idéal et Puissance — Guerre, Paix et Biologie — La Question irlandaise une question allemande — L'État, la Politique et la Morale — La Morale et la Guerre — La Guerre et la Religion.*

qu'il n'en serait plus question. Il allait renvoyer tout cela. Il faisait emballer. On allait revenir tout de suite au réel, au pratique, aux vraies affaires. Et concluant sans doute de la présence inattendue de ces nouveaux clients à la fonction spéciale qui pourrait être celle d'une librairie allemande dans une Strasbourg française, tout de suite adapté, il ajoutait :

— Mais nous aurons toujours tout. Tout ce qui paraîtra en Allemagne. Dès que la frontière sera ouverte... Voulez-vous notre carte? Excusez que je vous la donne en allemand. Nous n'avons pas encore eu le temps de la changer.

— Vous comptez rester?

— Bien entendu!

***

D'autres semblent moins optimistes. Je suis allé finir la journée avec un ami, à ce restaurant bien nommé de la Germania, que l'on nous avait indiqué : l'un des organes de la vie allemande à Strasbourg. C'est au rez-de-chaussée d'une immense bâtisse de même nom, — près de l'Université, de l'église de la garnison, des perspectives impériales et des casernes.

Silence, solitude, comme tous ces jours-ci, dans les avenues de cet orgueilleux quartier, sur cette place d'où le jeune Gœthe, la canne à la main, et tournant le dos au grand bâtiment scolastique, semble pressé de s'en aller. Voici combien de temps qu'on l'a mué en protagoniste de l'Empire?

A la Germania, nous avons trouvé du monde, venu, sans doute, de ces grandes maisons neuves que l'on croirait aussi vides que les avenues. Mais la singulière impression, après les restaurants du vieux Strasbourg, où le bleu horizon abonde, à cette heure du dîner, avec les jeunes figures claires, le bourdonnement des conversations et des rires, — avec les sourires des servantes alsaciennes portant haut chopes et plats fumants! Une atmosphère plutôt funèbre, ici. Peu de jeunes gens, des hommes grands, d'allure guindée, des mines d'officier en retraite. Il y avait des visages pourpres, avec de blanches, terribles moustaches de chat qui se hérisse. Au contraire, un vieux qui dînait seul (bière et fromage pour commencer, et puis potage) était exsangue, presque verdâtre : une figure

extraordinaire de Diogène barbu, à longue tignasse. La lenteur extrême de ses gestes ajoutait à son air glacé. On se sentait un peu dans un album des *Fliegende Blätter*.

Notre entrée n'était pas restée inaperçue. Çà et là, sous les fronts baissés, des yeux irrités fixaient les intrus. L'uniforme de mon compagnon, surtout, semblait attirer ces foudres silencieux. Ailleurs on causait bas, par groupes de trois et de quatre : mornes conciliabules. Je voyais de lents hochements de tête, des froncements de sourcils, de mutuels et muets regards de perplexité. Ils semblaient agiter à la fois des soucis et des complots. L'événement était rude. Avoir si longtemps dominé, régenté, profité, avoir établi sa force avec tant de méthode, l'avoir affirmée avec tant d'insolence, avoir cru d'une conviction si hautaine à la pérennité de sa conquête, hier encore s'être raidi en des postures de menace et de défi, — et tout d'un coup sentir sous ses pieds le terrain qui s'effondre ! Les plus militants, les agents de la propagande et de la persécution, les policiers et délateurs avaient dû décamper — ce n'était d'ailleurs en tout qu'une quarantaine. Simplement on laissait courir le bruit que les autres devraient déménager à leur tour. En tout cas, si les humbles, le peuple des petits employés, ceux qui n'avaient jamais su qu'obéir, pouvaient rester, si même on gardait à leurs postes certains chefs de service, combien de fonctionnaires jadis impériaux, combien de professeurs, dont l'Alsace et la France n'auraient plus besoin. Et que faire dans un *Reichsland* qui cesse d'être un champ de pâture? Cependant, par des voies détournées, de l'Allemagne en révolution, des avis leur venaient de ne pas rentrer en Allemagne.

Les hochements de tête avaient leur raison d'être. « Ils ont l'air empoisonné », me dit mon compagnon. Je pensais plutôt à des rats agrippés à quelque bordage d'un navire en train de couler, et qui sentent monter l'eau.

*
* *

Le lendemain, je suis allé jusqu'au Rhin. Les trams de Kehl s'arrêtaient, en cette fin du premier mois, à quelques centaines de mètres du pont, dont l'accès était interdit. Ils ne menaient

plus nulle part, et continuaient de passer régulièrement. La voiture était vide, — vides la route, les champs, et les longues successions d'usines. Nulle trace de guerre, aucune ruine, et cependant cet arrêt de la vie, cette route qui n'aboutissait plus, ces quelques soldats qui, de loin en loin, semblaient la garder, ces bâtiments abandonnés : tout cela rappelait l'approche du front pendant la guerre. Même sentiment du désert qui se fait, des abords du *no man's land* entre deux peuples qui ne communiquent plus. Un paysage bien quelconque, d'ailleurs : on en voit de semblables en toute banlieue industrielle, et quand c'est en Angleterre, l'aspect de mort, le dimanche, est le même. Mais qui dira de quoi sont faites nos sensations, et ce que nous y ajoutons sans en avoir conscience? Nous savions de quelle barrière nous approchions, et que par delà, c'était le pays d'où la guerre est sortie. Six semaines après l'armistice, c'en était assez pour solenniser ce paysage.

Ces lignes d'usines, prolongées loin hors de la ville, ces docks, chantiers, moulins, amoncellements de houille, ces canaux, ces bassins, ces ports : quels signes, au sortir du vieux Strasbourg, de la puissante vie économique développée par l'Allemagne, et toute orientée vers elle ! Le commencement d'un monde nouveau, parent de celui qui nous étonne en Amérique — un monde encore plus vite créé, systématiquement ordonné par la volonté de puissance. Je voyais avec les yeux cette artère qui a relié Strasbourg à toute la circulation allemande, les organes où s'élaborait la substance nourricière. Nul charroi, nul mouvement. Chaque chose était à sa place, et tout semblait suspendu dans un enchantement — un peu celui de la mort, quand rien n'est changé encore des apparences, et que seuls le silence, une insolite fixité la signalent.

On franchit le petit Rhin, ses nappes débordées, et la voiture s'arrête. C'est la barrière, gardée par un piquet de zouaves. Elle coupe la route, qui tourne un peu plus loin, sans rien révéler de l'au delà. Une auto faisait demi-tour : des journalistes anglais qui venaient de se heurter à la consigne, comme il m'était arrivé la veille. Muni, cette fois, du papier qu'il fallait, j'ai passé, et j'ai fait seul le reste du chemin. Il monte

pour atteindre au talus qui fait digue, et l'on est à quelques pas du fleuve quand il se découvre.

Sensation d'espace, tout d'un coup : libre espace, où rien n'est plus que mouvement, nappes coulantes, lignes d'eau tendues par leur vitesse. A droite, à gauche des deux ponts accolés, dans le sud et le nord, règne cette onde vaste, jaune, violente, on dirait indomptée, car elle ne porte rien. Elle emplit presque tout le paysage, tant l'autre rive est lointaine, reculée comme le bord d'une contrée différente. Un fleuve européen, mettant un intervalle entre deux peuples : là-bas, la Germanie commence. Une grande vie primitive, une puissance de la nature, et telle, toujours, que les hommes des anciens temps l'ont connue, divinisée. Ce qui ajoutait au sentiment du sauvage, c'était la véhémence de cette eau, son élan simple et massif, comme d'une triomphante volonté déployée dans la solitude.

Le Rhin : douze mois avant la guerre, à la même place, je l'avais vu, — aussi vide, aussi libre, mais glauque, alors, comme un torrent de glacier — *Rheinstrom*, disent les cartes allemandes. C'était en été, par un soleil torride, et ce fut une étrange vision de Germanie païenne. On sait le prestige qu'ont, sur les compatriotes de Wagner, les évocations de leur passé barbare, et quelles idées surprenantes cet ordre de rêve a suscitées : celle, notamment, de la *Nacktkultur*. Tout au long d'un établissement de bains où je m'étais aventuré, sur le bord extérieur du grand radeau, des théories de figures à peu près nues surgissaient, la plupart de jeunes filles, presque toutes grandes et de lignes pures. Leurs cheveux étaient dénoués et romantiquement tressés de longs feuillages. Elles sautaient dans le plein du magnifique fleuve, et filaient, filaient avec lui, par deux, par trois, quelques-unes chantantes dans la vitesse et l'allégresse des jeunes eaux de montagne, et tout de suite entraînées loin, vers une courbe de la berge où on les voyait aborder. D'autres suivaient, sans cesse, leurs sauvages guirlandes espacées sur la même ligne liquide, la même ligne de fuite qui se reformait toujours.

Cette liberté de jeunes corps féminins dans un grand paysage, je n'avais rien vu d'analogue, sauf dans l'Inde, au bord

de la Jumma, où des adolescentes étagées sur les *ghats* se dévoilent pour les ablutions sacrées. Mais là-bas, les vivantes statues sont de bronze, les gestes lents, les attitudes rituelles, aggravées de fatalité. Ici, c'était le Nord audacieux et tonique, l'immortelle énergie humaine, se jouant dans la joie aux énergies de la nature. Le grand Rhin, ses eaux glauques, ses filles aux vertes chevelures, librement lancées dans le courant, tout me répétait le chant où le vieux magicien a fait passer l'ondoiement et l'infini de la vie et de l'élément.

Parut un très jeune sous-lieutenant que j'avais remarqué sur la berge parmi d'autres, tant il était glabre, corseté, figé par son hausse-col, hautainement monoculaire. Il regarda l'eau, s'éclipsa, et puis revint, soudain mué en homme : la simple, spécifique figure de l'homme à peau blanche. Lui aussi bondit dans le courant : un Alberich à la poursuite des ondines. Sous le soleil de canicule, devant les froides eaux violentes, rien ne restait des formes et consignes où nous nous astreignons. Il n'y avait que de la nature.

Maintenant c'est l'hiver. Dans l'universelle grisaille où s'éteint le luisant des eaux, le désert du grand Rhin semble farouche. Je cherche des yeux le radeau d'où s'élançaient les ondines. Le voici : ce n'est plus qu'une épave rompue, qui finit de sombrer. Au loin, sous le ciel fuligineux, çà et là perdu dans le mouvement de l'immense surface, des masses informes, inquiétantes se suivent : obscur débris emporté par la crue, disant tout l'inhumain du fleuve. A les voir, là-bas, courir si vite, on perçoit mieux sa grandeur et sa violence ; la solitude se change en désolation.

C'est l'hiver, et c'est bien autre chose encore. Derrière moi, sur la berge, au lieu d'officiers prussiens, je vois de braves garçons de chez nous, en kaki, en tarbouche colonial, comme j'en ai vus sous les murs de Fez et de Marrakech : ils fument leur pipe à la porte de leur cantonnement — un ancien chalet-restaurant qui domine le Rhin. Dans le vaste paysage, c'est le plus imperceptible des changements. Mais quelle réalité s'y manifeste ! — et de quels sacrifices n'est-il pas le prix !

C'est la victoire, qui vient à peine de se poser, tremblante

encore, et ce sont encore les apparences de la guerre. Deux soldats gardent le pont le plus proche. A l'entrée, près d'eux, une mitrailleuse est braquée, dont le tir enfilerait toute la longue cage; des sacs de terre, humides, boueux, sont entassés à hauteur d'homme. Quelque chose comme un morceau de tranchée transporté là, d'un seul coup, à travers toute l'Alsace reconquise ; le dernier talus français de la guerre au-dessus du Rhin, face à l'Allemagne. Je voudrais avancer sur le pont, regarder de plus près cette rive, où la haine excitée par les chants de fête et les carillons de Strasbourg, le 25 novembre, a fait apparaître, au bord du fleuve, cette imprécation sur un écriteau : *Gott strafe Elsass!* Interdiction absolue. De l'autre côté aussi, des sacs de terre, des mitrailleuses sont installés, face à la France. Ne passent que les Allemands d'Alsace qui rentrent en Allemagne, les Alsaciens qui tournent le dos à l'armée allemande, et rentrent en Alsace. En voici un qui arrive à pied, un petit ballot à la main. De quelle profondeur du pays ennemi sort-il, de quelles régions, de quel passé de la guerre? Il grandit vite ; on dirait un transfuge qui se hâte d'une ligne à l'autre. L'une des sentinelles lui fait passer le talus, et puis le conduit tout droit au poste voisin.

Le regard revient à l'autre rive : une rive si basse, vaporeuse, qui ne semble pas continuer dans le nord, qui finit en pointe, par là, sur le vide élargi des eaux. On voit des fantômes d'arbres qui doivent être des peupliers, des taches claires de maisons. Et constamment, presque dans l'axe du pont, un va-et-vient de fumée blanche, comme d'un train qui manœuvre, et que l'on n'entend pas.

Tout cela, pour les yeux, c'était bien peu de chose. Mais pour l'esprit, c'était l'Allemagne, devenue notre immédiate voisine, — la terre même de l'ennemi, la terre enfin visible d'où est sortie, où s'est entretenue contre nous sa volonté de destruction. Les yeux ne pouvaient pas s'en détacher.

*(La fin prochainement.)*

ANDRÉ CHEVRILLON

# LA VIE COMMENCE DEMAIN[1]

## XV

Quand l'automobile franchit la grille de l'hôpital, Andrea eut presque envie de retourner en arrière pour se soustraire à l'ennui de causer avec tout ce monde : les médecins, les infirmiers, la directrice, les malades, surtout les malades.

Il revit d'un coup d'œil les longs dortoirs, les salles d'opérations, les petites chambres proprettes toutes pareilles, avec un lit de fer, blanc lui aussi, deux chaises, une armoire, une petite table.

C'était la première fois qu'il lui arrivait d'éprouver cette sensation de lassitude et d'ennui... Pourquoi la première fois?

La directrice descendit au-devant de lui par le petit escalier et lui fit fête avec exubérance ; un infirmier, deux médecins, un étudiant, se tenaient sur le pas de la porte :

— Bon retour, Professeur!

Une légère odeur d'acide phénique et de chloroforme sortait du corridor : il en fut surpris comme il l'avait été de l'aspect de la clinique.

Il serra la main à tout le monde, échangea rapidement quelques paroles avec chacun, tandis que la directrice, un peu bavarde, ne cessait de s'exclamer :

— Comme vous avez maigri ! monsieur le Professeur. Comme vous êtes pâle ! Est-ce que vous n'êtes pas bien?

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 février, du 1er et du 15 mars 1919.

— Un peu d'insomnie, madame Maggià ; ce n'est rien.

Il se dirigea précipitamment vers son cabinet, suivi de son premier assistant, un grand jeune homme blond, aux yeux lumineux et intelligents, dont la voix faisait pâmer les infirmières quand, à ses heures de loisir, il chantait en s'accompagnant sur la guitare. Il avait au sommet du cou, sous la mâchoire gauche, une cicatrice profonde qui se voyait à travers la barbe et qui était la trace d'une infection prise au chevet d'un malade. Il était si dévoué à Ferento et avait pour lui une admiration si aveugle qu'il lui aurait donné son corps, même pour une expérience homicide, s'il le lui avait demandé. Cet amour pour son maître était plus que de la vénération, c'était une espèce d'hypnose, une de ces suggestions inconscientes, involontaires, que les hommes de science exercent parfois par la puissance de leur génie sur ceux de leurs disciples qu'ils ont le mieux formés.

— Eh bien, Rosalès, comment va?

Le jeune homme se tenait debout devant le bureau, les yeux fixés sur les siens.

— Oh ! moi, Professeur, très bien. Mais vous avez vraiment l'air fatigué.

— Oui, un peu fatigué... Et les malades? Comment vont nos malades? Rien de nouveau?

Il dépouillait en parlant la volumineuse correspondance, ouvrant les enveloppes avec l'ongle et parcourant les feuillets avec une rapidité un peu nerveuse, pendant que l'assistant lui faisait son rapport d'une voix calme, précise, avec une brièveté presque militaire.

La directrice frappait discrètement à la porte.

— Entrez, madame Maggià.

C'était une femme d'une certaine corpulence, aux traits accentués. Elle avait les cheveux gris, portait des lunettes et était vêtue de noir avec un soupçon de recherche.

— Je voulais vous demander, Professeur, si vous commencez par la consultation ou si vous ferez d'abord le tour des salles.

— Est-ce qu'il y a beaucoup de monde?

— Huit ou dix personnes.

— Alors, je commencerai par en haut. Allons, Rosalès.

Il déposa sa cigarette dans le cendrier et sortit dans le corridor. Assistants, chirurgiens, médecins, sœurs, infirmiers l'attendaient à la porte des salles pour le saluer ; il répondait, çà et là, d'un signe de tête, marchant rapidement, suivi à un pas de distance de son premier assistant.

Il reprit ainsi, sans changement, sa vie accoutumée. La clinique, l'Université, les multiples consultations, les travaux de laboratoire l'absorbaient du matin au soir, et il mettait à s'occuper une espèce de fureur, comme si une impulsion obscure mais impérieuse, le poussait à consumer avec fièvre toutes les heures de la journée.

Le matin, lorsqu'il s'éveillait, il avait un instant de perplexité et, par une paresse toute morale, il aurait voulu continuer son sommeil, ce sommeil opaque et vide qui lui semblait atone comme une immense chambre obscure.

Mais sitôt qu'il avait vaincu, par une tension de ses muscles, ce court moment de peur, il redevenait l'homme énergique et clair qui cherchait à imprimer, dans quelque chose qu'il fît, la marque de sa volonté. Seulement il lui semblait désormais que tout cela ne fût plus qu'une vieille habitude automatique et vaine.

Soigner les hommes, les enseigner, les commander, chercher infatigablement une vérité, suivre un principe, se sentir grand, puissant, seul : tout cela lui avait plu naguère, lui avait semblé souverainement utile, souverainement nécessaire... Mais à présent, il n'en apercevait plus le but avec précision ; il n'était plus sûr que ce fût là sa route, ni même que ce fût une route. Il lui semblait que, sur l'immense chaos organisé pesait une atmosphère lourde, une longue et infinie vacuité, qui lui donnait une sensation de stupeur. Il lui semblait que tout son cerveau pensant avait à reprendre, sur de nouvelles bases, la recherche des lois qui gouvernent la vie universelle. Le petit fait d'avoir tué, d'avoir tué, lui, de sa propre main, de sa pleine volonté, bouleversait dans sa pensée l'ordre immense de la raison intrinsèque des choses. Il n'était pas homme à connaître ce que l'on appelle vulgairement le remords, puisqu'il savait avant d'avoir agi et qu'il croyait savoir encore à présent, qu'un droit viril et souverain avait armé sa main meurtrière. Mais il ne pouvait s'empêcher de

sentir qu'un fait nouveau, un fait de principe, était entré par cette action dans son univers cérébral et pesait comme une soudaine équivoque sur la logique serrée de sa pensée. Ce n'était pas du tout un remords, moins encore une révolte de ses nerfs devant l'ombre de celui qui gisait; ce n était pas une crainte veule de sa conscience et moins encore de la vindicte publique qu'il savait pouvoir vaincre au cas où elle se préparerait, mais, au contraire, un fait quasi-organique, un phénomène de sa matière elle-même qui « *savait* » avoir donné la mort. Ce nom de « *mort* » qui jusqu'alors, bien qu'il vécût auprès d'elle, bien qu'il la combattît chaque jour, lui avait paru léger, à présent, d'une manière inattendue, se revêtait d'une signification nouvelle : une signification qui n'avait rien de redoutable ni d'horrible, mais plutôt de stupéfiant, une signification qui assaillait toutes les choses de l'univers et ne pouvait ressembler à rien d'autre qu'à une espèce de divinité.

Il venait de terminer son repas, ce repas rapide et silencieux que Giovanni servait et desservait en obéissant à ses signes ; il était las d'une journée très chargée ; plus qu'une lassitude, c'était un sentiment d'inertie pénible qui lui pesait dans les veines, tandis que dans l'air immobile commençaient à flotter, comme des écharpes invisibles, les chaleurs de l'été tout proche.

— Giovanni, — dit-il, — donne-moi un journal.

Il sortit de table, passa dans une salle qu'éclairait seulement un reflet azuré du soir. Un lambeau de ciel, avec des nuages rouges, fermait, comme un décor de fond, le carré calme de la fenêtre et l'on entendait monter les bruits de la rue ; le piétinement de la foule sur les trottoirs, le roulement des voitures, le trot des chevaux, le grincement des freins, le halètement des moteurs qui lançaient dans les airs un tremblement de chaleur, une bourrasque de vitesse.

Il se mit un instant au balcon et jeta un regard sur l'extrémité de la rue et sur le rectangle de la place, entourée de colonnes, qui s'élargissait, baignée de clarté, autour d'une petite fontaine.

Alors, tout d'un coup il se souvint avec étonnement d'une chose futile... d'un soir de l'année précédente, ou peut-être

d'un temps plus lointain encore, où précisément il regardait de la fenêtre la belle place illuminée et où il lui arriva de reconnaître un homme qui la traversait par le milieu, un homme grand, maigre, qui se dirigeait vers sa maison et qui, en marchant, levait la tête pour voir s'il y avait encore de la lumière à ses fenêtres.

Il lui parut que le sens de la multitude, du vacarme, le sens actuel de cette place consistait précisément en l'absence de cet homme qui, certain soir de l'année précédente, la traversait d'un pas inoubliable et qui, jamais plus, ne pourrait la traverser dans les lointains jours encore à naître sur la vie tumultueuse. Il continua un instant à fixer d'un regard étonné, le panache de la fontaine, puis il estima que ce souvenir était dépourvu de signification, il se retira, alluma la lumière et s'assit à son bureau.

Il prit une feuille de papier, trempa sa plume dans l'encrier et traça distraitement un nom au sommet de la page blanche : « Novella ».

Et de l'invisible clarté que répandait ce nom, sortit un sourire clair comme le soleil qui se remit à briller sur le monde. Un souvenir d'elle le tourmenta si fort que son désir en pleura, si fort qu'il lui sembla l'avoir entendue entrer, avec un bruissement de sa robe légère, derrière la chaise, il lui sembla qu'elle se penchait pour avancer soudain, par-dessus son épaule, sa bouche haletante, pour lui faire, autour du cou, de ses bras câlins, un nœud qui l'enveloppait comme une chaîne lente.

Il se sentit redevenir avec volupté un homme illogique et docile, libre de tous les fanatismes cérébraux qui le poussaient infatigablement à la recherche des causes ultérieures. D'elle seule, de ce seul amour, son cerveau analytique ne cherchait pas la raison ; il l'aimait et en l'aimant il s'apercevait qu'il y avait au moins une chose qui savait se soustraire à sa conception transitoire, « inutilistique » du monde, et cette chose était une créature comme lui, faite de chair caduque, de beauté fugitive, qui mourrait et disparaîtrait, qui disperserait, dans une poignée de poussière, sa raison d'avoir vécu et qui suffisait pourtant à dépasser les limites de la connaissance, à lancer le rêve d'un homme dans l'effrayante éternité ! Ce n'était

pas tout, il lui semblait obéir en l'aimant, à une loi plus vaste et plus universelle qu'aucune de celles qu'il avait contemplées « une loi innée en tout ce qui vit, enracinée dans l'élément primordial du monde, la loi par laquelle tout continue, la seule qui comprenne tout, l'âme véritable des choses ».

Et cette loi vitale ne pouvait jamais, pas même pour un instant, se séparer de l'autre principe qui gouvernait également l'infini : la loi d'abolition, de pause totale, innée, elle aussi, en tout ce qui vit, constituant, elle aussi, un élément primordial du monde, la loi par laquelle tout finit, qui exclut tout, la Ténèbre véritable des choses, le Néant qui n'a pas été conçu par les hommes : la Mort.

Telles étaient les paroles qu'il avait jadis écrites dans ses livres, et maintenant il y repensait pour les confronter avec son âme présente. La plume était tombée sur la page blanche et le temps coulait doucement dans la fraîcheur du soir. Il y repensait en regardant distraitement vers la haute étagère, chargée de volumes aux reliures de cuir vert, avec les titres frappés en lettres d'or, qui brillaient derrière la vitre luisante.

Et il y voyait ceux qui les avaient écrits, ses frères antérieurs dispersés dans des époques reculées, dans les contrées les plus lointaines de la terre, amis ou ennemis entre eux, mais rassemblés par un néant unique en une même et pareille inutilité. Et il repensait encore à ce qu'il avait écrit.

« O prophètes des erreurs les plus tenaces ! O conquérants terribles, qui transformâtes en cendre funéraire la beauté dyonisiaque de la vie, n'est-il donc pas temps encore que le creuset d'un chimiste révélateur emprisonne dans la matière la fable de vos paradis?

« Votre vieille légende métaphysique a servi à créer la mort, telle que nous la voyons aujourd'hui, et dans chaque chose que l'homme a touchée, dans chaque pas qu'il a fait, dans chaque souffle d'air qu'il a bu de ses poumons avides, il a trouvé ce poison mêlé aux élixirs de la vie.

« Pourquoi donc, ô médecins, ô philosophes, ô poètes, ne guéririons-nous pas l'homme de cette maladie millénaire, qui le pousse à rechercher dans la prison de ses cinq sens, avec sa logique fondée sur les apparences, une raison de sa propre existence?

« Puissiez-vous comprendre dans un sentiment de beauté et de sérénité, dans une sentiment presque d'amour, cette merveilleuse parole que je vous chante : « *Demain* ».

« *Hier* », ô homme, est la parole obscure ; elle signifie avoir été et par conséquent ne plus être. « *Hier* » est véritablement la Mort. Mais tout ce qui s'appelle lumière, soleil, amour, joie, beauté, possibilité, tout cela a un nom : « *Demain* ». La vie n'est que l'orient vers lequel nous marchons, le soleil qui naîtra demain. L'immense et magnifique inutilité de toute chose réside précisément en ceci, que la vie commence au-devant de nous, *commence demain* ».

Fatigué, il prit dans ses mains son front brûlant ; une joie humaine étreignit son cœur, fit sourire sa bouche et chassa de son esprit cette troupe de pensées obsédantes, car son « demain » était la femme qu'il aimait d'un amour presque farouche : c'était le remous de parfums qu'elle produisait dans l'air quand elle passait, le tourbillon de félicité qu'elle lui ouvrait dans l'âme quand il posait sur elle une caresse de sa main, de sa main qui avait soigné les fièvres, les plaies, les douleurs des hommes et qui avait aussi, à l'aide d'une fine aiguille d'acier, empoisonné une veine affaiblie.

## XVI

A présent, de maison en maison, de porte en porte, le bruit courait : c'était un petit serpent noir, visqueux, rapide, qui entrait en s'aplatissant par les fissures, faisant le tour des chambres, sautait sans qu'on pût le saisir et disparaissait. Il avait commencé à se mouvoir dans l'ombre, avec un tortueux et lent cheminement de ver de terre, et maintenant il n'avait même plus peur du soleil, il sifflait en montrant sa langue fourchue et laissait par où il avait passé comme une trace brillante de limaçon.

Deux personnes ne pouvaient causer ensemble sans qu'il se glissât entre leurs pieds. Il ne respectait ni le foyer, ni le lit nuptial, ni la mairie, ni l'église, chaque jour il devenait plus long et ses sifflements se faisaient plus forts...

D'abord les habitants du village en avaient eu peur, mais désormais ils le laissaient entrer librement chez eux, et stupéfaits de son extraordinaire vitalité, ils ne cherchaient même pas à lui écraser la tête sous leurs pieds comme on fait aux vipères.

Se glissant hors du bourg, le bruit était monté à la villa; il était entré par le potager et la porte de service, et s'était arrêté quelques jours dans la cuisine avant de monter l'escalier.

Mais lorsque Novella fut partie pour la ville et qu'à la maison restèrent seuls les deux vieux, Maria Dora et l'idiot, à tuer tristement le temps dans l'oisiveté, un matin y arriva le père de Maurizio qui demanda à causer seul à seul avec Stefano. Il ne faisait pas deux fois par an un si long trajet sur ses pauvres jambes goutteuses, mais il était venu parce que cela lui semblait nécessaire et qu'ils étaient de trop vieux amis pour qu'il crût avoir le droit de se taire plus longtemps.

— Écoute... fais-je bien? fais-je mal? Je n'en sais rien, mais il faut que je te dise une chose grave, très grave...

Stefano fronça les sourcils.

— Car naturellement, — continua l'autre, — tu ne sais rien.

Stefano ne savait rien en effet, mais il n'était pas sans s'attendre à quelque chose. Il avait surpris quelques indices : certaines ombres vagues sur la figure des gens, certains chuchotements dans les fermes ne lui avaient pas échappé.

— On dit... — commença le vieux.

C'était un galant homme de l'ancien temps et il s'expliqua sans ambages, en peu de mots.

Stefano donna un grand coup de poing sur la table et éclata de colère.

— Voilà deux mots stupides : on dit. Qui le dit? Qui?

— Tout le monde.

Alors sa colère tomba ; une immense épouvante s'ouvrit dans son cœur parce que, soudainement, il ne se sentit plus sûr lui-même que la rumeur publique n'eût aucun fondement de vérité. Et pourtant il le renvoya d'une manière brusque, disant que ceux qui parlaient ainsi étaient des fous et des bandits et en proférant des menaces atroces contre ceux qui continueraient à jaser. Puis, dès que l'autre fut parti il

se jura tout d'abord d'empêcher à tout prix que le bruit de ce scandale arrivât aux oreilles de sa femme et de sa fille. Mais il ne s'était pas écoulé une heure qu'il alla chez maman Francesca, et lui murmura en tremblant :

— Écoute...

Ils demeurèrent courbés, muets et craintifs, sous le poids de cet énorme secret ; la nuit ils ne dormirent plus ; ils voulaient se persuader mutuellement que cela ne pouvait pas être vrai, mais dans le cœur de chacun d'eux une voix intime sifflait, comme le petit serpent : « Si ! Si ! Si ! »

Elle ne fut plus la blanche et habile ménagère d'autrefois. Il ne s'occupa plus du jardin ni du potager, ni d'aller dans les champs surveiller les laboureurs ; il marchait, les sourcils froncés, à travers la maison; sa pipe s'éteignait entre ses dents.

Maria Dora les observait avec une intense curiosité. « Qu'est-ce qu'il pouvait y avoir encore de nouveau? »

Elle savait que Novella était allée retrouver son amant. Cela lui faisait un peu mal au cœur. Le jour, un rien la rendait nerveuse et vers l'aube elle entendait souvent le coq chanter.

« Qu'est-ce que le père de Maurizio était venu faire ici? Depuis sa visite, quel changement dans la maison ! La Berta elle-même était bourrue depuis quelque temps ; elle parlait par moment de s'en aller et faisait plus que jamais la mystérieuse. »

Finalement, un jour, Maria Dora prit Maurizio au dépourvu et le fit causer. Maurizio était timide, il l'aimait, il dit quelques mots de plus qu'il ne voulait, et il en resta confus.

Marcuccio, chaque jour, écrivait un discours funèbre...

Mais entre temps, Dandolo Zappetta était déjà revenu à la ville ; le collectionneur de papillons avait accompli son œuvre avec une précision véritablement scientifique et s'en revenait portant dans sa valise un volumineux dossier, sans préjudice de quelques spécimens curieux de papillons du pays, car les deux compères ne lui avaient pas menti, et cette région fertile en fleurs, abondait en papillons extraordinaires. Dandolo Zappetta se rendait compte qu'il avait été prodigieux et une satisfaction légitime emplisait son cœur, sans se trahir par un autre signe qu'un joyeux sifflotement obstiné, qui n'avait pas quitté ses lèvres pendant tout le chemin du retour.

Tancredo, qu'il rencontra le premier, commença par l'assaillir de questions anxieuses, mais au lieu de répondre, Dandolo ne fit que presser ses petits pas de lézard, avec une telle rapidité que son compagnon avait grand'peine à marcher à sa hauteur.

— Patience, mon bon Tancredo, je suis habitué à procéder avec ordre dans tout ce que je fais. Dans cinq minutes nous serons chez Metello et quand vous pourrez m'écouter tous les deux, je parlerai.

— Tire-moi au moins d'inquiétude, — intercédait Tancredo.

— Figure-toi, — lui raconta en souriant le collectionneur de papillons, — que j'ai trouvé le seul spécimen de « Vanesse » qui me manquait, la *Vanessa Atalanta*, qui a des ailes noires veloutées. Et ce n'est pas tout, j'ai encore trouvé une magnifique *Saturnia Pavonia*, grosse presque comme une chauve-souris.

Tancredo lança un juron qui fit sourire le petit homme. A leur coup de sonnette, répondit tout d'abord le grognement asthmatique de Volapuk, un vieux barbet décrépit, grincheux comme une vieille fille et hirsute comme un porc-épic ; puis Saverio accourut qui les accueillit d'un formidable hourra.

— Eh bien? Eh bien? — ne cessait-il de répéter en les introduisant dans un petit salon où tous deux commencèrent à caresser le petit homme en l'entourant de prévenances sans nombre.

Saverio lui avança un fauteuil, Tancredo l'y fit asseoir de vive force en s'écriant :

— Assieds-toi, et parle à la fin.

— Nous sommes seuls? — commença par demander celui-ci de sa voix posée.

Metello alla fermer la porte.

— Il y a ma mère, mais elle est sourde et je crois d'ailleurs qu'elle dort. Eh bien?

— Je t'en prie, Tancredo, assieds-toi, — fit le petit homme, — tu as une stature qui m'opprime comme la tour de Pise.

Tancredo lui obéit ; ils s'assirent tous deux près de lui : Dandolo introduisit une cigarette faite à la main dans le fameux porte-cigarette d'un bois introuvable, tira de sa poche

le porte-allumettes d'argent ciselé, fit craquer une allumette, alluma méticuleusement la cigarette et chercha vainement du regard un cendrier où poser son allumette éteinte.

— Jette-la par terre, — dit nerveusement Saverio agacé de ce retard.

— Oh ! cela ne fait rien !

Et se levant, il alla la jeter dans la cheminée.

Puis il se retourna, regardant ces deux hommes suspendus à ses lèvres, et sans changer de voix ni de figure, dit tranquillement :

— Il a tué.

Ils se donnèrent l'un et l'autre un grand coup de poing sur le genou et se levèrent comme si un ressort les avait poussés.

— Vive Dieu ! nous y sommes !

— Nous n'y sommes pas, — corrigea le petit homme. — Nous n'y sommes même pas du tout.

Une tempête de questions l'enveloppa si bien que pour se défendre il mit un bras en avant.

— Doucement, doucement ! je vous prie de me laisser parler.

Et il se mit à marcher lentement entre les meubles du petit salon.

— Je vous ai communiqué, — reprit-il, — ma profonde conviction. Il a tué. Je le répète ; il a tué. Il vous importe peu de savoir ce que j'ai fait, ni comment, ni par quels moyens je suis arrivé à mener à bonne fin une instruction rigoureuse : vous m'avez donné une mission de l'ai remplie. Du reste, si cela vous intéresse de connaître les détails, je vous les raconterai, mais plus tard.

— En somme, — interrompit Metello, — pourquoi nous as-tu dit que nous n'y sommes pas?

— Doucement, je vous le répète. Jusqu'à présent j'ai travaillé pour vous. Mais à présent, ne vous en déplaise. J'entends avoir travaillé aussi pour moi.

— Comment? comment? — s'écrièrent-ils.

— Je m'explique : travailler, pour vous autres, est synonyme de gagner de l'argent. Pour moi, ce mot a tous les sens possibles à l'exception de celui-là. L'affaire est à vous, c'est entendu, mais sa valeur morale m'appartient et par

conséquent j'ai à cœur qu'elle réussisse. Bref, je vous impose une condition.

Laquelle?

Il dit d'une voix résolue :

— Qu'il ne vous vienne jamais à l'idée de vendre à Andrea Ferento lui-même le crime d'Andrea Ferento.

— Pourquoi donc? — s'écrièrent-ils tous deux.

— Voilà pourquoi. En admettant, ce que je ne concède pas, qu'un homme comme lui s'abaisse à payer votre silence, cela voudrait dire : cacher un crime qu'on doit porter en pleine lumière, supprimer un jour de stupéfaction dans la vie publique italienne; cela voudrait dire encore une autre chose : cela voudrait dire : faire en sorte que ce jour-là vienne tout de même, que le crime soit tout de même découvert, mais que ce ne soit ni vous ni moi qui déchirions le voile.

Comme ils se taisaient perplexes, il demanda :

— M'avez-vous compris?

Chacun à son tour, puis tous deux ensemble, commencèrent à le contredire point par point.

— En somme, mes amis, — interrompit brusquement Dandolo, — ne perdons pas notre temps. Lequel de vous deux se sent le courage de se présenter chez Andrea Ferento et de lui dire en face : « Vous avez empoisonné Giorgio Fiesco. Donnez-moi une certaine somme ou je vous dénonce au procureur du roi? » Non, il est inutile que vous cherchiez à me répondre : aucun de vous deux ne peut le faire. Le seul peut-être qui en aurait le courage, ce serait moi. Mais je n'entends en aucune façon prendre cette voie, d'abord parce que je ne veux pas d'argent, puis parce qu'il serait absurde de s'y engager.

— Absurde?

— C'est le mot propre. En présence de votre dilemme, Ferento court au téléphone et vous fait arrêter pour chantage ; en même temps il prend sans perdre de temps des mesures pour parer le coup qui se prépare. Des preuves matérielles ! Il n'y en a pas pour le moment ; c'est un puissant, la justice est pour lui, la loi est pour lui ; il lui suffit de prévoir l'attaque pour la repousser. Il ne s'agit pour vous que de choisir l'homme qui vous offrira la plus forte somme. Il s'agit pour moi bien

au contraire de trouver celui dont la puissance et le courage seront de taille à se mesurer avec Ferento ; je n'en vois qu'un seul : son plus ferme ennemi politique, Salvatore Donadei.

» Au surplus, — conclut-il, — ou vous m'obéirez ou je m'en retourne comme je suis venu et je me passe de vous.

— Ne te fâche pas, — l'apaisa Métello, insinuant.

— Je suis un homme résolu, — expliqua Dandolo. — Je vous ai posé une condition dont je ne démordrai pas. C'est la seule route à suivre, et je vous avertis que si vous agissez autrement, je penserai, moi tout seul, à en informer Donadei.

## XVII

Salvatore Donadei était en train de parcourir un monceau de journaux qui encombraient sa table de travail lorsque l'huissier de la rédaction vint pour la seconde fois lui annoncer que deux messieurs dont il avait la carte de visite à la main demandaient avec insistance à être reçus pour une communication d'une extrême urgence. Salvatore Donadei leva sa tête broussailleuse, s'interrompit de marquer un article au crayon bleu et demanda nerveusement :

— Mais en somme, qu'est-ce que c'est que ces gens-là? Que veulent-ils?

L'huissier s'avança vers la table et y déposa les deux cartes de visite sur lesquelles Donadei jeta un rapide coup d'œil : « Saverio Metello, journaliste. » — « Avocat Taneredo Salvi. »

— Ce dernier, — expliqua l'huissier avec un fort accent méridional, — se dit le demi-frère du défunt ingénieur Giorgio Fiesco. Ils sont déjà venus hier, puis ce matin, en se disant porteurs d'une nouvelle qui doit vous intéresser beaucoup, et refusent de s'aboucher avec n'importe quel rédacteur. Voilà une bonne demi-heure qu'ils font antichambre. — Puis l'huissier ajouta gravement : — Ils ont l'air de gens comme il faut.

Cette remarque dénotait en lui un profond connaisseur en hommes.

— Des raseurs ! — murmura Donadei, en caressant sa barbe carrée.

Il relut attentivement les deux cartes de visite et ajouta :

— Allons ! débarrassons-nous-en : faites-les entrer.

Le directeur de la *Crociata* les dévisagea en serrant du poing sa barbe châtaine, et les exhorta nerveusement.

— Parlez, messieurs, parlez-donc !

Tancredo toussota pour éclaircir sa voix, Saverio fit avec la lèvre supérieure une grimace qui lui était habituelle, mais aucun son ne sortit de sa bouche et ce ne fut qu'après un certain intervalle qu'il prononça cette parole :

— Voici.

La main grasse et velue de l'honorable tambourinait sur la table, faisant scintiller un gros brillant qui agaçait Tancredo. La chaîne d'or du lorgnon se balançait sur le revers de la redingote noire. Enfin, Saverio trouva l'exorde.

— Il s'agit d'une chose délicate, — commença-t-il, avec une extrême circonspection, — si délicate que je me trouve embarrassé pour l'exposer, d'autant plus que j'ai pour la première fois l'honneur de m'entretenir avec vous. Permettez-moi une image. Comme à la fille d'Hérode, nous venons vous porter sur un plateau d'argent la tête coupée de votre ennemi politique. En d'autres termes, nous sommes à même de produire instantanément la plus retentissante et la plus juste démolition dont l'Italie puisse être spectatrice.

Puis il se retira d'un mouvement brusque et retourna s'asseoir, fixant de ses clairs yeux gris Tancredo qui pâlissait. Celui-ci ne l'avait suivi qu'à moitié et avait mis du temps à saisir l'allusion à la fille d'Hérode. Dans le silence qui suivit, le visage de l'honorable avait rougi, peut-être d'étonnement, peut-être de colère, si bien que Metello craignit d'avoir trop précipité les choses. Et réellement, dans la figure de Salvatore Donadei, tous les muscles étaient contractés. Il faisait un effort visible pour dominer une colère soudaine ou pour se remettre d'une excessive stupeur. Comme un homme pris en faute, il essaya d'abord de se défendre.

— Je n'ai pas l'avantage de comprendre vos comparaisons, mon cher monsieur Metello, — fit-il avec embarras, — mais pour votre gouverne, je crois devoir vous avertir que je n'ai pas l'habitude de me payer la tête de qui que ce soit sur un plateau d'argent ou de n'importe quel métal.

Saverio inclina la tête et se tut. Ce ne fut qu'au bout d'un instant qu'il répondit :

— Je dois sans doute m'être mal expliqué :

— Très mal ! — affirma l'honorable Donadei, d'un air entendu. — Et en premier lieu, j'aimerais à savoir par quel concours de circonstances vous croyez connaître les ennemis que me prête votre fantaisie et vous m'attribuez l'idée d'en venir à bout par le fer et par le feu.

Saverio garda le silence, mais un petit rire moqueur lui plissa la bouche. La voix de l'honorable se fit plus sardonique encore pour dire :

— Et le nom? quel peut bien être le nom de ce saint Jean décapité?

— Je croyais, — expliqua Metello avec audace, — avoir dit qu'il s'agissait d'Andrea Ferento.

— Ah ! je vois, — fit l'honorable d'une voix blanche. — Et il répéta deux fois encore : — Je vois, je vois.

Metello s'aperçut que sa témérité n'avait pas été vaine et trouva bon de mettre les fers au feu.

— J'ai préféré aborder le sujet d'une façon explicite, plutôt que de tergiverser. Je comprends que ma sincérité puisse vous paraître indiscrète, cependant...

— Cependant je suis stupéfait que vous croyiez devoir insister, — interrompit Donadei sans trop d'indignation.

— Cependant, — insista Metello, — je me permets de vous faire observer pour ma défense, que si je me suis trompé en vous attribuant un ennemi imaginaire, dix ans d'attention infatigable prêtée à votre vaillante croisade étaient là pour me donner cette conviction erronée. La vie des hommes qui gouvernent les partis tombe nécessairement sous le contrôle du public et surtout de leurs partisans : les passions, les haines, les affections, les défaites et les victoires d'un chef n'appartiennent pas qu'à lui seul.

Salvatore Donadei reprit dans sa main son épaisse barbe carrée et enfonçant son cou dans son large faux col, se mit à jeter de côté et d'autre des regards inquiets, comme pour cacher les réflexions qui lui venaient à l'esprit.

— Mais tout cela n'est pas possible ! — s'écria-t-il après un silence, en regardant avec une espèce de commisération

les deux chétifs personnages qui prétendaient avoir capturé une si belle proie. — C'est impossible ! c'est absurde ! — s'écria-t-il encore en haussant les épaules du ton d'un homme qui renonce à la tentation.

C'était là le point où l'attendait Saverio.

— Tout cela, — en effet, — admit Metello, — a l'air d'une fable, ou tout au moins d'une gasconnade. Mais je sais, honorable, que votre temps est précieux, et je ne serais certes pas venu pour vous le faire gâcher inutilement. Je sais de plus que je me trouve en face d'un homme qui a besoin de preuves, et non de racontars, qui ne veut pas de dagues de papier mâché mais de bonnes lames de combat. En somme,, monsieur le député, si je vous donnais la preuve tangible de ce que j'avance?...

— Ce serait une autre question, — laissa échapper le directeur de la *Crociata*. Mais il se reprit aussitôt et ajouta un « c'est-à-dire » dont il dut chercher la suite. — C'est-à-dire, comme directeur d'un journal, je me prêterais volontiers à l'examen de cette affaire.

— Examinons, — dit placidement Metello avec un soupir de soulagement.

— Mais non, mais non, vous allez trop vite en besogne !

— Je ne vais pas trop vite du tout, honorable : je commence à peine et je commencerai par une hypothèse, si vous le permettez.

Salvatore Donadei, de la paume de sa main grasse et velue caressait le bras du fauteuil de cuir. Sa barbe cachait son menton qui surmontait une ample cravate noire ; la chaînette d'or du lorgnon passée derrière l'oreille gauche, se balançait sur sa forte épaule.

Saverio s'abandonna à son tour contre le dossier de sa chaise, et, oubliant l'hypothèse, formula une tranquille affirmation :

— Nous deux ici présents, l'avocat Tancredo Salvi et moi-même en personne, Saverio Metello, journaliste, nous avons tout ce qu'il faut pour dénoncer Andrea Ferento au procureur du roi.

On aurait fait éclater un pétard sous son fauteuil que l'honorable n'eût pas fait un pareil saut.

— Diable ! diable ! — commença-t-il à balbutier. Il devint

d'un rouge apoplectique et roula sa barbe carrée en une espèce de longue pointe qui s'échappait de ses doigts en s'éparpillant en touffes. Puis il dit : — Chut ! Chut !

Il se leva pour aller s'assurer que les deux portes étaient bien fermées, surtout celle qui donnait dans le corridor et qui était vitrée. Metello profita de cette pause pour jeter à Tancredo un coup d'œil entendu.

— Même, — ajouta-t-il, — il y a une chose certaine, c'est que nous dénoncerons cet homme au procureur du roi.

— Chut ! Chut ! — suggérait l'honorable en revenant vers son bureau.

Il revint s'asseoir sur le fauteuil de cuir et adressant à Metello un sourire visqueux, se mit le doigt sur la bouche.

— Pas trop fort, je vous prie.

Metello fit signe qu'il avait compris et se tut. Alors Donadei se tourna vers Tancredo comme pour l'interroger, puis de nouveau se pencha vers Metello en chuchotant :

— Mais est-ce bien vrai ce que vous me dites? Est-il possible que votre dénonciation repose sur un fondement sérieux?

— Dites sur une certitude, monsieur le député, ou si vous voulez être prudent jusqu'à l'excès, sur une présomption de vérité si forte qu'elle équivaut, dans ses effets, à une preuve obtenue.

— Mais ces preuves, ces preuves manquent pour le moment?

— Nous en avons à revendre ; preuves par présomptions et par témoignages, bien entendu, mais qui suffiront à atteindre le but, n'en doutez pas.

— En somme, vous vous amusez à me conduire à travers un labyrinthe où je ne vois goutte.

— Et pourtant, — dit Metello avec une prompte adresse, — vous seul pouvez me tendre ce fil d'Ariane qui nous conduira vers la lumière.

— Ce serait? — demanda l'honorable d'une voix opaque.

Metello répondit avec suavité :

— Quand on est dans l'obscurité et qu'on veut aller ensemble vers le même but, généralement on se donne la main, même entre inconnus.

— Vos métaphores, monsieur Metello, sont assez éloquentes.

— Ce n'est pas ma faute, monsieur le député, — s'excusa Metello avec son plus modeste sourire. — Que voulez vous? Nous avons conduit une instruction longue, difficile et périlleuse. Partis d'un faible indice, d'un fait insignifiant qui aurait échappé à d'autres, nous nous sommes lancés dans une entreprise qui pouvait paraître je ne dis pas absurde, mais cent fois chimérique et folle. Nous avons été, en un certain sens, les chevaliers de l'Idéal, nous avons attaché les ailes des moulins à vent... Et à présent, nous venons vous dire que notre œuvre est accomplie, l'instruction est close, nous sommes les maîtres d'abattre cet homme ou de lui accorder l'impunité. Nous avons résolu de vous laisser décider quelle est celle des deux choses que vous préférez.

En homme astucieux, Donadei comprit certainement le marché qu'on lui proposait, mais il feignit de ne pas avoir compris et il dit pompeusement :

— Je n'ai, monsieur Metello, d'autre préférence que de suivre dans tous mes actes l'honnêteté et la justice.

— C'est pour cela, précisément, que nous sommes venus vous interroger, honorable, — répondit Metello avec tant de promptitude que la légère ironie de ses paroles parut insaisissable.

— Donc, — fit Donadei en se grattant le front, — concluons.

— Volontiers, — dit Metello. — Il s'agit...

— Il s'agit avant tout, — interrompit l'honorable d'un ton expéditif, — de me démontrer que les faits sont comme vous l'affirmez, c'est-à-dire que vous ne vous êtes pas fait par hasard une illusion quelconque, ni involontairement, ni...

— C'est juste, — répondit avec simplicité Metello devant cette réticence.

— C'est là surtout ce qui m'intéresse, — insista Donadei nerveusement. — Vous m'accorderez qu'en présence d'un fait aussi énorme, j'ai le devoir de formuler des doutes légitimes, et que je crois nécessaire de contrôler d'une manière précise vos affirmations.

Saverio se regarda les ongles en feignant une espèce d'hésitation, puis il dit d'un air pudique :

— Vous comprendrez parfaitement, honorable, que précisément parce que nous sommes dépositaires non pas de choses

fantaisistes, mais de vérités incontestables, le but qui nous a conduits ici ne pouvait être un but, comment dirais-je?... simplement platonique.

De nouveau l'honorable préféra ne pas comprendre ; il tira de la poche de son gilet un volumineux chronomètre d'or et l'approchant de son oreille, écouta avec attention.

— Les documents qui sont en notre possession, — précisa Metello, — et l'action que, seuls, nous pouvons intenter en en prenant l'entière responsabilité, représentent une valeur d'autant plus appréciable qu'est plus redoutable l'effet qu'ils sont destinés à produire.

— Vous voulez, si je me trompe, faire allusion à une valeur pécuniaire, — dit délibérément l'honorable Donadei.

— Je veux faire allusion, — expliqua Metello sans se troubler, et avec une périphrase aimable, — à la certitude où nous sommes de pouvoir choisir selon notre bon plaisir, entre l'accusation et le silence. Vous êtes seul juge entre les deux solutions et vous pouvez à votre gré choisir la ruine ou le salut de cet homme.

— Pardonnez-moi, — interrompit nerveusement l'honorable Donadei, — ce n'est pas ici le lieu de parler de semblables choses, d'autant plus que le temps nous presse. En somme, écoutez, — conclut Donadei, — il vaudrait mieux que vous puissiez venir chez moi où nous discuterions avec plus de tranquillité.

Ses yeux profonds, derrière son binocle, jetaient des éclairs, avec une rapidité sinistre.

— A vos ordres, monsieur le député, — répondit Metello, — et quand?

— Mais par exemple, si vous êtes libres, ce soir même.

## XVIII

La plainte avait été remise aux mains du procureur du roi ; depuis vingt-quatre heures les journaux annonçaient la stupéfiante nouvelle : l'infamie était sur le point d'assaillir Andrea seul et non préparé.

Un matin, à l'improviste, on l'avertit par téléphone du dépôt de la plainte. Il crut avoir encore le temps de se sauver ou du moins d'éviter le scandale public, mais le soir du même jour, en rentrant chez lui, où sa maîtresse l'attendait, ignorante et cachée, il entendit hurler par les crieurs de journaux l'accusation irrémédiable lancée contre son nom.

La *Crociata* fit paraître un supplément dans l'après-midi, ce supplément contenait un article habile et féroce, signé du nom d'Ergo, qui était le pseudonyme de Donadei. L'édition fut enlevée : on s'arracha les autres journaux qui parurent à peu de distance l'un de l'autre ; la vie de la cité fut interrompue, la rue se partagea en partisans et adversaires.

Tout cela ressemblait à la vague qui submerge la digue, et l'emporte ; dans la vie uniforme de chaque jour se produisait tout à coup le fait tragique et retentissant qui passionne la foule et la remplit d'épouvante.

Un jour vient où l'homme que le destin a fait grand doit livrer sa bataille. C'était le moment pour lui et il le sentit.

Il le sentit avec une espèce de rire intérieur, qui lui tordit l'âme convulsivement, avec une espèce de plaisir sauvage et d'implacable cruauté. En un moment, il se prépara à la lutte, en un clin d'œil il fut prêt.

Depuis quelque temps, il avait l'intuition que quelque chose se tramait dans l'ombre, mais quand il s'en avisa, il était désormais trop tard pour réfléchir. Au lieu d'en éprouver de l'étonnement ou de la stupeur, il en eut une sensation presque fébrile de joie : joie de se sentir attaqué en face, joie de pouvoir se défendre, joie de vaincre cet état d'indécision et presque d'attente dans lequel il s'était senti sombrer le long des jours pleins d'ambiguité qui avaient suivi son crime.

Heureux était, quoique terrifiant, ce jour qui le tirait de sa torpeur ! A présent enfin, il lui fallait se défendre contre mille, et cela le lavait à ses propres yeux d'avoir sévi, lui si fort, contre un homme isolé.

Il avait donc encore des ennemis attentifs et vivants, qui le guettaient, des gens qui en rampant avaient épié son ombre, et qui maintenant se réunissaient ouvertement pour l'abattre de son piédestal, parce qu'il les gênait.

Son adversaire n'était plus le mort, cet homme qu'il avait

tué, ce frère plein de douceur, consumé par la maladie; c'était une multitude sauvage, débordante de vigueur et de puissance, qui de la rue se lançait contre lui pour l'accabler, pour exercer contre l'homme trop fort, sa vengeance barbare.

Il ne pouvait reculer, car c'était la seule chose au monde qui ne lui parût pas permise.

En outre, quel homme, quelle assemblée d'hommes aurait pu s'arroger le droit de juger son œuvre? Quelle était la justice humaine qui citerait Andrea Ferento devant elle comme un accusé?

Sans doute, devant une assemblée d'hommes, ses pairs, il se serait présenté et il aurait dit : « Oui, j'ai tué. »

A des hommes capables de le comprendre, il aurait fait l'historique court et farouche de son crime :

« Écoutez-moi. Tuer parce que l'on hait, c'est facile ; parce qu'on a peur, c'est plus facile encore; mais détruire une créature qu'on aime, une créature fraternelle, faible et sans défense, détruire un homme pour lequel on donnerait sa vie avec sérénité si c'était nécessaire, n'est-ce pas là, ô juges, l'effort le plus extrême de la volonté humaine? Tuer parce que votre cerveau vous dit nettement, implacablement : Oui, tu le peux ! Oui, tu le dois ! lorsque votre cœur convulsivement, s'y refuse, et que vous savez que vous renierez par là votre vie tout entière, n'est-ce pas un acte de volonté tellement puissant qu'il semble que le cœur de l'homme ne le puisse accomplir?

« Et pourtant je l'ai fait, de cette main qui aujourd'hui encore ne tremble pas.

« Je l'ai fait, parce que j'ai dû résoudre un dilemme, lui aussi, terrible : Ou avancer de quelques jours l'agonie d'un frère condamné ou laisser finir dans une catastrophe la belle et heureuse vie de la femme que j'aimais.

« C'est là tout le problème, ô mes libres juges !

« Avons-nous le droit, nous qui étudions la mort comme une science précise, nous les sauveurs d'un si grand nombre d'êtres qui ne sont rien pour notre cœur, nous qui voyons le signe infaillible se dessiner dans la matière périssable, avons-nous le droit, en certains cas, de nous rendre maîtres de la mort? Pourquoi donc resterais-je le spectateur oisif

d'une agonie trop lente quand elle doit entraîner dans la même ruine une autre existence dans la pleine floraison de sa jeunesse qui, elle, a droit à la vie et au bonheur?

« La nature ne m'a pas enseigné à respecter ce qui vit et encore moins ce qui meurt. Moi, qui me suis étudié moi-même et qui ai scruté les raisons de mon être avec des yeux avertis, je suis né du carnage, je suis venu au monde au milieu du carnage, je serai entraîné dans la perpétuelle dissolution qui est dans l'atome et dans l'immensité comme une tempête universelle.

« Dans l'écoulement des choses, je n'ai fait qu'accélérer d'une brève seconde le bruit fugitif d'une agonie. Pour accomplir cet acte infinitésimal de volonté, j'ai dû lutter avec l'énergie du désespoir, contre toutes les absurdités qui forment la conscience humaine ; j'ai triomphé parce que j'ai su être le plus fort. »

Oui, certainement, c'est ainsi qu'aurait parlé Andrea Ferento devant une assemblée d'hommes, ses pairs.

Mais ce qui l'appelait pour se disculper, c'était la foule ignoble, mise en fureur par une poignée de meneurs ; c'était une fois de plus, dans l'immuable histoire, la chiourme contre le capitaine.

Devant cette foule hostile qui ne cherchait qu'un prétexte pour l'abattre, il eût été vain d'exposer le droit qui lui revenait.

A de tels juges, il dirait : « Ce n'est pas vrai, je n'ai pas tué. »

Puisqu'ils ne pourraient jamais admettre ni comprendre son crime, il fallait le nier ; puisque devant la loi qu'ils avaient édictée, Andrea Ferento ne valait pas plus que le dernier des ivrognes ou des balayeurs de rues, il fallait qu'il arrivât à vaincre cette loi par le seul moyen qu'il avait en son pouvoir : le mensonge.

C'était un moment tragique, dans lequel il ne pouvait se payer le luxe de dire la vérité ; il ne pouvait tendre lâchement les poignets, dire : « Enchaînez-moi », et marcher entre deux agents au milieu des huées de la foule.

Le mensonge, il est vrai, lui pesait ; pas seulement comme tel, mais plus encore, comme un acte d'obéissance, parce que recourir au mensonge lui paraissait une bassesse.

Mais il n'y avait pas de justice clairvoyante et il n'y avait de possible que le mensonge puisque tout ce qui au monde était digne du courage et de la pensée d'un homme, devait être tu, inéluctablement, par respect pour les médiocres.

On avait eu beau conspirer dans le silence ; on avait eu beau ameuter contre lui la populace : on ne le prendrait pas au dépourvu. Peut-être le jour du triomphe pour eux et pour lui de la ruine, était encore loin. S'ils possédaient leur populace et l'échauffaient par des paroles captieuses pour la lancer sur la place publique, il retrouverait à son tour ses fidèles, moins nombreux peut-être, mais audacieux et prêts à tout. Guerre pour guerre, il se sentait encore capable de moissonner dans leurs rangs et de faire marcher le peuple derrière lui, par le fait seul qu'il passait, merveilleuse vertu que possèdent les capitaines ; il se sentait encore capable d'affronter le lynchage et de le changer en ovation, comme au temps de sa jeunesse quand il préférait le pouvoir à la puissance,

Voilà ce qu'il se dit avec la terrible volonté qui chez lui dominait tout et qui pouvait le rendre également capable d'un acte d'héroïsme et d'un crime.

Entendant la nouvelle voler de bouche en bouche par les rues en tumulte, il était rentré chez lui à pied et avait gravi l'escalier, pâle, mais d'un pas tranquille. Elle l'attendait déjà depuis plus d'une demi-heure, étendue sans bouger sur un divan, elle s'était laissé bercer, dans l'ombre qui endormait la chambre, par les rêves de son bonheur prochain. Depuis quelques semaines, elle passait les jours, et quelquefois les nuits, cachée sous son toit, elle n'était nullement préparée, elle ne savait rien de la soudaine catastrophe.

Il entra, produisit la lumière ; ils se regardèrent, s'embrassèrent, puis il lui tendit un journal en disant :

— Lis.

Son doigt ne tremblait pas en montrant le titre en gros caractères. Elle ne comprit pas tout de suite : d'abord elle crut à une plaisanterie, puis elle se mit à lire avec angoisse, les yeux grands ouverts, sans trouver de voix pour pousser un cri, et resta enfin comme écrasée par une énorme terreur.

Il ne dit pas un mot, il ne fit que la regarder longuement, intensément, comme pour lui arracher sa pensée secrète. Elle

se taisait et ce silence obstiné était pour lui comme un nuage obscur qui l'eût enveloppée. Il eut tout à coup la sensation d'une distance énorme qui se creusait entre eux, il lui sembla qu'il comprenait pour la première fois la valeur de l'accusation lancée contre lui.

Il se souvint en ce moment, avec une étrange lucidité, de l'avoir vue à genoux auprès du lit du mort. La même peur qu'en ce moment l'assaillit, le même besoin de l'entraîner elle aussi dans le crime consommé, de l'en rendre consciente, de telle façon qu'elle ne pût désormais jamais se dégager d'une telle complicité.

Il la revit pendant cette nuit où ils veillèrent jusqu'à l'aube, et s'aperçut effectivement que depuis cette nuit, un je ne sais quoi de mortel émanait de son corps, et qu'il ne pouvait l'embrasser désormais sans trouver, mêlée dans les baisers de sa bouche, une saveur enivrante et néfaste qui lui parcourait les veines, lui donnant une sensation tout à la fois de paradis et d'agonie.

Il la regardait sans dire une parole : dans ses grands yeux fixes s'épaississait une espèce de vive terreur, comme une ombre qui monte et se répand dans l'immobilité d'une fontaine. Il ne pouvait deviner si cette terreur était faite de pitié pour lui ou d'un doute invincible de sa culpabilité. Il voulait le lui demander, il n'osait pas, une anxiété grandissait entre leurs cœurs distants, bien qu'en tout cela et à l'exclusion de toute autre chose, l'un et l'autre ne vissent et ne craignissent au fond que le nouveau danger qui menaçait leur amour.

Il craignait de la perdre; elle, de le perdre; le reste n'était pour eux qu'une histoire d'autres personnes, un sombre événement qui ne les frappait pas au cœur.

Elle-même, inconsciemment, aimait dans l'homme son crime, et avec ses sens clairvoyants d'amante, elle s'apercevait de l'extraordinaire puissance qui était en lui, parce qu'elle se sentait aimée d'un tel amour que non seulement il rendait possible cette accusation qu'on lui avait lancée en plein visage, mais il lui donnait la force de la supporter tranquillement comme si, en effet, il était capable d'aller, pour elle, jusqu'au meurtre. Tout ce qu'il y avait de féminin en elle s'agenouillait devant cette magnificence; et tandis qu'il se

demandait si elle agitait en elle un doute, elle ne faisait que s'abandonner, en femme, à je ne sais quel vertige fait d'orgueil et de stupéfaction, accablée en même temps par la peur et par la joie de se sentir enveloppée avec lui dans le même danger.

Pendant un instant, elle lutta contre ses pensées, mais ensuite, son cœur d'amante la vainquit. Ce fut comme une vague débordante d'amour qui lui monta jusqu'à la gorge, elle ne put s'empêcher de sourire, elle sourit, en effet, lui ouvrit les bras, en murmurant un mot d'amour.

Que pouvaient-ils se dire de plus? Quel besoin avaient-ils encore de s'interroger l'un l'autre?

Il la fit asseoir et commença son récit. Elle l'écoutait sans répondre, le visage baissé, le cou enveloppé de ses cheveux qui brillaient, attentive et pourtant presque distraite.

Il avait toujours raison : quoi qu'il pût dire, il avait toujours raison. Elle n'admettait même pas la possibilité d'examiner ses paroles, tant elle aimait à lui ressembler, à penser comme lui, à être physiquement en sa possession, même quand il parlait. Il n'avait pas besoin de dire tant de paroles pour démontrer les mobiles de cette accusation ; elle savait être aimée par un homme redouté, elle savait que les gens vils haïssent de cette façon ; il n'avait pas besoin de lui expliquer comment il se défendrait ; elle était certaine qu'il se défendrait avec facilité, certaine qu'il resterait vainqueur.

Mais lui, en la voyant si éloignée de tout soupçon, se sentait rempli tout à la fois de douceur et d'épouvante. Il aurait mieux aimé peut-être se trouver en face d'une femme résolue qui l'aurait saisi par les poignets et lui aurait dit en le regardant droit dans les yeux :

« Non, tu as tué, Andrea. Je le sais ! Je le savais ! Mais mon amour pour toi est plus fort que ton crime... » Il la voyait, au contraire, ignorante, bien loin même de la pensée d'une pareille possibilité; il s'apercevait qu'il devrait pour toujours porter seul en silence le souvenir de cette mort car peut-être son amour à elle ne suffisait pas pour qu'elle prît sa part d'une si grande faute.

Il craignait que la puissance du mort fût plus forte que la sienne sur un cœur craintif de femme et tandis qu'un désir

invincible de l'aveu lui brûlait les lèvres, avec un étrange dédoublement il faisait tous les efforts d'esprit possible pour dissiper en elle jusqu'à l'ombre du soupçon.

Ils restèrent ainsi l'un près de l'autre, enlacés. Pendant que la ville hurlait son nom à chaque carrefour et que jusque bien avant dans la nuit sévissaient partout l'étonnement et le tumulte, ils étaient sous le même toit, enveloppés ensemble par le drame qui se déchaînait autour d'eux, claquemurés dans l'inconnu et dans l'ombre qui se levait du sépulcre de là-bas.

## XIX

Le lendemain il se leva de bonne heure. Comme d'habitude il se plongea dans le bain qui lui rendait ses forces, écrivit quelques lettres qu'il fit porter par son domestique, téléphona à plusieurs personnes qu'il avait besoin de voir d'urgence dans la journée.

Elle sortit de cette nuit d'angoisse, du léger sommeil commencé à l'aube, avec l'âme perdue et envahie d'une telle lassitude qu'elle sentait son sang immobile devenir douloureux dans ses veines. Mais, avec le matin, lui revenait l'intuition précise de la ruine; elle regarda et vit clairement devant ses yeux ce qu'elle n'avait jusqu'alors aperçu qu'à travers la brume de son agitation.

Il n'était pas encore neuf heures du matin quand la foule commença à s'attrouper devant la maison de Ferento ; les gens arrivaient en bande par des voies opposées, criant, grossissant, si bien qu'en peu de temps la rue en fut encombrée, la place en grouilla.

Le concierge, après avoir fermé le portail, monta, très agité, pour demander à Ferento de téléphoner à la questure. Mais il répondit âprement qu'il s'en moquait pas mal et qu'on lui laissât la paix. Immobile derrière les rideaux d'une fenêtre, il se mit à regarder la foule.

C'étaient des partisans de Donadei, envoyés pour le provoquer : racaille de ligues socialistes et militants de la Bourse du Travail. Ce n'était pas le peuple soulevé, mais un ramassis

soudoyé qui venait vilipender l'homme contre lequel on voulait mener l'assaut.

Çà et là, des rixes se produisaient avec de petits groupes de ses partisans ; un beau soleil matinal dormait sur tout cette populace.

A demi vêtue, elle était debout près de lui, serrée contre son bras et le regardait, peureuse.

L'azur luisait à travers les grandes vitres ; on entendait monter de la rue un bruit croissant de huées, de vociférations, cette rumeur ondoyante que produit la foule quand elle s'attroupe.

Andrea fit quelques pas en arrière, serrant convulsivement les poings, frappant du pied ; elle aussi tout à coup s'écarta de la fenêtre, se bouchant les oreilles pour ne pas entendre les cris qui la frappaient comme des coups de cravache et il lui semblait être en butte, avec lui, à la fureur de la rue.

Elle se blottit dans ses bras robustes et l'embrassa en pleurant :

— Andrea ! Andrea ! qu'allons-nous faire?

Sans répondre, il appuya les lèvres sur ses cheveux et au-dessus de ce front incliné, ses yeux resplendissaient de tant de lumière, de tant de courage, que dans sa solitude il parut plus puissant que la foule.

A présent, de toutes les rues débouchaient des bandes de peuple soulevé ; le vaste rectangle de la place était noir de monde ; les cris et les insultes venaient battre contre les vitres comme des pierres lancées par une fronde. Alors son beau front s'alluma d'une rouge colère, il lui sembla indigne de lui de se tenir derrière une fenêtre close quand ses adversaires l'insultaient.

Qu'est-ce qu'on voulait de lui? le voir?

Il se dégagea de ses bras, se précipita vers la fenêtre et voulut l'ouvrir.

— Non, non, Andrea, entends-moi, écoute-moi... — cria l'amante en s'enlaçant à lui.

De toute sa force, elle lui tenait les mains ; de toute sa force, elle le repoussait ; puis elle se glissa entre lui et la fenêtre, pour lui faire un rempart et ouvrit ses bras.

De grosses larmes tombaient de ses yeux, sa poitrine était

haletante ; il la regarda un instant, en silence ; puis il se retira en murmurant :

— Pourquoi pleures-tu? As-tu peur pour moi?

Il eut un cri de défi et se mit à marcher dans la chambre. Elle demeurait les bras ouverts, la gorge renversée, les épaules contre les vitres ; le soleil matinal mettait des rayons dans la poussière de ses cheveux dénoués ; elle paraissait en croix devant cette fenêtre pleine d'azur.

— Tu as peur pour moi? — dit-il de nouveau. — Moi, je ne les crains pas.

Il jeta le front en arrière avec ce mouvement qui le faisait resplendir.

— Que veut de moi ce ramassis de sacristains et de brutes? Me voir? Je viens.

— Andrea! — cria-t-elle épouvantée, — que veux-tu faire, Andrea?

— Rien d'extraordinaire, être à ma clinique à neuf heures et demie comme je fais tous les jours.

Avec ce peu de forces qui lui restait, elle se pendit à lui pour le retenir, et elle le suppliait en balbutiant :

— N'y va pas.

— Moi? — dit-il en riant. — Tu ne me connais donc pas?

— Mais tu ne vois donc pas combien ils sont? Écoute, écoute comme ils hurlent.

— C'est justement parce qu'ils hurlent et qu'ils sont beaucoup, c'est justement pour cela qu'il faut passer.

Alors elle se mit à pleurer désespérément. C'était la seule chose qu'il craignît.

— Non, ne pleure pas, — lui dit-il avec douceur. — Écoute-moi, Novella, écoute-moi. En ce moment commence une heure tragique dans laquelle un homme a besoin de toutes ses forces pour affronter la bassesse de la foule et décider s'il doit être un vainqueur ou un vaincu. Ne me désarme pas, je t'en supplie : n'aie pas peur puisque tu dois être ma compagne. Il va y avoir des jours fébriles de guerre sans merci, au couteau... Mais je veux vaincre, comprends-tu? Je veux vaincre parce que je t'aime, ne sois pas pour moi la chaîne.

En disant cette dernière phrase, il la repoussa d'un geste

presque violent, comme si, pour un instant, il l'eût détestée.

Elle comprit qu'il fallait lui obéir, et se borna à le regarder avec des yeux pleins de terreur.

— Mais ils te feront du mal, — gémit-elle.

— Quel mal? — cria Andrea, — sur le premier qui me touche, je braque mon revolver ; sur le second, je tire. Et quand un homme ose le premier en tuer un autre, c'est la foule qui a peur de lui. Du reste, la foule ne me hait pas ; ceux qui me haïssent sont ailleurs. Mais ils s'apercevront que je ne suis pas encore arrêté.

Il fit une pause et regarda l'amante, la femme courbée et défaite qui l'écoutait ; son rire de défi s'éteignait dans un sourire de tristesse, et se penchant sur son front, il baisa ses cheveux douloureusement, comme si ce réconfort lui était nécessaire avant de se lancer, en homme, contre ces hommes hostiles.

— Attends-moi ici, — dit-il, — et sous aucun prétexte, ne sors de la maison. Derrière-moi, ils s'éloigneront, sois tranquille. De la clinique je te téléphonerai.

Il prit dans un tiroir son revolver chargé, boutonna son veston, rejeta le front en arrière avec ce geste léonin qui faisait onduler sa chevelure, baisa en silence les mains de l'amante et sortit.

Elle n'eut que la force de crier faiblement :

— Andrea ! — mais quand il était déjà loin.

Puis elle se précipita à la fenêtre.

Il descendait l'escalier d'un pas mesuré, en mettant ses gants ; il y avait des personnes arrêtées sur le palier ; il ne les regarda pas ; au rez-de-chaussée, sous la voûte, un groupe de gens se retira en chuchotant.

Le concierge avait barricadé le portail et se tenait derrière la petite porte avec la clef à la main.

— Ouvrez, — lui dit Ferento.

— Mais...

— Ouvrez, vous dis-je.

— Professeur, c'est une folie.

Alors Andrea lui prit la clef des mains, ouvrit lui-même, baissa la tête pour passer et quand il fut sur le trottoir, se

retourna tranquillement, lança la clef à l'intérieur en disant au concierge :

— Voici pour vous ; fermez.

L'impassibilité de son visage était telle que les plus proches crurent s'être trompés en reconnaissant Andrea Ferento dans l'homme qui sortait.

Il ne regarda personne ; la rue fourmillait de gens arrêtés ; quelques personnes furent si étonnées qu'elles lui firent place.

Grand, seul, les mains dans les poches de son veston, l'œil droit devant lui, le pas agile, mais tranquille, comme si tout cela ne l'intéressait en aucune façon, Andrea Férento se dirigea vers la place comme un homme qui aurait à fendre un cortège tumultueux.

En réalité il ne songeait qu'à une chose :

« Novella s'est approchée de la fenêtre, et elle me regarde. »

La pensée de ces yeux aimés qui de là haut veillaient sur lui fouetta ses nerfs, lui fit l'effet d'un coup d'éperon dans les flancs d'un animal généreux, il eut plaisir à sentir vibrer autour de lui la puissance électrique de la foule et à se lancer dans le danger immédiat avec une crâne rie dont il tirait orgueil.

Ce sentiment héroïque de la vie, qui dort dans le cœur de tous les hommes audacieux, se réveillait en lui à l'improviste et chantait dans son esprit comme une fanfare. Il avait l'impression d'être un soldat sur le champ de bataille et plus qu'un soldat, l'enseigne de son parti, le porte-drapeau de lui-même.

Ce drapeau le couvrait comme un manteau, le rendait intangible, le sang battait dans ses artères avec la rapidité même, avec le tremblement même que propage dans l'air le roulement des tambours, et cette rue fermée par une barrière humaine, lui paraissait aussi libre que toute autre.

Involontairement, il sentait rayonner de sa personne la magnificence du capitaine et du tribun : l'atmosphère des foules mutinées, qui apeure même les plus forts, était au contraire ce qui lui permettait de respirer avec plus de large liberté ; en sentant cette onde humaine qui se resserrait autour de lui, il avait l'impression joyeuse de se sentir pousser en avant, porter en haut et de rester seul au-dessus du flottement du troupeau comme l'insurgé qui guide sa troupe,

comme les assaillants des demeures royales qui, dans les matins de révolte, pour se lancer au pouvoir, soulèvent les cités.

Sa bataille commençait ; il était prêt, magnifiquement prêt.

On le verrait marcher le front haut contre l'accusation, muet au milieu des outrages, comme si la clameur d'une ville entière ne suffisait pas à le détourner de sa vie accoutumée, ni à l'empêcher d'accomplir encore une fois son œuvre quotidienne dont il voulait se montrer plus digne et plus épris que jamais.

Il avait conscience de son prestige physique et en jouissait comme d'un privilège souverain que la nature lui eût conféré dans l'empreinte, dans le dessin même de sa personne. La foule est féroce en effet, mais en même temps, elle éprouve un besoin collectif d'admiration qui facilement la subjugue. Il savait que personne n'oserait l'affronter en face et ne s'occupait pas davantage de se garder par derrière, car il savait que sa tranquillité même suffirait à le protéger. En outre, Ferento n'était même pas détesté par ses adversaires ; sa vie pure comme le cristal excitait un sentiment d'admiration même chez ceux qui s'étaient rangés sous d'autres bannières ; il avait combattu sa guerre avec un dédain magnifique, et devant la foule qui, à de certains moments, est instinctive comme une maîtresse, il avait le mérite incomparable d'avoir dit la vérité. D'avoir dit la vérité, toujours, en toute circonstance, avec un courage qui avait pu paraître insensé, même lorsque les Églises, les gouvernements, les clientèles, les partis étaient étroitement liés contre lui pour qu'il se tût.

Il possédait les deux qualités qui en imposent le plus aux multitudes : il était un rebelle et un magnifique donateur ; qui donc oserait le toucher? Assurément pas l'éternel rebelle qu'on appelle le peuple, assurément pas cet être féminin, rude et passionné, qu'on appelle la foule.

Et voici que tout d'abord se fit autour de lui un grand silence.

Il marchait, et quelques-uns, se taisant, se mirent à le suivre, comme saisis de stupeur à l'aspect de son courage, ou peut-être pour voir où cet homme allait ; aucun d'eux

n'avait certainement pensé se trouver face à face avec lui, ni qu'il viendrait constituer sa liberté au milieu d'eux d'un geste aussi tranquille et aussi délibéré.

Cette foule qui s'attendait à être d'un moment à l'autre dispersée par les gendarmes ou à en venir aux mains avec ses partisans, se voyait fendre à l'improviste par l'homme même qu'elle était venue provoquer.

Ce puissant marchait au milieu d'eux sans garde ni partisans et passait au milieu des cris qui lui étaient adressés sans même rider le front. Cet homme, c'était Andrea Ferento, le savant qui de sa chaire enthousiasmait la jeunesse, dont les livres révolutionnaient les esprits dans le monde entier, celui qui dans les hôpitaux, comme un bon et humble ouvrier, soignait, de sa main, les malades. Cet homme avait été naguère au seuil du pouvoir, et ne s'en était éloigné que par un dédain volontaire.

Derrière lui, dans son ombre, marchait toute une histoire de beaux épisodes dont chacun se ressouvenait. Qui donc oserait le toucher? Qui continuerait à lui crier au visage : « Assassin ! » même s'il en avait reçu l'ordre.

A présent, il était pris dans le milieu de cette foule, il était à sa merci ; en marchant, il y produisait un flottement. Son nom, plus rapide que lui, le précédait dans le tumulte ; une curiosité malsaine gagnait ces gens assemblés; c'était de toutes parts une course vers l'homme qui se frayait un chemin. Il se frayait un chemin sans parler, sans écouter, le regard fixé droit devant lui, comme un homme sûr de son but, et la foule l'engloutissait, le serrant dans ses parois puissantes.

Il cherchait à traverser obliquement la place, pour se diriger du côté opposé vers le débouché d'une avenue ; une foule grossissante l'accompagnait en ralentissant le pas, s'engouffrant, s'enchevêtrant presque dans la masse de la multitude houleuse qui étreignait ce groupe en marche et le serrait comme dans un formidable étau.

Le bruit et les clameurs croissaient par tout l'amphithéâtre de la place, mais déjà le nom d'Andrea Ferento était la seule parole compréhensible qui dominât le tumulte. L'espace autour de lui devint si étroit qu'il dut s'arrêter, mais sans pâlir.

Il était pris dans les tentacules mêmes de la foule, les plus

rapprochés faisant effort des bras et des épaules pour ne pas l'étouffer. Les plus voisins se taisaient, regardant cet homme droit et ferme avec une espèce de crainte.

Il se produisait dans cette multitude un mouvement d'oscillation semblable au flux et au reflux d'une marée, puis des cris montèrent vers le ciel, faisant retentir le nom de Ferento, comme une éruption de joie sauvage et peureuse de tenir une telle proie.

La foule toute-puissante l'avait capturé : il était désormais trop tard pour qu'il pût recevoir un secours, ils pouvaient lui mettre la main à la gorge.

Mais personne au contraire ne le touchait ; par une espèce de respect invincible, dans le cercle d'hommes les plus voisins de lui, on se taisait, comme dans l'attente d'un drame : ils tenaient ferme, adossés les uns aux autres pour résister aux poussées, presque pour le défendre, par une barrière d'épaules, du pouvoir d'autrui.

— Messieurs, — dit-il tranquillement en tirant sa montre de sa poche, — depuis huit ans, chaque matin je sors de chez moi à cette heure pour aller à ma clinique, où je sais qu'on a besoin de moi. Si un coquin ou un fou lance contre moi une accusation que je me refuse à discuter, ce n'est pas une raison pour que mes médecins et mes malades supposent que je ne peux pas me rendre parmi eux. J'ai décidé de traverser la ville à pied, justement ce matin, et sur ma parole d'homme, je vous jure que je passerai.

Andrea Ferento se mit en mouvement ; un petit passage silencieux se dessina dans la foule et il s'y engagea, la main serrée dans sa poche sur son arme chargée.

Il était maintenant extrêmement pâle, mais de courage et de colère. Ses yeux magnétiques, striés de fer, lançaient des éclairs ; il en émanait un commandement silencieux.

Lentement, lourdement, comme une carène ensablée que l'on remet à flot, le noyau de la foule recommençait à se mouvoir, résistant de tout son poids à la pesée extérieure, et se laissant ainsi porter au-dessus de la foule, il érigeait sa haute stature pour regarder au delà ; un débordement sauvage d'orgueil remplit son être quand il vit que la presse se ralentissait.

Il se tourna vers ceux qui se taisaient et s'écria avec la force d'une invective.

— Combien de vous qui venez aujourd'hui me barrer le chemin, combien de vous, ou des vôtres, n'ont-ils pas baisé cette main que vous criez aujourd'hui être celle d'un assassin! Allons, faites-moi place. Je suis pressé; il y a là-bas beaucoup de vos enfants et de vos frères qui ont encore besoin de moi.

Ils lui obéissaient en silence, sans savoir pourquoi, s'arc-boutant contre la houle humaine qui s'opposait à sa marche, pénétrant à la force des coudes dans la direction qu'il leur indiquait. Pour les subjuguer et les étourdir, il continuait à parler, l'œil attentif au passage difficile, avec au cœur un battement de joyeuse impatience.

La presse se ralentissait peu à peu : tout le groupe qui le tenait prisonnier s'engouffra dans la large rue fourmillante, au bout de laquelle se fit entendre, encore lointaine, la voix connue, la fraîche voix de la jeunesse qui l'aimait. Une troupe d'étudiants arrivait au pas de course, poussant devant elle une double chaîne de policiers, qui ne réussissaient pas à l'arrêter.

Ils pénétrèrent, d'un élan formidable, dans l'épaisse multitude ennemie, portant son nom comme un drapeau et le lançant en l'air avec un accent qui l'enivrait.

Ils se précipitèrent presque contre lui sans le reconnaître ; un choc se produisit et pendant un moment ils l'enveloppèrent dans la mêlée, l'entraînant en arrière dans le torrent impétueux qui les portait.

Mais quand on le reconnut, et qu'on sut qu'il était sorti seul contre la multitude, qu'il s'était jeté, le front haut dans la tempête, contre le péril, contre l'accusation immonde qui ne pouvait le souiller, alors ce fut comme un délire qui l'environna, qui l'enveloppa de toutes parts, ce fut la plus belle vengeance qu'il pût imaginer, car une autre foule était née, débouchait de partout, croissait autour de lui comme une armée prête à jurer sur son épée, à marcher où il voudrait, renversant son gibet pour y élever des trophées.

Un rire énorme, sarcastique, lui remplit l'âme ; il regarda autour de lui ; le soleil lui parut un tapis splendide sur lequel il lui fallait marcher.

Il avait juré qu'il passerait tout seul à travers les bataillons ennemis : il avait passé; il était sans blessure, la victoire commençait.

Derrière lui, sur la place turbulente, partisans contre partisans, en venaient aux mains : des sonneries de clairons retentissaient par intervalles au-dessus de la mêlée, et une fois encore dans l'histoire de toutes les guerres, grandes et petites, on se battait pour un nom entre chiourme et chiourme, entre vassaux et vassaux, parce que deux capitaines avaient semé la discorde ainsi qu'il arrive partout et toujours, comme dans l'immuable histoire des compétitions humaines. C'est le sort de toutes les multitudes : obéir à un seul.

A présent, la foule l'accompagnait en criant : des spectateurs s'entassaient aux fenêtres, les seuils des boutiques étaient encombrés de curieux, la ville interrompait sa vie pour assister à cet exemple de vertu civique.

Mais il marchait au milieu de la rue sans rien regarder, le front levé, le pas rapide, au milieu d'un cortège nombreux qui lui faisait comme une garde d'honneur, prêt à en venir aux mains avec quiconque tenterait de lui barrer la route.

A chaque croisement de rue, la police essayait de couper le cortège, mais il renaissait de ses débris comme s'il eût été doué d'une inséparable vie. Sous les fenêtres d'un journal adversaire, on lança des pierres et les vitres volèrent en éclats ; la rédaction allait être envahie quand les sommations retentirent et la police survint en nombre assez à temps pour empêcher l'assaut.

A ce moment, un commissaire s'approcha de Ferento et le pria de vouloir bien monter en voiture pour se soustraire à la foule que sa présence excitait.

Il secoua la tête, durement, puis il dit :

— Non ! si vous avez des ordres pour m'arrêter, arrêtez-moi ; autrement je continuerai à pied.

Il savait fort bien que l'imprécision de l'accusation et les puissantes influences qui s'étaient déjà mises en mouvement pour coopérer à son salut, lui éviteraient alors et plus tard l'affront d'une arrestation ; mais il répondait de la sorte au commissaire parce que, dans les heures de bataille, il savait être, lorsqu'il le fallait, un histrion de premier ordre.

Il avait juré d'aller à pied, il irait à pied. Il y avait trop de soleil dans l'air de cette matinée limpide pour qu'il se résignât à s'enfuir dans l'ombre.

A présent la rue l'accompagnait en chantant : la voie était libre, ensoleillée ; on était aux pieds des collines, la banlieue commençait. Les agents avaient réussi à couper le cortège par moitié, et à en emprisonner la partie la plus excitée dans le dédale des petites rues. Il pressa le pas et quand il vit apparaître l'édifice tout blanc, les vastes fenêtres paisibles qui dormaient derrière les stores, quand il revit, par la pensée, les lits blancs alignés et les figures lasses de ceux qui y étaient étendus, un mépris immense de lui-même l'assaillit, comme s'il avait escroqué une victoire et allait voler en outre ce droit de guérisseur qu'il s'attribuait.

Arrivé à la grille, il se retourna, regarda la troupe qui le suivait, tendit le bras pour l'arrêter, et comme les plus voisins l'entouraient :

— Ici, — dit-il, — je redeviens le médecin, qui doit tout oublier.

Avec un sourire, avec un salut, il posa en silence les mains sur les épaules de quelques jeunes hommes qui étaient près de lui, puis se retournant lentement, franchit l'entrée du jardin et referma la grille. Ils le virent s'éloigner par l'allée et disparaître au milieu des arbres.

Là-haut, la directrice, les médecins, les infirmiers, tous les gardiens familiers du serein édifice qu'il avait élevé par amour de l'homme, vinrent à sa rencontre dans un geste d'accueil solennel et tendre, qui lui sembla contenir en lui une immense absolution.

Mais cette fois, dans son cœur, justement dans cette partie du cœur qui ne pense pas, mais qui est le refuge de l'émotion, le refuge de la bonté que l'homme ne réussit jamais à supprimer complètement en lui-même, il sentit une morsure cuisante, et éprouva une telle sensation de douleur, que malgré sa volonté de fer, ses yeux se voilèrent.

Il tourna vers eux, pendant un instant, un regard de bête défiante et blessée, puis il reprit son masque d'impassibilité, serra à la hâte les mains qui se tendaient et secouant la tête, comme pour empêcher tout discours, il se mit à répéter :

— Ce n'est rien, rien. Allons, ce n'est rien.

Il fit à tous, en hâte, un geste d'adieu, et d'une voix ferme, il appela, comme il faisait chaque jour, son premier assistant.

— Rosalès, faites-moi voir les bulletins.

Le jeune homme vêtu de sa blouse blanche, s'approcha de lui, pâlissant comme une jeune fille, et tous deux, au milieu d'un silence ému et respectueux, entrèrent dans ce petit cabinet du rez-de-chaussée qui avait, contre sa fenêtre, les branches odorantes d'un oléa en fleurs.

Ils restèrent debout, l'un en face de l'autre, sans rien dire, puis, d'un mouvement nerveux, Ferento commença à feuilleter les bulletins.

L'autre le regardait, avec les yeux brillants, sans un mouvement des lèvres, comme un fils regarderait son père qu'on a blessé à mort, et qui va mourir. Il se tenait droit, immobile, comme une sentinelle, les bras le long du corps, mais ses poignets tremblaient.

Tout en lisant, Ferento le voyait ; il leva sur le jeune homme ses yeux superbes, chassa les rides de son front comme un homme serein et fort, qui eût voulu répondre par une silencieuse tranquillité, à la peur silencieuse du disciple.

Mais celui-ci ne put résister à son élan, et avec une douleur pleine de fièvre, pliant presque les genoux il lui saisit la main en balbutiant :

— Professeur, de quoi que vous ayez besoin et quoi qu'il vous arrive, rappelez-vous, rappelez-vous que je suis là...

Et de ses bons yeux bleus, des larmes tombaient sur sa barbe blonde.

Ferento serra rapidement cette main, se mordit la lèvre et détourna le visage pour ne pas faire ce qu'il regardait comme indigne d'un homme : pleurer.

## XX

Ce furent des jours de guerre sans merci ; on se battait dans l'ombre silencieusement, à coups de couteau.

Entre temps, l'instruction suivait son cours.

Tancredo avait été seriné à point : l'accusation en elle-même, paraissait un peu vague et arbitraire, mais il y avait, parmi les bruits recueillis, une affirmation particulièrement grave, celle du médecin Paolieri, qui était allé visiter Fiesco peu de jours avant sa mort et qui avait remarqué chez le malade quelques symptômes suspects.

C'étaient précisément les bavardages de Paolieri qui avaient tout d'abord fait jaser dans le village, trouvant une confirmation dans les dires de tous ceux qui avaient vu le cadavre décomposé. Mais à présent, ces murmures avaient cessé de se traduire en un chuchotement anonyme pour se changer en dépositions proprement dites de nombreuses personnes qui étaient prêtes à les répéter, à les signer, à constituer en somme ce qu'on appelle l'accusation de l'opinion publique. En outre, il y avait deux graves coïncidences qui militaient contre Ferento, la notoriété, désormais indéniable, de ses relations avec la femme de Fiesco et la grossesse déjà très avancée de celle-ci.

L'accusation, bien que basée seulement sur des indices, était donc solidement construite, et pouvait préoccuper qui que ce fût par son air de vraisemblance. Tancredo Salvi raconta au juge, par le menu, tout ce qu'il avait remarqué pendant la visite funéraire; et le résultat de ces colloques, après des enquêtes laborieuses dans le village, fut que le juge ordonna l'exhumation du cadavre, pour le soumettre à une autopsie.

Les experts choisis furent trois médecins qui avaient l'expérience de ces pratiques judiciaires.

Un beau matin, les fossoyeurs, entrant dans le cimetière de campagne où, sous le marbre encore luisant, se consumait la dépouille de Giorgio Fiesco, recommencèrent à creuser la terre où s'entre-croisaient de fraîches racines.

Un jardin de fleurs sauvages, avec des gerbes de coquelicots endormis et courbés sur leurs hautes tiges, jaillissait entre les soubassements des tombes ; une festivité de grain mûr envahissait l'air bleu au-dessus du tranquille cimetière de campagne, et une blondinette levée de bon matin, avec un léger nuage de poudre de riz sur sa chemisette noire, les mains derrière le dos et la chevelure scintillant au soleil, assistait, éloignée de quelques pas, à cette lugubre besogne.

La blondinette se nommait Maria Dora ; du jour où étaient

arrivées au village les premières nouvelles de l'instruction, elle avait cessé de donner libre cours à son petit caquet impertinent, elle avait incliné son menton sur sa poitrine et, pensive, elle regardait courir la vie, ayant clos en un silence obstiné son cœur qui lui faisait un peu mal.

Elle n'avait jamais vu remonter un cercueil du sein de la terre, et elle regardait ce triste travail avec un sentiment curieux et pénible de nouveauté. Chaque coup de pioche semblait la frapper dans sa propre chair, mais frapper aussi un autre être qui était loin, qui soutenait seul une formidable guerre dont, tout fort qu'il fût, il ne semblait pas pouvoir sortir vainqueur. Elle ne revoyait que lui à travers la vapeur blonde qui, dans le soleil, gênait ses yeux baissés, elle ne revoyait que lui sans se rendre bien compte si elle l'aimait encore ou si elle le haïssait, tant l'évidence de la faute qu'il commettait avec sa sœur, tant l'envie de leur coupable bonheur faisait autour de son cœur un nœud douloureux.

Les fossoyeurs plaisantaient sans se soucier d'elle ; dans la terre humide et retournée, le soleil entrait en brillant et elle se tenait à l'écart, la tête ramassée dans les épaules, inquiète, berçant en elle une obscure espérance, à savoir qu'on ne retrouvât plus rien, que les vers eussent déjà dévoré la dépouille, le cercueil lui-même, et dispersé dans leur visqueux grouillement la preuve de cette culpabilité qu'elle sentait hélas ! trop certaine.

Mais au contraire, de la fosse profonde, ils remontèrent le cercueil presque intact, et le placèrent sur un char à bœufs, qui s'en alla en grinçant. Elle ne bougea pas jusqu'à ce qu'il eût disparu, puis restée seule, elle se pencha curieusement sur la fosse vide.

Et elle vit une énorme araignée qui marchait au fond, bronchant dans la terre molle de toutes ses pattes velues.

Le jour suivant, ils partirent tous pour la ville. Dans la maison de Giorgio Fiesco, où ils allèrent habiter, ils trouvèrent Novella maigrie, prise de fièvre, qui les regarda de ses grands yeux pleins d'épouvante, et se jeta dans leurs bras en sanglotant. La fatigue, l'amour, la maternité, l'avaient épuisée ; peu de semaines la séparaient de la naissance de son enfant.

Personne ne lui dit un mot ; d'un commun accord, pas une question, pas un reproche, pas un commentaire ne sortit de leurs lèvres ; le père, la mère, la sœur ne firent que se pencher, comme des âmes tutélaires, sur sa maternité et sur sa douleur.

Il n'y avait rien de changé dans la maison de Giorgio Fiesco depuis les jours où il y demeurait ; car, dans ces derniers temps, oublieuse de tout scrupule et de toute prudence, Novella avait vécu presque continuellement chez Ferento. Elle aurait continué à vivre dans son ombre, éperdue et inerte, si l'âpreté de la bataille et le terme prochain de sa grossesse n'avaient pas déterminé celui-ci à se séparer d'elle, en la renvoyant dans le sein de sa famille. Il était d'ailleurs nécessaire que tous vinssent à la ville pour l'aider dans sa défense et ils n'étaient arrivés que depuis peu de temps lorsqu'il se présenta pour les voir. Il entra rapidement sans laisser le temps de l'annoncer.

Ils étaient tous réunis dans le salon en désordre, où les divans et les chaises paraissaient endormis sous les housses de toile grise. En apercevant Ferento, ils se levèrent d'un mouvement brusque et involontaire comme si chacun eût préféré en ce moment ne pas se trouver face à face avec lui.

Marcuccio, que la fatigue et la nouveauté du voyage avaient mis de mauvaise humeur, était assis sur le bras d'un fauteuil, le pied gauche sur le genou droit, et se frottait les ongles contre la semelle poudreuse, de son soulier. Il ne reconnut pas tout de suite Ferento, mais, après l'avoir bien fixé, il se mit à rire, d'un rire qui n'en finissait plus.

Andrea regarda Novella qui était assise, son chapeau de veuve posé près d'elle sur un guéridon, il regarda sa jeune sœur debout près d'elle, une main posée sur son épaule, comme pour la protéger.

Du couchant embrasé, venait une lumière débordante dans laquelle toutes les figures paraissaient se colorer d'une flamme. Eux aussi, à leur tour, le fixèrent et le virent tel qu'il n'avait jamais été, avec toute sa force ramassée dans le visage, non pourtant sans quelques signes de fatigue. Une ride profonde, creusée entre les sourcils, partageait son front, une espèce de sarcasme obstiné armait sa bouche dure.

Il les regarda comme des ennemis, tous ensemble, sans vouloir rencontrer le regard d'aucun d'eux, puis il dit :

— Vous êtes les bienvenus ; il était temps que vous fussiez ici.

Novella prit la main de Maria Dora et en couvrit ses yeux fatigués avec une espèce de volupté ; en même temps elle caressait le dos de la petite main, lentement, doucement, faisant courir ses doigts jusqu'au poignet souple. Mais la jeune fille, la tête inclinée en arrière dans un cercle de lumière dorée, paraissait insensible à cette caresse, insensible à tout ce qui arrivait autour d'elle, sauf à cette espèce de suggestion douloureuse que lui produisait l'aspect d'Andrea Ferento et ses yeux s'emplissaient d'étonnement, une espèce de suffocation gonflait sa poitrine.

Andrea s'approcha du vieux Stefano et lui prit une main avec force, la tint serrée dans les siennes, comme pour se rendre maître en même temps de sa faible volonté.

Le vieux le regardait avec perplexité, sans trouver une parole, avec une espèce d'angoisse qu'il aurait voulu interrompre.

— Vous savez, tout, n'est-ce pas? — dit Ferento d'une voix opaque et pleine cependant d'une agitation mal dissimulée.

Il sentait par instinct qu'il y avait en ces âmes une hostilité involontaire contre lui, cette même hostilité qu'il croyait désormais rencontrer partout, et plus sensible encore chez les personnes qui l'aimaient. Quelquefois même, il avait cru s'apercevoir que ce sentiment vague d'ambiguïté pénétrait comme un frisson subtil dans les abandons volupteux de l'amante.

Mais il ne venait pas pour se défendre, il était terriblement calme, terriblement résolu à marcher jusqu'au bout. A prés nt c'étaient des jours de guerre, il se trouvait sur le champ de bataille, il n'y avait plus pour lui qu'une chose nécessaire : vaincre.

Il abandonna alors la main de Stefano, mais entrelaça ensemble ses propres doigts et les tordit avec colère ; la douleur qu'il en éprouva le fit sourire ; puis il dit :

— Je vous ai priés de venir en ville parce que Novella ne pouvait rester plus longtemps seule et, pas davantage, rester avec moi. En outre, j'avais quelque chose à vous communiquer, et c'est pour cela que je suis venu immédiatement.

Il parlait d'un ton saccadé, la voix un peu haletante, et passait de temps à autre la main sur son front.

— D'ici peu de jours, je redeviendrai l'homme d'autrefois ; si vous en doutez, vous aussi, peu importe.

— Non, — voulut dire Stefano ; mais il l'interrompit avec sarcasme.

— Peu importe ! Je suis habitué à me défendre, je suis habitué aussi à vaincre dans la vie. Mais, devant une telle accusation, j'étais absolument sans préparation. Ils ont été plus habiles que moi jusqu'à présent ; mais nous ferons les comptes plus tard. Quoique blessé aux épaules, j'ai encore du souffle pour combattre ; on le verra bien. En attendant, non pas pour me justifier moi-même, mais pour vous tranquilliser, vous, sachez qu'aucun expert au monde ne saura jamais découvrir dans le cadavre de Giorgio Fiesco une trace quelconque de poison autre que ceux dont tout médecin fait un emploi usuel.

Il fit une pause et regarda en souriant leurs figures qui s'éclairaient.

— Mais comme je ne veux pas me défendre, comme je suis prêt à vous montrer que je n'ai pas besoin de me défendre, sachez encore ceci : la science, — c'est un médecin qui vous le dit, — peut tuer sans qu'un expert s'en aperçoive : en d'autres termes, il y a des poisons qui ne laissent pas de traces. Par conséquent, au moins parmi vous, qui veut me trouver innocent, doit avoir la complaisance de le faire sans que je lui en fournisse la preuve.

Dans la pause qui suivit, recommença à sangloter le rire guttural de l'idiot, qui à présent, tambourinait avec ses ongles réunis sur la semelle de ses chaussures.

Ferento le regarda avec attention, puis il dit en haussant les épaules :

— Oui, Marcuccio, tu as bien raison de rire. Puisque c'est là vraiment la comédie de la vie, toi seul peux arriver à être un spectateur impartial.

Il parlait comme s'il se fût adressé à lui-même, creusant la ride qu'il avait au milieu du front ; puis il se retourna, sembla tout à coup vaincre une hésitation extrême, passa derrière le dos du fauteuil où Novella était assise, et avec douceur, avec

une douceur si grande qu'il en était tout changé, il posa les deux mains ouvertes sur ses épaules.

Elle se secoua, renversa légèrement la tête pour le regarder, tandis que, surprise et effrayée, sa sœur se retirait d'un pas. Il n'y prit pas garde. Mais sa physionomie qui apparaissait distinctement dans le faisceau de lumière crépusculaire, parut s'appesantir d'une passion qui la ravageait, qui détendait en une espèce de relâchement pénible ses nerfs contractés. Du cœur lui montait une vague de bonté, comme si l'amour qu'il avait pour elle était une vapeur qui les enveloppait tous deux dans la même tristesse, dans la même infinie volupté où ils se sentaient unis au-dessus de toutes les peines, au-dessus de tous les obstacles que la vie et la mort opposaient en vain à leur coupable amour.

Alors il regarda une à une les autres personnes présentes et dit lentement :

— Je voulais vous avouer une chose : Novella est à moi depuis longtemps, à moi bien avant qu'il mourût... Cela est vrai, indéniablement.

Elle demeura les yeux grands ouverts, immobiles, parcourue d'un frisson... Les autres se turent : seulement la jeune fille pinça de ses doigts contractés l'étoffe de sa chemisette et fit quelques pas en arrière avec des mouvements d'automate.

— Oui, c'est vrai, — confessa-t-il une autre fois, — et il fallait que je vous le dise parce que ce malheur même ne suffira pas à nous séparer. Veillez sur elle jusqu'à ce que je revienne et que je vous dise : « Maintenant je viens vous la reprendre, parce que je suis libre, et que j'ai vaincu. »

Elle saisit des deux mains le poignet qui se posait sur son épaule et y appuya les lèvres pour cacher en même temps un sanglot et un baiser.

*(La fin prochainement.)*

GUIDO DA VERONA

(TRADUIT DE L'ITALIEN PAR FRANÇOIS LE HÉNAFF)

# LES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ[1]

## III

## KISSIS-A-DAOUDDAH ?

Avant-hier le bruit avait couru que « les noirs montaient ». Les « noirs », c'est-à-dire des troupes de choc, cela signifie toujours attaque. Pourtant le vent donnant du sud, la canonnade n'avait pas semblé plus dense que les autres jours et le coup de téléphone de l'armée prévenant le médecin-chef que nous allions « recevoir » avait surpris tout le monde.

A huit heures, les équipes de nuit prirent leur garde : le docteur Meunier et le docteur Leclerc comme chirurgiens avec leurs assistants et leurs anesthésistes, le docteur Rameau à la radiographie, l'infirmière de garde, la bonne mademoiselle Poirier, au premier étage pour les opérés et, dans la baraque d'entrée, madame Jallin avec mademoiselle Larrouy.

Vers neuf heures, le ronflement des premières automobiles vint s'arrêter devant la porte et trépider dans le silence de la nuit froide. On entendit le bruit sec de la paroi d'arrière rabattue pour faire sortir les brancards à bout de bras. La porte du fond de la baraque s'ouvrit à deux battants et le brancardier de tête parut, le cou entortillé de lainages, por-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars 1919.

tant sur des genoux qui ployaient le soldat blessé qu'on ne voyait pas. Derrière lui un autre, puis un autre encore, un troisième, et la salle fut rapidement pleine de monde. Le caporal Hesdin se mit à recevoir les dépôts d'argent. Les infirmiers ecclésiastiques faisaient les écritures avec la lenteur protocolaire, les infirmiers-cultivateurs et autres déshabillaient les combattants, les deux femmes les lavaient. Un jeune médecin désignait les blessés qui devaient « passer à la radio » et envoyait aux chirurgiens les premiers prêts. Pas de cas très sérieux. Des blessés moyens et petits. Une erreur s'est produite quelque part, sans doute à l'H. O. E., qui ne devrait envoyer ici, centre opératoire d'armée, que les grandes et urgentes interventions.

Tout à coup les 75 dont les batteries touchent la gare se mettent à tirer avec le soufflet gigantesque de leur tonnerre.

Il y a des Boches en l'air.

Oh ! Oh ! Ils ne sont pas loin car voilà aussi nos compagnies de mitrailleuses qui se mettent de la partie. Taca, taca, taca, ce petit déclic sec et précipité n'a rien de terrifiant et fait l'effet de coups de bâtons tapant sur un mur qui sonne creux.

Soudain, raouff, une bombe; raouff, raouff, raouff. Les 75 répondent de tout leur cœur et les mitrailleuses s'entêtent.

Le médecin-chef entr'ouvre la porte :

— Vos lumières?

— Tout est bien bouché, monsieur le médecin-chef.

Mais ce n'est qu'une petite alerte. Les élytres des mauvaises mouches ne suspendent plus sur nos têtes de spirales bourdonnantes. On dit que quelques bombes sont tombées dans les terrains vagues qui nous touchent et n'ont causé aucun dommage. Ah ! ce n'est plus le temps des bombardements réussis qui, pendant des heures, toutes les nuits, tenaient tout le monde en éveil et encadraient étroitement l'ambulance.

***

Les blessés arrivent toujours. Ce sont maintenant des nègres du Sénégal, du Dahomey, de la côte des Somalis.

Ils ont froid. Ils ne parlent pas. Aucun ne semble « causer

le français », disent les infirmiers qui les regardent avec la pitié qu'on accorde aux bêtes malades. Aucun ne rit ni ne se fâche aux plaisanteries bon enfant des zouaves et des chasseurs d'Afrique qui les interpellent en les nommant *Chocolat* ou *Ben-Cacaouette*. Bien portants, ils nous souriraient de toutes leurs belles dents éclatantes, rangées comme à la parade et ce sourire en dirait long. Mais ils gisent là, abattus comme des arbres, sans personnalité, sans plaintes. Madame Berton les considère avec une gratitude attendrie et perplexe. Qu'y a-t-il dans ces cerveaux élémentaires et inintelligibles? Que comprennent-ils des circonstances qui les ont amenés ici? Quelle est leur conception de la France, de l'Allemagne, de la mort, de l'honneur. Ils sont terribles dans la bataille. Mais avec nos idées de civilisés nous sommes tentés de chercher au fond de cette ardeur une idée, un projet du moins. Ils se sont admirablement conduits. La France n'oubliera jamais ce qu'elle leur doit. Ne faut-il voir dans leur vertu guerrière qu'un plaisir de sauvage se battant avec des moyens effroyables de même que les enfants armés d'un fusil de bois et d'un canon fait d'un bout de tuyau de poêle.

Pendant que les infirmiers déshabillaient ces pauvres gens inertes et muets, l'infirmière-major monta voir les opérés.

Une tranquillité relative avait été enfin obtenue dans les salles. La lumière électrique était fortement voilée de ce cartonnage jaune et ondulé qui sert à emballer les ampoules de verre, et les infirmiers marchaient sourdement avec des espadrilles. Ici et là, le point brillant d'une lampe-tempête posée sur une table de nuit, éclairait mademoiselle Poirier penchée sur la mauvaise lumière pour limer l'extrémité d'une ampoule. Non loin, un infirmier secourait un malheureux pensant mourir dans les angoisses du chloroforme. Ici ou là, de faibles plaintes. Quelques-uns des blessés dormaient, assommés de fatigue, mais la plupart, dans cette agitation silencieuse, pour eux si émouvante, ouvraient leurs yeux tout larges dans l'ombre.

On entendait des voix inquiètes demander tout bas :

— De quel régiment qu'il est?

— Moi aussi j'suis du 114. Demande-z-y-voir sa compagnie.

— C'est que le 2e zouaves est monté hier et j'ai mon frère à la section hors rang.

— Macquart ; c'est Macquart. Ah ! le pauv' vieux ! Dis, l'infirmier, qu'est-ce que c'est qu'il a?

— Qu'est-ce que c'est qu'il a? I' mangera la soupe de la main gauche. Ils lui ont coupé la main droite.

***

L'infirmière-major, rentrant au « Déshabillage », s'arrêta court, frappée de ce qu'elle voyait.

Un grand nègre entièrement nu se tenait debout et droit contre les planches de la baraque, la tête enveloppée dans des chiffons sanglants. Son attitude était grande et dédaigneuse, ses membres fins et longs. Son visage ne portait ni la déformation ni la boursouflure de la plupart de ceux de sa race. Tout en lui était noble, beau, et suivant le canon de la statuaire; un fil à plomb passant par le centre de son cou, serait tombé entre ses deux talons. Sa couleur ne pouvait pas se comparer au bronze, ainsi qu'on a coutume de le faire, et pour cette fois, le lieu commun, toujours si juste, avait tort. Non, sa peau était d'un brun marron très foncé et brillante avec des reflets, comme le bois des vieux meubles polis par des générations de bonnes ménagères, et le rapport en était magnifique avec la pourpre humide qui le couronnait suivant les lignes d'un style si libre et si original qu'il était clair que le noir avait défait et refait à sa façon le pansement régulier du poste de secours.

Mais ce qu'il y avait de véritablement extraordinaire dans ce « fils de roi », c'était la forme conique de son torse. Madame Berton se souvenait qu'elle avait vu, peints sur des vases étrusques, des guerriers noirs sur blanc de cette construction exceptionnelle. La vieille Égypte, la Grèce antique, la Crète, ont laissé certaines représentations de ce dessin archaïque jugé par les modernes comme l'erreur d'une école naïve qui a cessé de se confronter à la nature, quelque chose comme l'usage égyptien d'indiquer les yeux de face dans les visages de profil. Eh bien ! ce guerrier nègre avait exactement la conformation qui permettrait de représenter la taille par un

point dans un dessin un peu schématique et de proportions très réduites, bien entendu. Qui sait si une peuplade noire, considérée par les vieux Égyptiens comme d'humanité supérieure et peut-être divine, n'a pas vécu sur le Nil aux temps obscurs où l'art antique bégayait dans son berceau vénérable? Qui sait si la beauté reconnue de ses proportions n'a pas été à l'origine le modèle des élégants qui se sont succédé dans les siècles en recherchant au prix de leurs aises et de leur santé l'étroitesse de la ceinture, comme un trait de beauté supérieure, désirable avant tous? Qui sait si ce noir combattant, joint aux armées de la France par une suite de hasards, n'est pas un descendant de cette race noble? En tout cas un être humain ne peut pas avoir plus de hauteur que n'en possédait ce soldat nu et dépouillé. Il mettait entre les vulgarités et les laideurs qui l'entouraient une distance grande comme la mer. Debout contre le brancard posé sur un support et accoté à la cloison de planches, il semble être seul dans une île déserte. Enfermé dans un silence absolu, fortement chargé de mépris, il croise les bras et il attend comme un condamné à mort innocent qui a été jugé par des scélérats.

Que pense-t-il de nous? Comprend-il que nous lui voulons du bien ou se croit-il au pouvoir de lâches ennemis? On lui a enlevé ses armes, ses vêtements; il se croit peut-être volé et vaincu?

Madame Berton lui parle. Il ne tourne même pas les yeux vers elle. Elle essaye du petit nègre :

— Y a bon? Y en a toi guéri ici.

Même absence de résultat. Il parle arabe, peut-être?

— Abka ala Khir-Besslama-Chouïa?

Le prince noir ne fait pas plus attention à la voix bienveillante qui l'interroge que si elle n'était pas. Cependant il est conscient. Il a parlé tout à l'heure avec l'un de ses camarades.

— Rochet, où est donc la plaque d'identité de cet homme? Il ne l'a pas à son poignet. Est-ce vous qui l'avez enlevée?

— Mais non, — répond Rochet. — J'ai cherché partout dans ses poches. Il n'a pas non plus son livret militaire. Je n'ai trouvé que ce bout de papier. C'est son nom, je pense...

Madame Berton prit le papier : un bon du médecin de régi-

ment pour une potion contre la toux à délivrer à Kissis a Daouddah.

Rien de plus.

***

Le couloir de la salle d'opération par où se déverse la radiographie est encombré de brancards posés à terre. Il faut louvoyer en zigzag pour passer. Ce n'est pas sans honte qu'on se voit si haut et qu'on circule avec tant de liberté entre les têtes de ces suppliciés étendus à terre, nus sous les couvertures comme le veut l'hygiène mais non le bien-être. Le docteur Rameau, le radiographe, paraît sur la porte de sa chambre noire pleine de courants électriques, de pétillements étranges et d'éclairs inquiétants. Ses vêtements sentent l'ozone. Il a sur la tête je ne sais quelle coiffure et devant lui un tablier de plomb de la forme de ceux que portent les tonneliers. Il montre à madame Berton, de la pointe de sa barbe, le grand nègre Kissis a Daouddah à terre sur son brancard et dit :

— Il est bien arrangé celui-là. Sa table interne est en petits morceaux dans sa cervelle écrasée et il a une hernie cérébrale, je ne vous dis que ça. Ah ! on peut toujours l'opérer. Vous feriez mieux de le mettre dans un lit pour qu'il meure tranquille.

Mais à ce moment les couvertures enveloppées de draps blancs comme des portières épaisses devant l'entrée de la salle d'opération s'écartèrent, deux infirmiers saisirent la civière du grand nègre qui remplaça sur la table du docteur Meunier le chasseur d'Afrique qu'on emmenait avec une ligature de la fémorale, et blanc comme le pansement qui enveloppait la plaie.

— Sérum adrénaliné 500, tout de suite, — achevait de dicter au secrétaire-infirmier à la fin de son observation le docteur Meunier en se lavant les mains dans l'eau brûlante, la seule qu'il y ait à la salle d'opération.

Madame Berton s'approcha pour regarder la plaie de Kissis a Daouddah que l'infirmier découvrait en enlevant le pansement. Le docteur Meunier fit en même temps qu'elle une grimace. M. de Corby, le frère assomptionniste et anes-

thésiste, avait déjà appliqué le masque de l'appareil d'Ombredanne sur le visage. Le grand nègre s'endormit impassible et sans un mot, sans un geste de protestation.

Sans confiance, mais par scrupule professionnel, le docteur Meunier, avec l'air agacé sous lequel il cachait sa sensibilité, opérait, pinçant les vaisseaux, tapant avec le marteau sur l'os, curetant et retirant de la cervelle blanche dans le sang qui coulait abondamment.

— C'est tout ce que je peux faire, — dit-il en haussant les épaules. — Arrêtez l'éther.

Son aide avait comme lui un air de déception et de mécontentement. Ils précipitèrent le pansement. Le grand nègre fut enlevé, ivre d'éther, la tête ballante entre les bras de solides infirmiers et conduit au premier étage dans le service du docteur Meunier où madame Berton le remit à la bonne mademoiselle Poirier qui, prévenue d'avance, avait chauffé le lit avec des bouillottes.

***

Le lendemain il faisait un temps très aigre. Au petit jour il avait beaucoup plu. Tout était pénétré d'humidité dans ce grand bâtiment non terminé, où, en arrivant, l'ambulance avait trouvé les couloirs et les pièces non carrelées du rez-de chaussée changées en lac. Par endroits, le plafond et le parquet défoncés donnaient dans le vide. Il n'y avait de portes à peu près nulle part et tous les carreaux étaient cassés. Des courants d'air puissants s'étaient organisé un champ d'action remarquable. Divers corps de métier s'exerçaient à mettre un peu d'ordre et de confort dans ce chaos, et la grande nouveauté, indiscutablement révolutionnaire, était que le médecin-chef et l'infirmière-major avaient confié la menuiserie à des menuisiers, la maçonnerie à des maçons, de préférence à des accordeurs de pianos ou à des vendeurs de rubans. C'était l'inverse des habitudes militaires qui ne s'embarrassent pas dans les détails. Ce ne serait plus la peine d'avoir des galons si on ne pouvait plus commander à n'importe qui de faire n'importe quoi, n'importe quand et n'importe comment !

Il faisait glacial dans les pièces et dans les couloirs. A force

de supplications, des poêles étaient arrivés, mais comme les envoyeurs n'avaient pas eu l'idée d'y joindre des tuyaux, il avait fallu attendre huit grands jours encore avant de pouvoir chauffer. D'ailleurs, quand tout fut en place, ce fut à peu près comme avant, parce qu'il fut impossible d'obtenir des poêles autre chose que de la fumée. Et depuis la nuit dernière, tous ces malheureux noirs qui grelottent, il est impossible de les réchauffer.

Dans son lit, Kissis a Daouddah tremble toujours sans mot dire, sans regarder personne. Il n'a plus rien de l'air royal qu'il avait dans la baraque lorsqu'il se tenait accoté les bras croisés à la cloison de planches. Peut-on dire d'un nègre qu'il a mauvaise mine, qu'il a beaucoup changé? Je ne sais trop, mais enfin celui-ci n'a plus l'air que d'un vieux singe malade et grelottant sous le pansement qui ressemble sur sa tête a quelque bonnet de vieille femme.

Madame Berton, madame Jallin et mademoiselle Larrouy, demeurées au « déshabillage » jusqu'à sept heures du matin, se sont couchées de sept à huit et ont repris leur service à neuf heures. Elles sont venues ensemble voir Kissis a Daouddah, tremblant sous ses couvertures. Madame Berton a fait remplir à nouveau ses bouillottes et entreprend comme tous les jours de faire chauffer le poêle qui fume abondamment. L'aspect de ce meuble précieux est pittoresque et les soldats ont fait les plus grands efforts pour l'utiliser. Des fils de fer, pendant vers tous les points cardinaux et même davantage, peuvent s'accrocher aux parois de la baraque le cas échéant et sont bien commodes pour faire sécher le linge. D'autres soutiennent le tuyau et le rattachent au toit par des clous. A l'un des pieds un vieux seau, d'usage indéterminable, est fixé toujours par des fils de fer. Au tuyau sont pendus par leur anneau, de ces pots coniques en étain que le soldat appelle des *demis* et qui tiennent facilement un litre. Madame Berton a fait bourrer le poêle jusqu'au bord, de bois, de charbon, de poussière. Il ne tire pas. Tout le monde est du même avis, il faudrait les fumistes.

Les fumistes vont toujours deux par deux, un homme et un caporal, et il faut l'agrément de l'adjudant qui commande le renfort pour obtenir le bienfait de leur présence.

— Envoyez chercher l'adjudant, — dit madame Berton à Billaud.

Billaud revient :

— L'adjudant est à la soupe.

La popote des sous-officiers est assez éloignée. Il faut attendre son retour. On attendra.

La journée est fort avancée quand les fumistes arrivent enfin, pleins d'indifférence et les mains dans les poches de leurs blouses noires de suie de même que leurs visages et leurs mains. Ils regardent le poêle à bonne distance et une consultation commence :

— C'est le tuyau qu'est trop long et mal placé, ça ne peut pas marcher comme ça. Il ne faudrait pas qu'il soit coudé et sorte sur le côté de la baraque, mais qu'il passe droit par le toit.

— C'est vrai, — dit Posel, l'infirmier-curé qui a été dans les bureaux. — Mais c'est défendu, à cause du danger d'incendie. Le toit pourrait prendre feu.

Il est certain qu'avec la disposition adoptée il n'y a aucun danger d'incendie, même pas pour le combustible dont le poêle est chargé. C'est évidemment une victoire pour les bureaux.

— Il n'y a qu'à mettre une plaque de tôle à l'endroit de la sortie, — dit le premier fumiste.

— Oui, mais la plaque peut chauffer, — dit un deuxième curé. — Ainsi à la 14/4 où j'étais allé en renfort...

(Suit un long chapitre de ses mémoires.)

— On va toujours nettoyer le tuyau, — dit le second fumiste, qui préfère en finir et dont les idées professionnelles manquent d'ampleur.

Mais l'infirmière-major perd patience :

— Ça ne servira à rien du tout, — dit-elle véhémentement. — L'autre jour le poêle du service des officiers...

(Etc., etc., seconde anecdote.)

— D'abord, — dit le premier fumiste qui a fini par s'approcher de l'objet de la controverse, — il ne peut pas marcher ce poêle. Regardez un peu. Il n'a seulement pas de grille !

Et on sentait que son mépris pour un poêle dans de pareilles conditions ne trouvait pas de mots pour s'exprimer congrument.

— Eh bien, — dit le second fumiste toujours prêt à emboîter le pas et à fuir les opinions originales, — on va aller dire à l'adjudant qu'il faut qu'il donne une grille.

— C'est ça, — dit le curé-scribe, enchanté, — il n'y a qu'à faire une demande à la « Rams » (ce terme ésotérique signifie : Réserve avancée du matériel de santé), on fera une demande en double expédition par la voie hiérarchique, bien entendu, et...

— Ah ! — s'écria madame Berton avec l'énergie du désespoir, — jamais. Il faut que vous l'arrangiez tout de suite. Mes blessés ont froid. Je vais aller trouver l'adjudant...

Les fumistes regardent le bout de leurs souliers, puis l'infirmière. Ils hésitent devant son ton résolu...

La consultation recommence :

— Le tuyau est coudé à droite.

— Il faudrait un tuyau coudé à gauche, mais il n'y en a pas. Cependant peut-être que dans la tente du détachement...

— Qu'est-ce que vous voulez faire avec un poêle qui est près de la porte?

— Il devrait être au milieu de la baraque.

— Du reste la baraque est mal orientée.

— Le principal, c'est que le charbon est mauvais. Ce n'est que de la poussière.

— Il vaudrait mieux demander deux poêles moyens, un à chaque bout. Ça ne marche jamais ces grosses machines-là.

Cependant tout en tenant ces propos, les fumistes se sont mis à l'ouvrage. Ils ont démonté le tuyau qui contenait un liquide noir, lequel se répand sur le lit voisin et sur le voile de madame Berton. Le carreau rouge et blanc luisant de propreté est inondé. Michaud, diligent, va chercher de l'eau de Javel et se met à frotter éperdument, mais en vain. Les taches sont indélébiles. Sur le linge aussi naturellement.

Les fumistes ont l'air si surpris et confus que madame Berton conçoit des soupçons sur leur compétence. Ce serait le comble. Il y a plus de quinze jours qu'on les attend. Ne serait-ce que des amateurs? Elle les interroge : l'un est quincaillier dans une petite ville de l'Ouest et *vend* des poêles, des balais et des cages à oiseaux, l'autre est dactylographe !

*
* *

Pendant ce temps, Kissis a Daouddah, qui tremblait ce matin, a été pris d'un grand frisson cet après-midi et rien ne peut le réchauffer, ni le cerceau électrique, ni les frictions, ni les boissons brûlantes et alcoolisées. Il n'a pas repris connaissance. Les yeux vagues sont légèrement exorbités. Il regarde sans voir. Les mains qui étaient si belles hier soir, quand il était encore tout proche de l'état d'harmonie où le jeu d'organes parfaits lui assurait un si bel équilibre, les mains se recroquevillent vers le bout en pattes crochues qui font peur. Kissis a Daouddah va mourir et l'homme perd la beauté avant la vie. Il va mourir dans ce climat fatal à sa race, pour ceux qui ont vaincu ses parents et annexé leur territoire. Quel est le secret de la cervelle écoulée cette nuit avec le sang, pendant l'affreuse opération? A-t-il, si peu que ce soit, compris à quelle cause sa vie de bel animal était offerte? Sur les autels de la Grèce, les prêtres immolaient une génisse noire et une génisse blanche agréables aux dieux. L'autel sanglant de la Victoire, deux mille ans après, réclame encore cette opposition. Mais aujourd'hui ce sont des sacrifices humains qui sont couchés en foule aux pieds de la Déesse...

## IV

## LES BOMBARDEMENTS DE L'AMBULANCE DE V...

Nuit du 20 au 21 août.

Cette offensive, il en était ouvertement question dans le secteur depuis trois mois, et il est à croire que les Boches n'en ignoraient pas plus que nous la préparation. De nombreux travaux avaient été entrepris dans les ambulances dont il fallait augmenter le « débit » ou le « rendement », ainsi qu'on disait avec des mots affreux qui semblaient ne choquer personne.

Le bruit avait couru que ce serait pour le commencement du mois de juillet, puis à l'occasion de la fête nationale, puis à la fin du mois. Au 15 août nous attendions encore.

Le médecin-chef avait dit :

— Quand les territoriaux arriveront, on n'aura plus qu'à se tenir prêt.

Les territoriaux, c'est-à-dire la compagnie de renfort envoyée par l'armée pour aider aux différents services, surtout au « Brancardage », arrivèrent le 18 août au petit matin. Dans la baraque *Génie-Santé*, les infirmières endormies contre le chemin à peine terminé au travers du camp furent réveillées par les pas sonores de la troupe en marche.

Chacune ressentit au cœur un coup d'angoisse. Elles ouvrirent les yeux. Le ciel bleu pur éclatait avec allégresse et le soleil venait de paraître dans l'opulence du milieu de l'été. Le pays de Meuse lui-même serait beau ce jour-là... Ces pas retentissants sur les pierres de la route neuve, ah ! c'était le glas des jeunes Français qui allaient mourir. Oui, ils vaincront, ils atteindront en témérité ce que leurs aînés ont accompli déjà devant Verdun pour avoir le droit d'écrire sur la citadelle la légende : « On ne passe pas! » Mais de quels sacrifices et de quelles larmes sera balancée la victoire nouvelle...

La journée passa sans incident. Au milieu de la nuit suivante, il y eut un grand brouhaha. Des équipes chirurgicales arrivaient sans prévenir et de la manière la plus incommode, comme c'est la règle. Il fallut loger tout ce monde qui envahit les nouvelles baraques de blessés et mit tout à l'envers. L'organisation des services le lendemain eut pour principal résultat d'exciter le mécontentement général.

Le 20, avant le jour, une canonnade sans pareille se mit à tonner. Dans la matinée on s'interrogeait :

— Est-ce l'offensive?

Les nouvelles manquaient. Le « copain du téléphoniste » se contredisait à chaque instant. L'air était saturé de courants nerveux. Vers midi, deux blessés qui furent amenés ne dirent rien de précis. Une auto sanitaire arrivait de temps en temps. Enfin, vers cinq heures, la visite du médecin-inspecteur fixa les idées. Oui, c'était l'offensive. On avait de bons

renseignements. A la nuit, nous commencions à recevoir les grands blessés.

Vers huit heures et demie, chacun était à son poste.

M. Martin, le chirurgien-chef, en blouse, entra au « Déshabillage », cœur battant de l'ambulance pendant une nuit d'offensive. Il affectait, les jours de bousculade, une froideur et un détachement extrêmes. La lenteur calculée de son entrée était impressionnante, quand on connaissait le chiffre incroyable d'opérations qu'il pouvait faire, et réussir, dans ses huit heures de garde.

L'infirmière-major était là, vérifiant les derniers préparatifs avec la bonne mademoiselle Poirier. Elle alla au-devant de M. Martin pour déterminer quelques points du service. Ils causaient, lorsque le fracas énorme d'une bombe éclatant, interrompit leur discours, immédiatement enchaîné sur place, d'ailleurs, parce que l'exemple du sang-froid devait venir d'eux. Une seconde détonation suivit, faisant tout trembler. D'autres encore, précipitées, terrifiantes.

L'électricité avait été coupée tout de suite. La baraque était dans le clair-obscur vacillant d'une ou deux lampes-tempêtes. On vit à cette lueur falote un blessé qui venait d'arriver, se lever de sa civière et se sauver affolé, à pas trébuchants, avec une cuisse fracturée.

Dès que le silence se fit, les conjectures commencèrent :

— C'est tombé sur nous.

— On dirait que c'est du côté de la Pharmacie.

— Ou du jardin des sergents.

— Faut aller voir.

— Non, non, non, ne sortez pas.

Dans le couloir de planches qui réunit les quatorze baraques de « l'Hospitalisation », de grands pas pressés retentirent. La voix du médecin-chef crie à tue-tête :

— Mettez les masques.

Madame Berton, courant au chevet des lits où les boîtes bleues étaient accrochées, dit à Songeon, l'infirmier :

— Allez vite à la baraque des infirmières. Qu'elles viennent toutes dans leurs salles avec leurs masques.

Vivement, elle ouvrit la première boîte pour le blessé qui était le plus près d'elle. Mais il n'y avait dedans qu'un ou deux

bouts de savon. Elle se hâta vers le lit à côté en haussant les épaules. Cette fois elle trouva des chiffons noircis et du cirage dans un pot. La troisième était vide et le fond percé de trous, en avait fait un arrosoir bien commode pour l'homme qui était chargé de balayer le plancher.

Tout de même on arriva à garantir des gaz asphyxiants les hommes présents. Les yeux pleuraient, les gosiers étaient âprement attaqués, mais au bout d'une heure tout fut dissipé. Heureusement, car les blessés de l'offensive arrivaient nombreux, généralement « graves » et touchés depuis de trop longues heures.

Une rumeur venait du côté du couloir. Ah ! que ces exclamations, ce désordre de voix mal contrôlées étaient donc déplacés au moment où le calme est la première condition d'un travail rapide et où les combattants échoués ont, en premier lieu, droit au silence.

— Mademoiselle Poirier, allez donc dire qu'on fasse moins de bruit, voulez-vous, — dit madame Berton qui faisait une piqûre.

Mais la porte s'ouvrit et des voix crièrent qu'une des ambulances voisines brûlait, V... ou S... autant qu'on en pouvait juger.

Un groupe criant et gesticulant était réuni sur le caillebotis qui va de la « Stérilisation » à la « Dépense » et la lueur distante de plusieurs kilomètres était tellement forte que le camp en était éclairé par reflet. Belle occasion pour les Boches de nous bombarder à coup sûr. L'incendie, sans doute causé par les mêmes avions qui nous avaient jeté des bombes ce soir, devait être terrible, et on ne pouvait soutenir la pensée de baraques flambant, pleines de blessés incapables de remuer, emboîtés parfois dans des appareils métalliques fixés au lit. Comment les sauver? Le personnel manquera, les brancards feront défaut... Une baraque de bois brûle en quelques minutes, surtout en plein été. Ici même, la baraque des automobilistes a été détruite par le feu à la suite d'une imprudence la semaine dernière, au milieu de la nuit : il a été impossible d'organiser utilement les secours ; tout était fini quand la pompe, pourtant vite mise en marche, a commencé à fonctionner, et un malheureux conducteur qui, dormant, n'avait

pu s'échapper, fut retrouvé carbonisé dans les décombres. Mon Dieu, que se passe-t-il là-bas?...

Mais ce n'est pas l'heure des propos oiseux. Que chacun aille à son travail. Le petit groupe se rend aux raisons d'une voix froide et se disperse.

Au « Déshabillage », grande activité. Malgré ses représentations, l'infirmière-major n'a pas pu obtenir qu'un docteur fût affecté aux Entrées. Il y a bien le médecin de garde, mais il est occupé dans les tentes à faire les pansements. De sorte que les infirmières sont seules pour un travail de classement qui dépasse leur compétence, sans parler des grands *shockés* qui réclameraient des soins attentifs.

Le médecin-chef paraît sur le seuil :

— On vient de me téléphoner que V... a reçu des bombes, — dit-il. — Plusieurs baraques ont brûlé. Nous allons recevoir les blessés. Il faut aller vite.

Madame Berton écoute ces instructions théoriques qui ne se préoccupent nullement de difficultés qu'elle connaît bien. En se retournant, elle voit à côté d'elle un petit homme tout gris, avec un visage de bonté, percé à jour par deux yeux pétillants. Sur sa manche, un humble galon, dans son cœur un grand dévouement. C'est Honoré, le caporal Honoré. Il avait une bonne situation et une douce existence familiale au milieu de nombreux enfants, là-bas, là-bas, à Pondichéry, vieille colonie française, et, à son âge, personne n'eût songé qu'il dût réclamer une place dans la mêlée. Il céda pourtant à l'attrait irrésistible de la France, mère chérie menacée des poings barbares. Les infirmières s'entendaient avec lui mieux qu'avec personne, car les mêmes sentiments les avaient amenés ici, le petit homme tout gris et elles. Comme elles, il se dépensait de tout son cœur et sans considérer jamais les limites de sa santé. Il dirigeait les forces de la salle d'opération et y rendait ces sortes de services qui ne sont pas prévus par les règlements, mais que la conscience commande. Toujours sur le qui-vive, toujours courant, le jour, la nuit, toujours prêt avant les autres, alerte comme un petit poisson, il s'était vite assimilé des notions de chirurgie et savait mieux que le médecin de garde s'il fallait réveiller le chirurgien pour opérer d'urgence. Nul ne reconnaissait

mieux les supériorités, nul ne s'indignait plus franchement contre les égoïsmes. Tout au service des soldats, il ne cachait pas sa manière de voir, sans se départir toutefois de formes souriantes.

— Vous avez entendu, caporal Honoré. Nous allons recevoir les blessés de V... en même temps que ceux de l'offensive. Le médecin-chef prend soin de nous dire qu'il faudra aller vite. Comment faire avec les scribes? Comment faire avec un seul médecin de garde? Comment faire sans médecin aux Entrées, sans personne pour diriger le mouvement des voitures, pour commander les brancardiers, et quant au « Bureau des Entrées de l'Évacuation », vous savez comme moi qu'il est pire que tout le reste.

Honoré leva les bras en l'air en signe d'impuissance :

— Ah ! madame, je sais bien. Enfin on fera pour le mieux, n'est-ce pas? Voyons, qu'est-ce qu'il y a de plus pressé ici? une fracture de cuisse, deux genoux, un poumon. Pas de ventre, bien. Vos *shockés* n'ont pas encore repris de pouls. Attendons. Bien.

Et le bon caporal, pressant les brancardiers, emmena son monde, remontant les couvertures sur les épaules nues, en hâte et disant de bonnes paroles.

Mademoiselle Poirier s'empressait auprès de chacun.

Madame Berton sortit sur la route qui séparait « l'Hospitalisation » de « l'Évacuation » et dont un vaste toit de planches faisait un passage couvert. Un grand camion, de ceux qui servent au transport de troupes, était arrêté là où ne passaient jamais que des voitures d'ambulance. Des brancardiers en avaient rabattu le panneau d'arrière : des cris lamentables en sortirent. C'étaient les blessés et les brûlés de V... qui commençaient à arriver. Les malheureux, surpris par les bombes pendant leur sommeil, étaient nus ou en chemise. Ils avaient été en hâte hissés sur des camions, les voitures sanitaires étant sans doute toutes parties pour le front d'attaque. Entassés sur un peu de paille ou sur des matelas, ils avaient dû faire un voyage abominable. Leur état était atroce. C'était un travail très difficile et très long de les saisir sous les épaules et sous les genoux pour les coucher sur les brancards qu'il fallait lever à bout de bras à la hauteur du camion.

Pendant ce temps, les voitures s'accumulaient en file, les unes derrière les autres. Impossible d'en décharger deux à la fois. Les hommes manquaient et un grand nombre de brancards se trouvèrent cassés, hors d'usage. Le système habituel de faire passer les blessés par le « triage » fonctionnant à « l'Évacuation », était sans objet puisque tous étaient dans un état affreux et qu'on retirait de ces voitures d'enfer des morts mêlés aux vivants. Madame Berton, au milieu d'un personnel qui perdait la tête et que personne ne commandait, prit la direction du mouvement et prévint le médecin du « triage » que, pour gagner du temps, elle enverrait directement les blessés d'une gravité évidente à l'hôpital. Il semblait que plus les camions passaient, plus le spectacle était horrible. On retirait en ce moment un homme couché sur un matelas. L'homme était mort. Il avait perdu tout son sang sur le matelas qui en était imbibé.

Mais qu'est-ce donc que ces individus étranges qui arrivent maintenant par pleines voitures. Leur tête est une boule entièrement rase. Ni barbe, ni moustache, ni cheveux. Beaucoup sont entièrement nus. Certains portent un pantalon en treillis blanc sale et sur la tête un képi de drap rouge à l'ancienne mode, mais muni d'une visière de cuir quatre fois plus large que celle qui nous est connue et coupée en carré de chaque côté. Madame Berton interroge et apprend que ce sont des T. P., c'est-à-dire des condamnés aux travaux publics. Ils étaient réunis assez nombreux à V... où ils travaillaient aux carrières. Des bombes sont tombées sur les tentes où ils dormaient. Plus de cent, dit-on, ont été tués. Voilà les autres. En quel état?

Dans ces voitures-là, il n'y a ni paille, ni matelas. Le premier corps qu'on descend a la tête écrasée. Il était donc mort quand on l'a jeté dans le camion. Il faut dire que cet embarquement ou plutôt cette fuite a eu lieu sans lumière. Les corps enchevêtrés au hasard gisent dans le sang. Les bras, les jambes s'agitent dans d'affreux efforts et les trépassés parfois écrasent les vivants. Comme si un tel sort n'était pas assez épouvantable, il est visible que les précautions usitées avec les autres blessés n'ont pas paru de mise ici. Madame Berton, qui s'en aperçoit, monte dans les camions pour adoucir autant que

possible cet infernal sauvetage. Ses souliers de toile blanche marchent dans le sang. Elle a l'impression que ses pieds en sont mouillés. Elle s'éclaire comme elle peut avec sa lampe électrique et la lampe-tempête que l'on cache, de crainte que les avions boches ne reviennent. Les conducteurs de voitures sont affolés. Ils sont arrivés ici à fond de train et content tous que les aviateurs ennemis, volant très bas, ont tiré sur eux en suivant la route jusqu'à Ippécourt.

Les Boches ont jeté tout ce qu'ils ont voulu sur V..., aucune défense n'est intervenue. Plusieurs baraques sont brûlées en totalité. Le sauvetage, malgré tout le dévouement possible, a donné, comme c'était à prévoir, peu de résultats. Des blessés très graves se sont sauvés dans la campagne. Certains y moururent dans l'abandon, comme on le sut plus tard. En route, quelques-uns furent recueillis par les automobiles, mais beaucoup, hélas, ont dû périr dans l'incendie, incapables de quitter leur lit !

Une voix incroyablement dure et brutale en pareil lieu, une voix infâme de marchand d'esclaves, se met à faire dans la nuit je ne sais quel appel. C'est un sous-officier de T. P. qui arrête le travail de débarquement et prétend faire dire un à un par les suppliciés, dont beaucoup sont morts ou évanouis, leur numéro matricule pour les inscrire sur son carnet. Comme il n'obtient pas de réponse, il jure ignoblement en répétant un nom et fouille avec son bâton dans le tas de chair déchirée.

Madame Berton, hors d'elle, lui fait honte avec un accent tel que la brute se tait et disparaît en grognant, renonçant à une entreprise aussi odieuse que stupide.

Sur le siège de la voiture approchante, un homme en chemise a été déposé auprès du conducteur. Il est évanoui, sans doute, car son corps est plié à angle droit sur la hanche gauche, de sorte que la boule rasée de la tête a été râclée par la roue tout le long du chemin. Il est blessé à l'épaule gauche. Son corps est raide et glacé. Sa chemise est toute gluante de sang et quant à sa tête, un grand lambeau de cuir chevelu, plein des cailloux de la route, est rabattu sur les yeux.

A cette vue, l'infirmière-major, déjà envahie par l'horreur presque inconcevable de l'atroce tragédie à laquelle elle assiste, sent que le cœur va lui manquer. Elle n'avait jamais

vu de blessés en pareil état... Elle craint de s'évanouir et de tomber sur ces corps de race maudite à tête en forme de boule, dont elle ne supposait pas l'existence, et qui lui apparaissent écartelés par des supplices sans noms, isolés de la pitié humaine frappés de la marque T. P., en grosses lettres noires sur le treillis blanc. Elle rentre dans la baraque du « Déshabillage », butant aux brancards qui sont posés partout. Des voiles troubles sont agités en cercles devant ses yeux, le tangage est sous ses pieds, des cloches dans ses oreilles.

Personne ne la remarque heureusement. Elle va s'accouder dans un coin assez tranquille où il y a une fontaine accrochée à la paroi. Là, tout doucement, elle reprend pied et se débarbouille avec son mouchoir mouillé d'eau fraîche sous le robinet. Depuis le mois d'août 1914, aux premiers temps de son instruction chirurgicale, dans un hôpital de Paris où deux ou trois fois au cours d'une opération elle allait se trouver mal sous un arbre planté dans une cour, elle n'avait jamais éprouvé un si écœurant dégoût. Mais elle n'avait jamais vu ni imaginé rien de pareil... Allons ! c'est passé. Que c'est bête ! C'est bien le moment de faire des histoires !... Elle rejoint la bonne mademoiselle Poirier que madame Jallin et mademoiselle Roque sont venues reprendre en seconde garde à deux heures, mais qui n'a pas voulu s'en aller... Le caporal Honoré continue son mouvement de va-et-vient et alimente avec ordre les équipes chirurgicales. Madame Berton est tranquille pour les salles où sont portés les opérés. Mademoiselle Larrouy et mademoiselle Viau sont là et se partagent les soins urgents. Elle renvoie dans son lit la petite Vanonni qui vient d'avoir la fièvre typhoïde et qui est trop faible pour veiller. Elle retourne sur la route.

Elle y trouve le sergent Barral venu là en amateur. Il regarde avec une inactive curiosité, dit qu'à minuit il a remonté la route au delà des barrières, au delà du passage à niveau et plus loin encore dans la direction de F... pour arriver à la fin de la file des camions. Il en a compté quarante.

— Nous étions complètement embouteillés, — dit-il avec une certaine complaisance et sans songer qu'il pourrait peut-être travailler aussi à mettre de l'ordre dans ce chaos.

Vers quatre heures, madame Berton, toujours sur la route

pour guider le travail, trouve dans la presse qui l'entoure, dans les brancards qu'il faut laisser sur le sol en raison de l'encombrement des baraques, des arguments assez forts pour obtenir deux choses : la suppression du bureau des scribes, lesquels prendront leurs renseignements à genoux près des brancards pendant le déshabillage, et la présence d'un nouveau médecin pour la surveillance des entrants. Le sergent Barral va réveiller le docteur Peters, qui arrive presque aussitôt, sa raie défaite et le col de sa pèlerine remonté, mais de bonne humeur.

En peu de temps une grande amélioration se manifeste, et, comme les salles d'opération marchent à six équipes, dont l'une est celle de M. Martin, le déblayage se fait malgré les voitures du front qui continuent à arriver.

A sept heures les infirmières partent deux par deux pour déjeuner et faire leur toilette, de sorte qu'une heure après, elles sont rafraîchies et peuvent reprendre le travail, prêtes à pousser de nouveau à la roue.

*
* *

Quatorze nuits après.

Tout dormait dans la baraque des infirmières malgré le ronron ininterrompu des avions. Comme elles n'arrivaient pas bien à distinguer le boche du français, elles aimaient mieux croire à la présence de nos bons chasseurs visibles parfois et semblables à des mouches dans le cône lumineux d'un projecteur à feu balayant.

Depuis l'offensive du 20 août, les ambulances de la région, toutes accompagnées de gares importantes et même de parcs d'aviation, avaient été plus ou moins « arrosées ». V... avait beaucoup souffert, F... avait reçu des obus, M... aussi, D... avait dû être évacué. Le Q. G. avait été maintes fois touché. S... de même et F... R... Ici aucun mal. Mais quelle chance ! Les bombes sont tombées dans un terrain inculte à quelques pas d'une immense tente Bessonneaux construite en vue de l'offensive et contenant huit cents petits blessés.

La contrée vit sous le régime de la terreur. Les blessés sont

nerveux. Le ciel est plein de dangers et le clair de lune, qui jadis, pénétrait les cœurs d'ivresse et de langueur, aujourd'hui est une sorte d'embûche et suscite l'effroi.

Une main cogne bruyamment à la cloison de planches derrière laquelle madame Berton a pu enfin s'endormir. La voix de Devin, le caporal du bureau des Entrées, dit avec politesse et comme il s'annonçait une bonne nouvelle :

— Monsieur le médecin-chef vous fait dire que V... a reçu des bombes et envoie ici ses blessés. Il y a des majors et des infirmières.

Madame Berton se leva dans la passivité du premier sommeil. Il était une heure du matin. Elle se disait : « Encore ce malheureux V...! Mais pourquoi lui en veulent-ils? » Elle alla réveiller mademoiselle Granger dont c'était éventuellement le tour de garde, et mademoiselle Larrouy. Toutes trois ayant remis leurs blouses et caché leurs cheveux défaits sous leurs voiles, sortirent pour se rendre au « Déshabillage » après avoir avalé du café chaud à la tisanerie.

La nuit était sublime et la nature insouciante de la mauvaiseté des hommes. La rive gauche de la Meuse semblait calme par suite de notre offensive du 20 août qui avait dégagé la cote 304, le Mort-Homme avec son tunnel, repris Samogneux et presque rétabli notre ancienne ligne.

Mais du côté de Verdun le canon tonnait et, par là, le ciel étoilé était violenté à tout instant de larges lueurs troubles.

Engagées tout de suite dans le couloir de planches plongé dans la nuit, elles allaient silencieuses, à la lueur d'une lampe électrique, résignées à une nouvelle nuit de cauchemar, leurs pas assourdis par les talons de caoutchouc.

Au « Déshabillage », pas de lumière, malgré le calfeutrage des fenêtres. Le sergent Barral était à la porte de son bureau avec des yeux gonflés, la veste déboutonnée de haut en bas et sans son lorgnon, ce qui lui donnait une expression inconnue. Plusieurs infirmiers étaient debout et attendaient. Le médecin de garde, M. Vollaërt, attendait aussi dans son bureau. C'était un petit homme qui avait été pris dans le Nord par les Allemands et qui rentrait de captivité après avoir beaucoup souffert. Son père avait été fusillé. Sa mère était morte de chagrin, deux jeunes sœurs emmenées on ne savait où, la

maison vidée. Il avait les cheveux tout gris à trente ans, je ne sais quelle douceur amère et lointaine dans les yeux, une santé perdue.

L'infirmière-major prit avec lui quelques dispositions, puis alla au service des officiers dont elle fit préparer — pour isoler les infirmières blessées — les cases à deux lits réservées aux officiers supérieurs.

A la salle d'opération tout le monde attendait aussi, le caporal Honoré faisant au centre office d'agglutinant. Tout était prêt. Il était une heure et demie. Les infirmières assises au pied des lits du « Déshabillage » attendaient, le corps plié en avant, les yeux pleins de sommeil.

Bientôt le moteur de la première automobile vint s'arrêter ronflant devant la porte. Tout le monde se leva. Le panneau d'arrière déjà rabattu, les hommes de « l'Évacuation » commencèrent à descendre les brancards garnis de matelas et d'oreillers où étaient étendus le médecin-chef de V..., M. X..., un médecin de Paris, M. Z..., une infirmière et un infirmier, tous très calmes, le visage pâle. La voiture avança. Les brancards furent emportés, une autre voiture suivit, avec d'autres blessés ; d'autres succédèrent.

Peu à peu, par la rumeur générale, sans que personne perdît de temps à causer, on apprenait que les Boches étaient revenus trois fois depuis la tombée du jour, acharnés sur la malheureuse ambulance de V..., déjà si affreusement touchée quatorze nuits auparavant. Quelle horrible rancune satisfaisaient-ils d'une manière si sauvage? Cette fois une baraque d'infirmiers avait été bombardée en plein milieu, la baraque des infirmières atteinte. Deux d'entre elles y avaient été sérieusement blessées, une bombe était tombée sur la salle d'opération. L'opéré avait été tué endormi sur la table, les infirmiers tués, le chirurgien blessé en même temps que l'infirmière qui l'aidait. On ne savait pas trop ce qui s'était passé dans les baraques des blessés. Un conducteur racontait comme l'autre nuit, qu'il avait été poursuivi le long de la route par un avion, lequel tirait sur lui avec sa mitrailleuse. Ici même, il y a deux jours, un groupe de quatre infirmières se promenant sur la route de Wally, à deux pas de l'ambulance, avait été mitraillé, mais sans dommage, les robes blanches faisant dans la nuit

une cible très nette aux shrapnells de feu qui zébraient le ciel.

Madame Berton accompagna les deux pauvres médecins blessés au ventre, et veilla à leur transport à la salle d'opérations où M. Martin allait les examiner de suite. Puis elle retourna près des infirmières blessées avec le souci de leur éviter la gêne d'être soignées par des hommes. C'était une préoccupation constante chez ces femmes isolées au milieu des troupes.

— Si j'étais blessée, vous ne me quitteriez pas, promettez-le-moi, — disaient-elles. — Surtout, je ne veux pas être opérée par un tel ou un tel. Et puis vous me déshabilleriez vous-même, n'est-ce pas? — faisaient-elles promettre à leur compagne préférée...

L'infirmière-major, qui éprouvait vivement les mêmes alarmes, voulait que ces trois jeunes femmes trouvassent auprès d'elle des prévenances délicates. Deux étaient au « Déshabillage » avec des visages sereins, ne souffrant pas trop et recommandant à chaque instant que l'on s'occupât plutôt des autres que d'elles. L'une, avec une plaie lombaire, était pourtant touchée à mort et l'autre, blessée aux deux jambes, devait rester, dans de grandes souffrances, plus d'un an à l'hôpital. La troisième, jugée moins sérieusement atteinte, avait été gardée à l'hôpital d'évacuation.

Madame Berton se rendit auprès d'elle se faufilant à travers les voitures sanitaires qui continuaient à affluer. Elle traversa la baraque des Entrées encombrée de brancards. Mais cette fois, rien de l'appareil militaire habituel : ni casques, ni masques, ni musettes. Des chemises ensanglantées, car les pauvres gens avaient été atteints dans leurs lits, des draps déchirés, maculés, dont on les avait hâtivement couverts et qui avaient traîné dans la boue, des matelas pleins de sang, des oreillers perdant la plume, et, par là-dessus, tirant l'œil étrangement, des coussins neufs de cretonnes fleuries, pareils aux nôtres, envoyés à V... comme à nous, par les bonnes dames américaines.

Mademoiselle X... n'était pas là. Elle avait été déjà transportée, mais seulement à son tour, ainsi qu'elle l'avait exigé, dans le couloir de la salle d'opération. On voyait de loin

son visage, contracté, lorsqu'elle ne se savait pas observée, dans les plis du capuchon d'uniforme dont elle était correctement enveloppée.

Madame Berton, louvoyant entre les brancards, arriva jusqu'à elle. Tout de suite, le visage de la jeune blessée prit cet air d'aisance où se reconnaît la femme habituée à se maîtriser.

— Je vais très bien, madame, vous êtes trop bonne. Ne vous occupez pas de moi, je vous en supplie, vous avez tant à faire !

Madame Berton, attendrie par cette jeune bravoure, dit qu'elle enverrait une infirmière pour le passage à la salle d'opération et pour les soins à prendre dans la suite, puis, après des paroles d'encouragement affectueux qui semblaient superflues, s'en retourna non sans avoir prévenu le major, un bourru assez malfaisant.

Après nous avoir envoyé les blessés par bombes, l'hôpital de V... avait reçu l'ordre d'évacuer tous ses services sur nous. Ce fut la sinistre répétition de la nuit du 20 août. Au petit jour cependant les voitures étaient toutes vidées, le triage fait, les blessés à leur place, les opérations les plus urgentes accomplies, les opérés couchés et surveillés.

Dans la salle des officiers, les deux pauvres médecins, inopérables, attendaient noblement la mort. Les trois infirmières et d'autres opérés reposaient. Il fallait songer à faire partir d'un lieu exposé aux bombardements tous ceux qui le demanderaient. Madame Berton posa la question au médecin-chef. De quelle manière seraient évacuées les trois femmes? C'était un cas non prévu au règlement.

— Eh ! bien elles iront avec les soldats, naturellement, et voyageront comme les soldats, — répondit-il avec impatience.

Madame Berton se résigna aussi à faire partir plusieurs des grands blessés de la salle H qui étaient énervés par les bombardements et suppliaient qu'on les envoyât à l'intérieur. Certains étaient prêts ou allaient l'être pour la suture définitive. C'était un cas de conscience. Elle se disait :

« S'ils restent, ils peuvent être tués? S'ils partent, il est possible que l'infection reprenne avec l'arrêt du traitement Carrel et la mort peut s'en suivre? Que faire? » Elle remit la décision au lendemain.

Tout étant à peu près en ordre et les services en bonnes mains, l'équipe de nuit put aller prendre quelque repos. Les infirmières saisies par le froid du matin s'en allèrent, serrant contre elles les capes de drap bleu. Le pan de ciel qui se découpait au bout du couloir brillait aux reflets d'un grand soleil doré, et du petit jardin militaire, d'où venait, par bouffées, l'odeur de la rosée sur les résédas, un vol de pinsons s'éparpilla au bruit avec des chants allègres et des cris de joie stridents. C'est une grande duperie que notre amour pour les paysages. La nature égoïste poursuit des buts précis et nos joies comme nos peines sont indifférentes à ses combinaisons. Qui n'en a pas souffert comme d'une traîtrise durant les années de la guerre?

## V

## L'ISOLÉ

— Comment va l'Isolé? — dit mademoiselle Mignet en montant l'escalier.

C'est la préoccupation de tout le monde à l'ambulance : majors et infirmières, nous nous sommes tous mis en tête de sauver l'Isolé, qui, lui, se laisse glisser vers la mort sans se retenir.

Il était arrivé l'un des derniers après l'attaque de Mailly-Raineval, longtemps après ceux qui avaient été blessés au même moment que lui, longtemps même après les Boches.

Il était resté, non pas dans un trou, mais à découvert sur le terrain pendant des heures, des heures lentes, des heures de soif, de danger. Un Allemand, échoué non loin et blessé aussi, avait même consciencieusement tiré sur lui, mais sans le toucher. Enfin, des brancardiers, à la tombée du jour, l'avaient relevé, lui et sa pauvre jambe, puis hissé dans une voiture à croix rouge. Voyage atroce.

A l'arrivée, le docteur Meunier, qui était de garde, s'était tout de suite méfié de la gangrène gazeuse. Il avait largement débridé la plaie et concentrait son attention sur ce qui allait suivre.

Dans la salle, le blessé se remarquait par son teint jaunâtre, son air épuisé, ses joues caves. Avec leur bonté instinctive, les camarades parlaient bien doucement auprès de lui.

Le premier jour, cela alla à peu près. Les infirmiers le faisaient boire, boire tout ce qu'il voulait, du café, du thé chaud et encore de la citronnade fraîche bien sucrée, car madame Berton avait reçu deux gros sacs de sucre, venant on ne savait d'où, peut-être du repentir de quelque accapareur...

Mais vers le soir, mademoiselle Mignet, qui observait soucieusement son blessé et que la température de cinq heures, 38,5, n'avait pas rassurée, alla vers lui, sentant qu'il souffrait.

— Eh bien? mon petit, ça ne va pas?

Pour une infirmière, tous les blessés sont des petits, des enfants souffrants qu'on lui a confiés. L'amour maternel même, s'il n'est qu'en puissance, ses alarmes propres et la grande pitié qui sort de son cœur comme l'eau de la fontaine, tout ce qui l'a conduite où la voilà, se déclare dans ce mot tendre qu'elle adresse à tous, même si elle est jeune et même si son interlocuteur est un vieil engagé volontaire de cinquante ans.

— Eh bien? ça ne va pas?

Cette fois, c'est avec une intonation faussement indifférente et même un peu bourrue qu'elle interroge. Il faut le rassurer, ce soldat, l'éloigner de l'inquiétude en lui faisant voir qu'on ne se trouble pas pour lui.

L'homme, mis en confiance, regarde la jeune fille avec des yeux directs, où la crainte et l'espoir ne se séparent pas.

— Ça ne va pas mal, mais c'est mon pansement qui est trop serré...

C'est bien ce que craignait l'infirmière dont le cœur aussi est serré. Elle sait ce que cela veut dire, ce mauvais signe... Elle découvre le blessé, palpe la cuisse endolorie, reconnaît au-dessus du pansement une redoutable zone bronzée, et sous le bout du doigt légèrement appuyé, la crépitation gazeuse.

Elle appelle l'infirmier.

— Billaud, je vous prie, allez donc chercher le docteur Meunier. — Et d'une voix toute unie où rien ne paraît de son inquiétude : — Je vais demander au major de refaire votre

pansement, mon petit, puisqu'il est trop serré. Ensuite vous serez soulagé et vous pourrez dormir.

Sans en avoir l'air, en distrayant le pauvre homme de mots légers, elle prépare ce qu'il faut pour aller à la salle d'opération où, sans doute, il sera urgent d'amputer.

Amputer ! Depuis si longtemps que la guerre dure, ah ! elle ne s'est pas blasée sur cet acte dramatique. Tout se bouleverse en elle et se révolte. Son caractère opiniâtre et son amour de la vie lui font pourtant admettre le sacrifice. Et méthodiquement, elle continue ses préparatifs, gênée par un trouble nerveux qui lui plombe les bras, étend sous sa ceinture des ondes d'angoisse et rend maladroites ses mains glacées, un peu tremblantes.

Des pas tumultueux ébranlent l'escalier de bois, l'escalier provisoire que l'armée a construit en prenant possession de ce grand bâtiment de pierre, l'hôpital inachevé de ***, qui n'avait jamais servi avant l'attaque allemande de la fin de mars. Les pas approchent et font un vacarme injurieux à cette heure silencieuse où, tout le monde étant « à la soupe », les blessés, sous la garde d'un territorial gauche et somnolent, se taisent, songeant, les yeux ouverts pendant que la nuit tombe, à des choses vaguement définies. Les pas avancent, le gros pas lent, distancé maintenant par un autre moins lourd, plus impatient.

Le docteur Meunier, qui était en train de dîner à la *popote* des majors, est en uniforme kaki, très élégant. Chef de clinique à Paris, opérateur de marque, il n'a sur sa manche qu'un galon de sous-lieutenant qu'il s'amuse à réduire autant que possible, par ironie.

Anxieux, il interroge d'un coup d'œil mademoiselle Mignet, qui répond avec un petit mouvement du menton. Il a compris. Lui aussi, il tient à ses blessés et navré, s'approche du lit.

— Eh bien? mon vieux, qu'est-ce qu'il y a donc?

— Monsieur le major... — commence le pauvre homme.

Et sa voix, étouffée avant d'arriver aux lèvres, sa voix que personne n'écoute, d'ailleurs, se perd dans le mouvement des couvertures relevées.

Toute la salle est attentive et, à part ceux qui sont trop bas, les blessés à cet instant n'ont plus rien de vague dans

l'esprit. La tragédie qui se joue au lit 21 occupe dans leurs réflexions un champ étroit et limité. « Il est très mal. Que vont-ils lui faire? Je serai peut-être comme lui demain. C'est un père de quatre enfants. En tout cas, je vais bien aujourd'hui, puisqu'on ne s'occupe pas de moi. On s'occuperait de moi si je n'allais pas bien. »

Le major est maintenant penché vers le blessé, les deux mains au fer du lit.

— Écoute, mon vieux, je vais te faire descendre, ce sera plus commode. En bas, tu sais, il y a tout ce qu'il faut. Je vais défaire ton pansement, et puis, tu comprends, je ferai ce qu'il faudra. Tu as bien confiance en moi, n'est-ce pas? Je ferai tout ce que je pourrai pour te garder ta jambe, mais enfin, s'il le faut...

— Ah ! monsieur le major, — dit l'homme avec une voix saccadée, entre des lèvres un peu tordues, — qu'est-ce que vous voulez, faites ce qu'il faut. Je sais bien comme elle est arrangée, ma jambe... Je sais bien que vous ferez de votre mieux, allez ; ce n'est pas de votre faute si elle est comme ça, ma jambe...

— Qu'est-ce que tu fais, dans le civil, mon vieux, — dit le major, cherchant des consolations.

— Je suis maçon, — dit le soldat, qui a compris l'intention amicale et qui craint en annonçant ce métier de force, qu'on ne l'accuse de mettre de la mauvaise volonté à se laisser remonter le moral.

— Allons, mon petit, — dit l'infirmière avec une fermeté tendre, — il faut sauver sa vie d'abord. Je vais écrire à votre femme de venir vous voir. Elle sera logée ici, prendra ses repas avec vous ; le voyage ne lui coûtera rien...

Mademoiselle Mignet connaît les préoccupations concrètes des ouvriers. Elle s'applique à les prévenir avant qu'elles ne soient formulées, puis continue à faire miroiter des images domestiques aux yeux du pauvre homme qu'on charge sur le brancard avec de grandes précautions. Le cortège s'en va pesamment. C'est de la même manière qu'on emporte les morts.

Une voix chargée d'accent méridional part d'un lit du fond :

C'est malheureux, un père de quatre enfants !

*
* *

Quand il ouvrit les yeux, vers une heure du matin, dans la torpeur affreuse que laisse l'anesthésie à l'éther, l'opéré vit qu'il était couché dans une petite pièce à trois lits. C'était une chambre réservée à l'isolement des « grands infectés ». Sur la peau de son visage, un masque de métal appuyé par des pouces de géant au-dessus des oreilles, sur les ailes du nez, au milieu du front, comprimait la tempête infernale contenue entre ses os. Sur cette tête bouillonnante et chavirée, mademoiselle Mignet, qu'il reconnut auprès du lit, mettait des compresses d'eau fraîche. Derrière elle, compatissant et maladroit, un territorial s'empressait de son mieux, mais sans jamais réussir à comprendre ce qu'on voulait de lui.

— A boire, — disait l'amputé, et tout son pauvre visage à la torture, ses épaules contractées, son cou tendu suppliaient : — A boire..., à boire...

— Écoutez, mon bon petit, — commença mademoiselle Mignet, avec une douceur persuasive qui allongeait les phrases gour gagner du temps ; — vous avez bien confiance en moi, vous savez que je ne vous ai pas quitté et que je ne veux que votre bien. Il faut me croire et vous laisser soigner. Voyez-vous, si je vous donnais à boire, cela vous ferait mal. Ce n'est pas ce que vous voulez, hein, n'est-ce pas? Dans quelque temps, je vous donnerai du thé bien chaud, mais pas tout à fait tout de suite. En attendant, pour vous soulager, je vais laver votre bouche, n'est-ce pas, mon petit. Cela vous rafraîchira et nous recommencerons aussi souvent que vous en aurez envie.

La voix de la jeune fille, volontairement basse, continue avec un rythme berceur, cherchant à calmer les angoisses du réveil et la douleur qui va reprendre incessamment. Elle retire l'aiguille par où le sérum coulait de l'ampoule suspendue au-dessus du lit dans le sang de l'opéré. Elle inspecte le pouls, la température du corps avec le dos de la main, fait une piqûre, regarde si « le pansement ne saigne pas », fixe au fer du lit, par des bouts de bande, le cerceau métallique qui

empêche les lourdes couvertures de presser ce qui reste de la pitoyable cuisse, le moignon, comme l'on dit, d'un mot qui lui semble tellement cynique et cruel qu'elle ne le prononce jamais et prend en grippe ceux qui l'emploient.

Puis elle éteint l'ampoule électrique voilée d'un numéro du *Petit Parisien* où le nom de Mailly-Raineval se lit en grosses lettres noires.

La chambre n'est plus éclairée que par la lampe-tempête qui empoisonne l'air. L'infirmière se rassied près du lit, sur la chaise pliante qui fut sans doute réquisitionnée à la mobilisation, dans le square de quelque sous-préfecture. Elle pense :

« Il est calme, son nez n'est pas froid ; le pouls a l'air de se remonter. Il n'a pas l'air de souffrir. Je pourrai peut-être éviter la morphine, cela vaudrait mieux pour lui. La jambe était bien vilaine; le docteur Meunier a peu d'espoir. Il a dû amputer bien haut et pas en trop bon terrain... Ah ! quelle odeur, ici... »

La lampe-tempête sent l'essence ; l'opéré exhale de l'éther par tous les pores de sa peau et par sa respiration soufflante; il s'est débattu ; il a fallu lui en donner beaucoup. Et le pansement antiseptique qui date de deux ou trois heures déjà a cessé d'absorber l'affreuse puanteur des chairs désagrégées par la gangrène gazeuse....

La nuit se traîne..., des gémissements viennent de la salle des Allemands. Un infirmier en savates marche lourdement dans le couloir : c'est l'homme de deuxième garde qui va relever son « copain ». En bas, on entend le va-et-vient de la radiographie et de la salle d'opération qui ne chôment pas. Sous la fenêtre, la machine électrique de l'« auto-chir [1] », qui donne jour et nuit de la force, de la lumière, de l'eau chaude, fait son ronron permanent, si énervant dès que l'attention s'y est une fois arrêtée. Sur les routes qui se croisent dans plusieurs directions autour du rectangle que figure l'hôpital avec ses baraques et ses tentes, une file ininterrompue de gros camions sur un lit de pierres neuves, roule vers les lignes, se laissant distancer de temps en temps à force d'avertisseurs hurlants et sifflants, par les motocyclettes

1. Abréviation d'auto-chirurgicale.

ou par les voitures d'état-major courant sans phare dans l'obscurité.

Mademoiselle Mignet regarde au dehors. Rien ne bouge, une lueur éclaire, malgré les ordres, les carreaux de toile huilée d'une baraque Adrian. La nuit est haute, solennelle, sous le dôme d'un ciel bleu sombre où les étoiles rayonnent. Sur Amiens, sur Montdidier, le canon fait un bruit endormant et ces éclairs à l'horizon. Les fusées montent, la lueur d'un projecteur fixe passe par les trous de la vieille couverture qui aveugle les vitres. Le territorial s'est endormi, assis sur un des lits, les bras croisés sur la poitrine.

Quelle heure est-il? Bientôt quatre heures. Il va faire jour.

— Tiens, les Boches ne sont pas venus cette nuit, c'est étonnant.

— A boire, — gémit le blessé.

Le territorial ronfle, sa tête roule sur son épaule.

Mademoiselle Mignet veille.

La mort aussi.

*
* *

L'Isolé va mal.

Le premier pansement, abominablement douloureux, a révélé une plaie grisâtre, sèche, atone dans presque toute son étendue. Le liquide antiseptique que conduisent sur la surface et dans la profondeur, les tubes de caoutchouc perforé, n'a pas provoqué la réaction espérée. La masse musculaire semble entièrement infectée. L'Isolé n'a presque pas la force d'avoir du courage. Il parlait clairement; maintenant il est toujours assoupi, sauf lorsqu'il souffre trop. Tout à l'heure il a été pris d'un grand frisson. Ses extrémités se sont glacées, son nez est devenu froid. Il a fallu faire demander au « Déshabillage » un des cerceaux garnis de lampes électriques qui servent à réchauffer les blessés saignés à blanc et les *shockés*. Parfois il faut lui faire une piqûre de morphine, mais en général il suffit d'arranger les coussins.

Arranger les coussins, c'est à chaque instant qu'il faut y revenir. Une main intuitive et patiente évite ainsi tant de maux à ces pauvres être mutilés, dolents, condamnés sans doute. Sous le morceau de cuisse, mademoiselle Mignet a mis

d'abord un coussin plat, très doux. Au bout d'un moment elle soulagera le patient en relevant le membre coupé, de manière à ce que l'extrémité du pansement porte dans le vide. Il faudra ensuite soutenir légèrement la gauche, puis assez fortement la droite, remettre le tout à plat, essayer de tourner un peu le corps sur le côté afin de reposer la hanche qui se fatigue, essayer, quand cela ne va plus, de mettre un traversin dans le sens des jambes, entre le matelas et la toile métallique. Cela donne à la couchette une pente bien soutenue assez reposante, d'autant qu'on peut tirer franchement sur le côté le coussin de caoutchouc à air comprimé qui empêche le blessé de tremper dans le liquide dont on humecte le pansement à intervalles fixes.

L'Isolé semble se réveiller un peu, au moment où Potel, l'infirmier-curé chargé « des températures », arrive à pas de loup, d'un air mystérieux, son thermomètre à la main.

38/8, ce n'est ni très bon, ni très mauvais... L'Isolé réclame sa femme qui est attendue d'un moment à l'autre. Il souffre relativement peu. Il veut bien boire du bouillon de légumes, mais il préfère le « champagne » dont une bouteille est en permanence sur la table de nuit et fait loucher l'homme de garde. Il aime aussi le *cocktail*, avec lequel mademoiselle Mignet a toujours beaucoup de succès et qu'elle compose avec un jaune d'œuf et du sucre en poudre battu dans du champagne ou du rhum, sous un filet d'eau bouillante versé de haut.

Le docteur Meunier, en passant, ouvre souvent la porte pour jeter un coup d'œil sur son blessé. Il ordonne de nouvelles piqûres qui, au bout d'un moment, semblent exciter la vie. L'Isolé regarde avec un certain plaisir les photographies de ses enfants que mademoiselle Mignet a épinglées sur le mur et surmontées de la croix de guerre à deux étoiles ainsi que de la médaille militaire, demandée d'urgence à l'armée.

Perdu dans ses pensées, l'Isolé ne proteste pas lorsque mademoiselle Mignet le laisse avec le territorial de garde, un vieux poilu tout gris, que personne ne connaît, parce qu'il est arrivé le matin avec le renfort.

***

Mademoiselle Mignet est très occupée dans la grande salle. Moreau a un mauvais pouls ce soir et le docteur Meunier fait pratiquer piqûres sur piqûres. Le jeune Américain arrivé dans la nuit avec une plaie de poitrine respire bien mal. Le vieux civil blessé l'autre nuit par bombes d'avion continue à délirer, et l'infirmière-major, madame Berton, a envoyé madame Jallin exprès pour lui. La petite Louise Colin, six ans, blessée par obus sur la place de B..., et qui est toujours si sage, pleure à pleine voix parce que le docteur Bonnard, bien doux cependant, fait le pansement des deux petites jambes fracturées.

— Pourquoi on m'a fait ça, monsieur, — demande la petite voix innocente au milieu des sanglots.

Dans une petite chambre, le capitaine Lebel, trépané, agonise sans avoir repris connaissance après l'opération. Sur le seuil de la salle de pansements, mademoiselle Poirier appelle :

— Un brancard vide.

Michaud, qui est un bon infirmier, travaille utilement et sans rien dire dans toutes les directions. Billaud est retenu dans le service des Allemands par l'un d'eux qui va mourir, et, comme d'habitude, Martin, au lieu de l'aider, mange dans un coin je ne sais quel reste du repas des blessés sur du pain. Des brancardiers passent et repassent. De jeunes majors en blouse dégringolent l'escalier criant sous leurs belles bottes lacées, et, tout à coup, dominant le tumulte sans répit, qui dans les ambulances de l'avant remplace le silence de luxe des hôpitaux de l'arrière, des cris tranchants éclatent.

C'est l'Isolé qui est pris d'une crise d'agitation violente. Il veut se lever. Le territorial appelle à l'aide. Il faut trois hommes pour maintenir sur le lit ce grand corps maigre qui n'a plus qu'une jambe.

— Les tuyaux, les tuyaux, — clame Michaud, désolé de voir les tubes Carrel, arrachés du pansement par les mouvements désordonnés, s'en aller en tous sens et le liquide couler par terre de l'ampoule débouchée.

La main à l'épaule du malheureux, mademoiselle Mignet

parle avec cette voix froide qui surprend les forcenés et, ma foi oui les apaise. Il la regarde tout à coup avec un œil parfaitement lucide et la remercie en pleurant presque.

— Oh, je sais bien que je suis bien soigné...

Puis il ajoute d'un air réfléchi :

— Vous direz au capitaine qu'il faut pas m'envoyer aux travaux c'te nuit. Ça ne m'étonnerait pas si j'avais la fièvre, et vous savez, là-haut, vous parlez d'un *biseness*.

Mademoiselle Mignet répond :

— Soyez tranquille. Le major vous reconnaîtra. J'irai lui parler.

Calmé peu à peu, l'Isolé baisse les paupières, met les mains sous son drap, et, le visage un peu détendu, semble se désintéresser de son corps douloureux.

A ce moment, mademoiselle Mignet voit à la porte *Monsieur* Vinchon, l'aumônier, qui lui fait un signe. La femme de l'Isolé vient d'arriver. Elle se tient là, sur le palier de l'escalier, avec un air timide et épouvanté.

— Allons, madame, n'ayez pas peur, il ne va pas mal. Comme il sera heureux de vous voir. Il vous réclame, vous et ses enfants. Vous verrez, ça va aller mieux. Allons...

Mais les voix consolantes qui ne cherchent pas à prendre un accent trop véridique font éclater en sanglots la petite femme sans âge, bien propre sous ses vêtements modestes, et tout embarrassée des paquets qu'elle n'a pas lâchés.

L'aumônier l'entraîne dans le *cagibi* où le linge est rangé sur des rayons avec les boules à eau chaude, les « bocks », les ampoules de sérum et tous les objets dont le corps de santé espère tirer la guérison ou le soulagement de ceux qui ont échoué ici après avoir fait la guerre.

*
* *

Ah ! le pauvre Isolé. Qu'il a changé encore. La peau de son visage suit maintenant chaque inflexion des os. Sa barbe a poussé et fait traîner sur la peau des ombres charbonneuses. Les yeux jaunes, trop ouverts, s'encastrent, loin dans l'orbite évidée et les cheveux, qui semblent à présent rares et longs, sont plantés si loin que la courbe du front paraît démesuré-

ment vaste, et plus bossuée aux tempes qu'elle ne l'était auparavant.

Rigide, il respire vite, vite, avec une plainte courte qui va devenir un râle. Il n'a pas reconnu sa femme qui se tient bien droite, assise à la tête du lit, sans une parole, sans un mouvement. Un ballon d'oxygène est posé sur les couvertures.

*Monsieur* Vinchon, l'aumônier, est là ; le blessé mourant lui appartient. Il réduit ses cérémonies au minimum avec la préoccupation d'être discret. Le territorial a ôté son calot. Les rites catholiques ont beaucoup cédé de leurs symboles dans les ambulances d'armée. Est-ce parce que le prêtre remet à Dieu avec sécurité l'âme du soldat-pécheur, mort pour la France après tout, ou parce qu'en temps de guerre on est obligé de réduire les choses à l'essentiel et que la religion manque de confortable, comme le reste?

Mademoiselle Mignet répond de son geste du menton à l'interrogation muette du docteur Meunier qui paraît à la porte, le tablier tout éclaboussé de sang. Entre deux opérations, il est monté une dernière fois examiner l'agonisant. Il fait secrètement à sa science des reproches amers, et d'un ton nerveux attaque mademoiselle Mignet.

— Eh bien ! quand vous resterez là? Allez donc vous occuper d'un « ventre » que je viens de faire monter et que je n'opère pas. Il est au numéro 32.

— Bien, monsieur, — dit la jeune fille troublée d'abord par l'observation qui rudoie sa sensibilité et remet l'infirmière devant la nécessité du travail efficace.

Ici pas de temps à perdre, pas de place pour les déplorations, chaque instant contient trop de menus devoirs pour es uns, trop de misères pour les autres.

Et mademoiselle Mignet, se reprenant bien en mains, dit posément à l'infirmier qui passe, pendant que le médecin descend l'escalier en courant :

— Michaud, allez donc tout de suite à la Pharmacie demander de la glace pour le 32, s'il vous plaît.

MADELEINE CLEMENCEAU JACQUEMAIRE

# CONTES FLAMANDS

## I

## LE BEAU VOYAGE DE L'ÉPIPHANIE

*A ma chère petite Claire.*

Voici l'histoire des *Dry Koningen*, les trois Rois, telle, à peu près, qu'on la conte dans mon pays de Flandre.

La nuit que l'étoile parut, Appélius, dit Galgalath, dit Gaspard, premier Mage-Roi du Pays-aux-Confins-de-l'Orient, observait les astres au sommet de la tour. Elle était couronnée d'une balustrade de marbre, avec des fleurons et des dentelures, qui lui donnaient l'aspect d'un écusson. Tout un carillon de cloches, clochettes, bourdons et clarines, accordé par maître Van Claessens, le grand fondeur malinois, se pressait dans sa ruche de pierre. Elle avait neuf mille marches et quatorze étages, avec quatorze temples consacrés aux quatorze planètes, car les Mages de ce pays ont exploré, dans le firmament, des régions inconnues. Sur la terrasse qui la dominait, se voyaient des lunettes longues de vingt toises, des astrolabes tout en or, et une grosse boule de lapis-lazuli où étaient enchâssés autant de diamants qu'il y avait d'étoiles dans le ciel.

Aussitôt Appélius fit sonner le carillon sur un air de fête ; et trois quarts d'heure après, comme les bourdons jetaient l'accord final, les deux Mages-Rois Amérius et Damascus

s'élancèrent sur la terrasse, tout essoufflés d'avoir gravi les neuf mille marches.

L'étoile ne bougeait point : elle scintillait sur les ténèbres argentées ; toute la voûte sidérale s'inclinait vers l'ouest, d'un lent mouvement régulier ; mais l'astre demeurait immobile, avec un seul rayon dirigé vers la terre. Au milieu de ses feux tranquilles et bleutés, semblait sourire un visage d'enfant.

— C'est l'étoile de Balaam, — convinrent les trois Rois.

Et ils firent sonner aux cloches l'Appel-des-grands-voyages.

Quand la dernière vibration se fut éteinte, une rumeur s'éleva de la plaine. Sur l'harmonieuse confusion des bruits, se détachaient la fanfare des cors, l'aboi des meutes, le rire des dromadaires, le ronflement des tambours et du « rommelpot » sonore. En même temps, mille torches s'allumèrent : dans les déchirures de la fumée, on apercevait les cours du palais remplies d'un grouillement de silhouettes et d'éclairs. Des lueurs passaient sous les galeries et couraient dans les jardins. Toutes les fenêtres du harem étaient illuminées, et l'on voyait parfois s'allonger sur les vitraux l'ombre d'un beau bras nouant une chevelure.

Appélius, Amérius et Damascus — lequel est noir comme un Éthiopien — revêtirent leur manteau, prirent leur couronne et leur sceptre et descendirent, d'un pas solennel, l'escalier de la tour. Au huitième étage, qui est celui de la Lune, ils rencontrèrent le nègre Balabo, Grand-Eunuque et Chef du protocole, qui portait entre ses bras, comme des pastèques dorées, les trois globes du pouvoir. Il avait une robe de soie jonquille, brodée de licornes, et une ceinture de perles fines, avec un grand sabre de bois. Il s'inclina trois fois, remit les globes à leurs titulaires et prit la file du cortège qui tournait, tournait, par les cinq mille cent quarante-quatre degrés en spirale et les sept paliers des Planètes, où des bonzes en dalmatique remuaient des encensoirs.

Quand les Mages parurent dans la cour d'honneur, la foule brandit les torches et les étendards, et cria :

— Vivent les Rois !

Puis on fit avancer les coursiers tout blancs, harnachés de cuir blanc, avec, sur le poitrail, un girel d'argent, et le capa-

raçon d'hermine. Les Rois les ayant chevauchés, toute leur escorte s'ordonna sans disputes, d'après des règles dès longtemps établies, car depuis vingt générations on attendait le Signe, et chacun se transmettait de père en fils la place qu'il devait prendre. Et l'on sortit par le porche grand ouvert, du côté de l'étoile.

L'aube éclairait pâlement le faîte de la tour. Mais à mesure que le jour s'élevait, l'étoile miraculeuse prenait un éclat toujours plus suave, et le rayon s'allongeait vers le sol : un instant, elle se balança dans l'espace empourpré, puis se mit à glisser vers l'occident, sans décliner sur l'horizon, d'après l'allure du train royal.

En tête, allait le nègre Balabo, monté sur une chamelle blonde et bien étrillée : un filet de soie rouge l'enveloppait tout entière, avec des pompons et des bouffettes multicolores ; et tout un appareil de grelots éveillait sous ses pas une musique vermeille. Elle portait devant la selle un vaste lutrin, qui figurait la roue d'un paon avec toutes ses plumes : un atlas y était déployé, et le Grand-Eunuque suivait sur le vélin le tracé des routes. Chaque fois qu'il passait d'une province dans une autre, il tournait un feuillet.

Venaient ensuite douze varlets soufflant dans des « basuines », et qui précédaient les Mages-Rois, de front sur leurs montures immaculées, le sceptre bien droit, le globe en main, fixant l'étoile qui voguait sur le bleu et pénétrait de sa clarté douce les rayons du soleil.

Le cortège se déroulait à leur suite : la chevalerie montée ; les sultanes sur des éléphants, dans des pagodes dorées, avec leurs chiens, leurs chats, leurs poissons rouges favoris, leurs perroquets et leurs singes ; les musiciens, allant à pied, jouant du fifre et frappant des tambours ; la valetaille et les cuisines, à dos de chameaux et sur des carrioles traînées par des zèbres ; des bêtes inconnues, des léopards, des lions et des ours voiturés dans des cages ; et sept cent septante-sept mules qui portaient des coffres pleins d'orfèvrerie, des couffes d'aromates et des caissettes d'abricots, de « speculaus » et de pâtes de dattes à la pistache.

Il y avait, derrière, un chariot matelassé de paille, et trois médecins en bonnet pointu qui recueillaient les malades.

Quand le cortège traversait les villes et les villages, les bourgmestres venaient le saluer, et les échevins vêtus de bliauds fourrés et de leur beau mantel. Les cloches du beffroi et le carillon de l'église sonnaient à la volée. Tous les habitants des alentours se pressaient dans les rues ; les estaminets étant remplis, l'on buvait devant les portes, sur des tonneaux renversés. Puis l'on accompagnait, jusqu'au bout de la grand'rue, la procession qui s'éloignait par les routes poudreuses, en serpentant sur les collines que dominaient des châteaux à tourelles. Et l'étoile qui la précédait se teignait de clartés versicolores, d'après l'heure et le temps.

A l'aube du cinquième jour — d'autres disent le quatrième, et Cornelius Brœbelarius, dans ses *Monumenta Flandriæ*, prétend que ce fut le septième — elle s'arrêta au-dessus d'une ville toute blanche, enfermant dans un cercle de murailles une gerbe de clochers. C'était Jérusalem.

Aussitôt l'Eunuque Balabo fit sonner toutes les fanfares, et l'on s'achemina vers la porte maréchale où Hérodès, le roi des Juifs, prévenu par des espions, attendait en costume de cérémonie.

Comme on approchait de l'enceinte, l'étoile jeta une grande lueur et rentra, comme il était écrit, dans le sein de la matière universelle. Et les trois Mages-Rois, ayant affermi leurs montures, saluèrent à l'orientale et dirent à Hérodès :

— Où est né le Roi des Juifs?

Hérodès fut saisi d'épouvante; mais il n'en laissa rien paraître, et répondit en souriant :

— Je vais m'en informer.

Puis, avec beaucoup de courtoisie, il invita les Mages et leur suite à se reposer dans la ville.

On les mena, au milieu des cris du populaire, jusqu'au *Groote Maarkt*, la place du Marché, où s'élevaient l'Hôtel de Ville et le Palais du Roi. Les sultanes furent logées dans un couvent des Sœurs-du-Calvaire, les chevaliers à l'Arsenal et la valetaille dans les greniers de la Halle-aux-Poissons.

Dès le tantôt, il y eut un carrousel sur la Grand'Place, et un festin magnifique sur la terrasse qui la dominait. Mais Appélius, Amérius et Damascus répétaient sans cesse à Hérodès leurs premières paroles :

— Où est né le Roi des Juifs?

Hérodès ne savait qu'inventer pour les distraire. Aux premières heures du lendemain, les corporations défilèrent sous les fenêtres du palais, avec leurs musiques, leurs drapeaux et leurs fous; la Chambre des Poètes et des Rhétoriciens fit lire par son chef un beau discours en latin d'église. Puis on alla visiter la Cathédrale qui venait d'être terminée et se dressait, rose dans la lumière, avec ses flèches, ses lancettes et ses balustrades ajourées. Mais les Mages interrogeaient toujours Hérodès.

Dès la première nuit, il avait convoqué les Scribes, et l'on avait étudié les livres des Prophètes : Michée le Morasthite annonçait que Bethléem ne serait pas la moindre des villes du Royaume car le Conducteur des peuples y naîtrait. Hérodès cependant ne cessa point de dissimuler ; mais les Mages, avec de longues politesses, renouvelaient toujours leur demande. Pour les occuper, il fit venir son imagier, Cyril van Ghent, qui figurait merveilleusement, sur l'enduit et l'ardoise, toutes les scènes des Évangiles et les miracles de Messires les Saints ; mais au demeurant bonhommet fort paillard et grand buveur de bière, qui connaissait tous les « caberdœje », maisons d'amour et « musicos » de la ville ; et il lui donna la mission d'amuser les Rois.

Cyril van Ghent les conduisit dans la ville basse, à la *Pochenelekelder* où Josse, Jan et Mariake, les marionnettes du cru, battent les Sarrasins avec un goupillon de latrine. Puis l'on s'en fut à l'estaminet du Pot-Cassé, et les Mages y goûtèrent la *dobbel* d'Audenarde, l'*uitzet*, et toutes les bières du pays. Mais Amérius, dit Malgalath, dit Balthazar, regardait le fond de sa pinte avec mélancolie, et répétait toujours :

— Où est né le Roi des Juifs?

Et les deux autres avec lui.

Pour dissiper leur obsession, le maître-peintre les mena *In de Roozentuilken*, au Bouquet-de-Roses, où des filles mignonnes les accueillirent avec des cris de joie. L'une d'elles avait une écharpe verte et une ceinture dorée. Elle dit à Damascus qu'elle s'appelait Bœltje, qu'il était beau et qu'elle l'aimait. Et Damascus fit présent à la « bæsine » d'un anneau d'or qui portait un saphir gros comme un œil,

afin que Bœltje pût devenir sultane ; à quoi l'abbesse de répondre : Amen.

Et ayant bu force vins de France et d'ailleurs, les trois Rois, le peintre et la fillette s'en furent tout chantant. Le matin levait par-dessus les toits sa face souriante. Ils conduisirent Bœltje à la porte du couvent, et rentrèrent au palais par les derrières.

La chambre de Damascus était simple et bien rangée. Il y avait un prie-Dieu de chêne, avec un coussin de velours vert, un coffre tout orné de sculptures délicates, et sur le carrelage reluisant, une tige de lis dans un vase d'étain. Le lit avait des custodes rouges bien plissés dans le fond, et relevés en poire à droite et à gauche. Le Mage-nègre s'y coucha, et s'étant endormi tout de suite, il eut un songe : il vit un ange qui descendait de la nue ; il avait des ailes couleur de feu et gris-de-lin, plus éclatantes que la soie plate, une écharpe verte et une ceinture dorée. Et l'ange lui dit :

« — Prenez l'or, l'encens et la myrrhe, et allez à Bethléem où le Roi des Juifs est couché dans une étable. »

Et il s'enfonça dans une immense lumière.

Quand Damascus se réveilla, il avertit ses compagnons. Ils prirent l'or qui est l'image de l'amour, l'encens qui est celle de la prière, et la myrrhe qui symbolise la mortification de la chair. Et sans dire où ils allaient, ils prirent congé de Hérodès, réunirent leur escorte et s'acheminèrent vers Bethléem, par la chaussée.

Ils avaient un grand mal de tête et s'arrêtaient pour boire aux fontaines. Cependant ils marchèrent tout le jour et tout le soir qui suivit. En traversant les villages, ils faisaient taire les musiques et passaient au petit trot.

Comme c'était le temps de la Noël, on voyait, dans les salles basses, des sapins tout parés de boules d'argent, d'étoiles en papier et de guirlandes de givre ; il y avait aussi des oranges, des mirlitons, des massepains et de menues chandelles allumées, suspendus à leurs rameaux. Des cuisines, montait l'odeur chaude des *kœkebak*, qui sont des crèpes, mais plus dodues, et dorées au beurre de Dixmude. On voyait les enfants sauter de plaisir autour des arbres, et les bons papas soulever les tout petits qui tendaient leurs mains potelées.

La rumeur du cortège attirait tout le monde aux fenêtres. On regardait passer les cavaliers, les éléphants chargés de rires, les dromadaires dédaigneux, et toute la ménagerie ; et chacun rêvait de longs voyages. Mais les Rois, qui avaient beaucoup voyagé, regardaient en passant les chambres tièdes illuminées, et enviaient ces existences paisibles.

Au milieu de la nuit, ils arrivèrent à Bethléem. Comme ils entraient dans le village, un coq chanta d'une voix brève et claironnante :

— *Christus natus est!*

— *U-u-u-bi?* mugit un bœuf, du fond de sa mangeoire.

A quoi répondit en bêlant un agnelet mignon :

— *Bè-è-èthlé-è-em!*

— *I-a... i-a... iamus!* se mit à braire un âne de l'escorte.

Car les animaux, vers le temps de la Nativité, ne parlent que latin. L'âne voulait dire : *Eamus*, mais on peut pardonner aux ânes de faire des solécismes.

Quand Balabo eut découvert la métairie au bout du village, les trois Mages-Rois descendirent de cheval et pénétrèrent dans l'étable : trois Faribots, qui sont des nains de l'île Madagascar, tenaient la queue de leur manteau; et des seigneurs en robe de satin portaient des pièces d'orfévrerie et des boîtes de senteurs. Le reste se pressait devant la porte ouverte, sous la nuit pleine d'étoiles.

Et s'étant prosternés, les Rois offrirent à l'Enfant les dons de l'Ange : l'or — écrit Cornelius Brœbelarius, qui n'est qu'un savantasse — pour alléger la pauvreté de la Vierge, l'encens pour effacer l'odeur de l'étable, et la myrrhe pour consolider les membres de Jésus en expulsant les vers de ses ntestins.

Mais on dit, chez nous, que le « brœbelær » (qui est le bavard bégayant) ne sait ce qu'il dit.

## II

## ADAM ET ÈVA

Lors chantait le printemps de ses mille voix fraîches, par les dunes au delà de Veurne — qui est Furnes, en langue de

France — quand Wanes et Mie, presque au même instant, poussèrent leur premier cri.

Les maisons étaient voisines, et Cieken, la sage-femme, courait de l'une à l'autre mère en traversant la route. On entendait leurs douces plaintes se répondre, quand Tees cessait de forger, quand Dolf le vannier interrompait la chanson qu'il tressait, vers à vers, en façonnant ses corbeilles. Car le saint labeur de vie, dans notre Flandre assidue, n'arrête point le labeur de l'homme; et l'enfant qui vient veut manger.

Cieken parut sur le pas de la forge, avec un enfantelet dans les bras, tout blanc de savonnée, sauf les « crolles » qu'il avait blondes comme un chérubin.

— Tees, mon ami, — cria-t-elle, — c'est un manneken !

— Ah ! ah ! — dit l'homme, — je suis content, comme ça il saura aussi travailler avec le fer.

Et il vint embrasser sa femme qui souriait lassement.

Mais l'autre dolente, chez le vannier, gémissait plus fort. Cieken mit le petit sur un beau linge, au milieu du lit, et s'en courut de ses vieilles jambes, laissant la porte ouverte. Le soleil tombait sur l'enfant qui braillait comme diable en agitant ses petits poings et ses pieds pareils à des mandarines. Pour le faire taire on lui donna de l'eau mêlée de cassonade : il tétait la cuiller du bout des lèvres, et ses yeux mi-clos, entre les paupières sans cils, étaient bleus et limpides, comme la mer quand il fait beau.

Tees lui montrait une orange et la jetait en l'air en faisant : Ki-ki-ki-ki !

— Laissez-le, — dit la mère, — il ne sait pas voir.

— Je l'appellerai, — déclara le forgeron, — Wanes, comme son Bon-papa.

Et il fit le signe du Seigneur. Puis il emporta son petit tout nu dans ses grosses noires mains, et l'alla montrer à Dolf qui tressait de l'or dans le jeune soleil.

— Il est, — dit celui-ci, — aussi beau que saint Jean-Baptiste ; mais attends un peu, et tu verras que le mien, ça sera un petit Jésus.

Et ils allèrent, avec l'enfant vêtu de chauds rayons, voir à la porte entr'ouverte. Une lourde odeur de vie remplissait la chambre. On entendait battre le tic-tac de l'horloge

et se traîner les savates de Cieken; puis sa voix rugueuse s'éleva :

— Vous pouvez entrer, c'est une fille.

Tees rit fort, parce que le petit Jésus était une mademoiselle. Et le vannier rit aussi.

— Ça ne fait rien, — s'écria-t-il, — Mie, que je l'appellerai comme ça, mariera ton Wanes quand elle sera grande.

Et le lait étant venu, les mamans échangèrent leurs poupons. Mais Wanes était si gourmand qu'il mordait le tétin avec ses molles gencives. Et la nourrice, se retenant de crier, déclarait :

— Ça sera un gaillard, vous savez !

Mie s'endormait sur la chaude mamelle.

***

Ils grandirent l'un près de l'autre, comme le frère et la sœur. On les couchait dans le même berceau que Dolf avait tressé avec des pailles multicolores : de rondes roses rouges encadraient un bateau voguant sur des flots bleus, et le nom de Mie se détachait sur le ciel doré. Ils restaient côte à côte, épuisant de leurs grands yeux la lumière. Puis ils remuaient avec mollesse leurs petits doigts gras, ils gigotaient de leurs jambes potelées ; après s'être bourrés de coups de poing mignons, ils sommeillaient, la joue contre la joue.

Ils firent ensemble leurs premiers pas, en se tenant par la main pour ne point tomber. Wanes était plus ferme sur ses jambes, et son père en était glorieux. La petite connut plus vite le nom des choses, et ce fut elle qui apprit à parler au garçon. Il répétait les syllabes zézayantes qu'elle murmurait sans conscience. Le premier mot qu'ils prononcèrent fut *nog*, encore, car ils étaient gourmands tous les deux.

Du temps que la vie germa, s'épanouit et fleurit à leurs yeux, Dolf leur montra l'art du vannier et Tees comment on forge.

Ils s'émerveillèrent à voir l'osier serpenter entre les baguettes, les corbeilles s'arrondir, et les dessins clairs et nets que formaient, en s'entrelaçant, les pailles de couleur.

Wanes admirait les doigts prestes tirant les écheveaux

drus et blonds pareils à des chevelures, édifiant comme par caprice, avec des fibres et des roseaux, des constructions légères. Mie préférait la force du *grofsmid* et comment il pliait du fer sous son marteau. Ils ne pénétraient dans la forge qu'en tremblant et clignaient des paupières à chaque coup frappant l'enclume ; les tenailles mâchaient du feu ou s'enfonçaient, les dents ouvertes, parmi des gerbes d'étincelles ; le soufflet mugissait comme le vent des soirs d'octobre.

Ils apprenaient ainsi la vigueur qu'il faut, et l'adresse qui est bonne ; car on dit, chez nous, que le voleur voit ce que le batailleur ne voit.

Quand ils furent plus grands, il s'éloignèrent peu à peu, d'abord jusqu'à la pompe commune, jusqu'à l'estaminet de la *Groen Gans*, ensuite ; ils atteignirent bientôt les rails du tram à vapeur, à la limite des sablons. Enfin, sans perdre de vue les murs blancs et le toit rouge de leurs maisons, ils s'échappèrent dans la Dune.

C'était un royaume immense et mystérieux. Mais ils connurent bien vite tous les secrets du sable, les herbes qui s'y cramponnent, les buissons rabougris, les lichens d'or et de morve, les fleurs et les insectes qui les fréquentent, les fruits qu'on peut mordre et ceux qui sont « empoisonnés », les coquillages avec les noms imagés que leur donne le peuple : la trompette, la tour de Marie, les deux oreilles, le peigne de saint Jacques, le chapeau chinois. Ils faisaient d'industrieuses découvertes : les baies violettes d'un arbuste carminaient les ongles en s'écrasant ; on pouvait coudre des guirlandes avec ses épines. Wanes peignait les joues de Mie et l'habillait de feuilles ; puis il la regardait marcher devant lui, parée comme une sainte Vierge, avec ses yeux très bleus et ses pommettes fardées.

Le dimanche, ils dessinaient avec du sable, au bord d'un chemin fréquenté, une *kapelleke*, une petite chapelle, en plan d'église, avec de menues croix de baguettes, des images pieuses et deux bouts de bougie allumés. Les passants louaient leur travail, jetaient des *cens* aux deux petiots agenouillés et qui marmottaient des prières. Vers le soir, ils ramassaient la monnaie, dispersaient leur édifice et couraient chez la marchande de « boules » acheter des friandises.

Mais ils préféraient leurs libres jeux dans la Dune : ils s'épuisaient à courir, à crier vers les mouettes et à leur lancer des pierres. Quand ils étaient recrus, ils se laissaient rouler sur les pentes et déboulaient dans les fonds avec de grands éclats de rire. Le sable les recevait mollement : ils en avaient sous les gencives, dans les oreilles, dans le cou, tout au long de l'échine, et qui grattait. Wanes s'ébrouait comme un poulain ; Mie dégrafait sa robe, et la laissant tomber sur ses hanches mignonnes, elle frottait ses bras nus, soufflait sur sa poitrine par l'échancrure de sa chemisette, et disait à Wanes :

— Souffle dans mon dos.

Plus tard, ils se lassèrent de jouer. Ils s'installaient l'un près de l'autre dans un repli, à l'abri du vent. Les longues herbes sifflaient doucement au-dessus de leur tête, et le sable en s'envolant semait une poussière de marbre sur leurs épaules. La berceuse de la mer semblait très lointaine, se gonflait parfois comme un soupir. Mie s'endormait, tout allongée, les mains à plat sur la terre ; et Wanes la regardait dormir.

Elle avait la peau très blonde, comme si le soleil avait été dedans, avec des blancheurs suaves sous le poignet, au creux du bras, sous le menton, et si douce en ces coins-là qu'elle était comme une fleur. Ses cheveux d'or frisé, souples et tièdes, enveloppaient son visage d'une lumière tranquille. Wanes se penchait pour baiser les beaux yeux clos qui s'entr'ouvraient sous ses lèvres.

Il lui disait :

— Quand je serai un homme, je ne ferai pas le forgeron comme papa, ni le vannier comme le tien, mais j'irai sur l'eau, chez les Chinois, pour te rapporter des robes et des colliers en diamants.

Mais elle sanglotait et balbutiait à travers ses larmes :

— Tu aimeras une autre petite fille, chez les Chinois.

— Tu sais bien, — répondait-il en la serrant contre lui, — que je n'aime pas les autres petites filles et que je dois te marier.

Elle savait que c'était vrai, car ils étaient toujours ensemble et refusaient de jouer avec les autres. On les appelait, pour rire : *De jonge getrouwden*, les jeunes époux. Elle soignait le linge et les vêtements de Wanes ; il lui faisait des colliers

de coquillages dont il l'ornait de façon barbare et charmante.

Quand le garçon, vers les quinze ans, se mit à travailler avec son père, elle s'asseyait devant la forge, apportant son aiguille et ses chiffons. Aux minutes de repos, il venait lui parler, debout sur le seuil, en tenant son marteau devant lui. Mie levait la tête et l'admirait sans mot dire ; de rouges lueurs soufflant du fourneau auréolaient ses cheveux flaves et teignaient ses bras aux muscles grêles, mais durs ; il avait le cou robuste et bien planté sur de larges épaules. Elle le trouvait ainsi plus beau que le Saint Martinus de l'église, qui coupe son manteau, au-dessus de l'autel.

Ceux qui passaient les saluaient d'un sourire et d'un *Dag!* bonjour! gros de bienveillance. Le curé de Veurne qui les vit, un matin de mai, s'arrêta, les contempla quelques minutes et appela Tees qui travaillait :

— *Grofsmid!* — forgeron, — dit-il, — tes enfants sont tout juste comme Adam et Ève. Est-ce que tu veux qu'ils viennent dans la procession?

— Je le veux, — s'écria Tees.

Et il était fier. Et Wanes et Mie se regardaient, tout roses d'ingénu plaisir.

— Eh bien! — reprit le pasteur en s'éloignant, — ce sera pour dans trois mois alors. J'espère sur vous, mes blancs petits agneaux.

***

En août, les gens de Veurne parcourent les rues, devant le Sacrement, pour la rémission des péchés. C'est un très vieux cortège, vieux de cinq cents ans. Il y en a qui portent des croix lourdes comme des potences, avec des sacs devant leur figure. On voit aussi défiler tous les aïeux de Notre-Seigneur, et les scènes de l'Évangile, depuis la Crêche jusqu'à la Pentecôte. Les pêcheurs des alentours et les ouvriers de la ville prennent l'habit des Patriarches, des Mages, des douze Apôtres, et la tunique de Jésus ; leurs femmes et leurs filles font les Saintes et les Vierges. Tous récitent, pendant la procession, des vers flamands, rudes et majestueux, épais comme des damas, sonores et riches, paraphrasant les versets

de la Bible qui les concernent. Adam et Ève marchent à leur tête, représentés par un jeune garçon vêtu de peaux de bêtes et une jeune fille parée de feuillages et de guirlandes.

Cette année-là, un matin de dimanche, sous le ciel doré de cloches vibrantes, Wanes et Mie allaient, derrière l'escorte des trompettes, se tenant par la main, et déclamaient à voix claire les stances fastueuses.

Et Wanes disait :

— Èva, tu es l'os des os de mon corps,
Et la côte qui tenait dans ma poitrine.
Èva, tu es la chair de ma neuve chair,
Tu es mon « hommesse » car tu es de moi,
Et c'est mon cœur à moi qui bat de sur ton cœur.
C'est pour cela que je laisse mon père et ma mère
Et que je vais avec toi, tenant ta main,
A travers les bêtes et les plantes et les choses,
A qui nous faisons des noms qui sont beaux
Pour que la voix du bon Dieu soit partout.

Et Mie répondait en vers caressants :

— Adam, je suis ta femme et la même que toi,
Et tout ce que je veux c'est toi qui le veux,
Car le bon Dieu m'a mise en dessous de toi,
Et je t'obéis comme une servante dans une ferme.
C'est toi qui me donne à manger pour ma faim
Le pain que tu as semé, et les fruits.
Et je tiens fort ta main qui n'a pas peur.

Et elle serrait la main de Wanes. Et il leur semblait à tous deux que le monde était nouveau, qu'ils passaient dans un jardin de Paradis, seuls avec les bêtes, les plantes et les choses, les appelant de noms qui n'avaient jamais été. La terre était jeune sous leurs pieds et frémissait comme de la chair vivante. Ils portaient en eux la promesse d'un monde ; leur baiser peuplerait la terre d'hommes et de femmes aussi beaux qu'eux-mêmes. Et ils allaient, avec un sourire d'extase, sans entendre les murmures et les admirations qui s'élevaient à leur venue.

Toute la procession marchait à leur suite, comme la lignée issue de leur immense amour, avec ses Patriarches, ses Saintes Femmes, ses Apôtres et son Dieu.

Quand ils furent rentrés à l'église, quand ils eurent repris leurs vêtements, ils demeurèrent baignés dans leur rêve. Ils s'éloignèrent vers la Dune, la main dans la main, souriant aux arbres de la route, aux herbes dont les gramens semblaient les saluer ; souriant aux animaux enchaînés dans les prairies et qui les regardaient de leurs bons yeux de velours ; savourant l'odeur saline de la brise et le parfum des plantes et des fleurs.

Et quand ils furent en face de la mer, ils se couchèrent sur le sable, ils admirèrent la moire ondulante des vagues, comme une merveille inconnue qui se fût déployée devant eux pour la première fois. La terre semblait recréée, le ciel candide et la brise enfantine. Une ineffable tendresse reposait sur les choses.

Des heures, ils écoutèrent la mélodie naïve de la vie chanter pour eux seuls, les bercer de sa caresse. Et vers le soir, Mie renversa la tête sur la poitrine de Wanes, et ils contemplèrent les étoiles éclore une à une, comme si la voix de Dieu les évoquait.

Quand la nuit fut venue, Wanes se pencha sur sa compagne : son blanc visage s'éclairait pâlement et ses yeux versaient de la douceur sur tout son être. Vers La Panne, une fusée monta en gazouillant et s'épanouit comme un astre des anciens jours.

Alors Wanes prit la tête blonde dans ses deux mains, et il l'élevait lentement jusqu'à sa bouche ; et il murmura, parmi les chuchotements nocturnes, les vers qui l'enivraient encore :

— Èva, tu es l'os des os de mon corps,
Et la côte qui tenait dans ma poitrine.
Èva, tu es la chair de ma neuve chair.
Tu es mon « hommesse » car tu es de moi,
Et c'est mon cœur qui bat de sur ton cœur.

La mer chantait. Un oiseau prit son vol en pépiant. Le ciel

s'illumina d'une gerbe d'étoiles. Le sourire de Mie remplissait toute sa face. Et sa voix balbutia, presque éteinte :

— Adam, je suis ta femme et la même que toi,
Et tout ce que je veux, c'est toi qui le veux,
Car le bon Dieu m'a mise en dessous de toi,
Et je t'obéis...

Mais leurs lèvres se touchaient, et le poème s'éteignit dans leur baiser.

## III

## LA CHUTE D'ICARE

*Pieter Brueghel de Oude.*
(Musée de Bruxelles.)

Les ailes étaient souples, largement arrondies, faites de nervures d'acier et de plumes d'aigle.

Il en avait forgé les pièces avec un soin minutieux ; il avait choisi le duvet le plus fin et les pennes les plus flexibles : les rectrices s'appuyaient sur le vent, d'une prise assurée, les rémiges gauchissaient dans une fuite coupante et précise. Déployées sur l'établi, dans la cour du Labyrinthe, elles palpitaient au passage des brises : les plumes frissonnaient, le métal en retombant faisait un bruit mat.

Le Dédalide se félicita de son stratagème. Étouffé par les murailles de sa prison, il aspirait vers l'air libre et l'infini des altitudes. Il enviait l'orgueil, bandé vers le soleil, des oiseaux souverains, et les héros légendaires, escaladeurs de nues. Piétiner des vapeurs navigantes! se rouler dans l'eau fluide et pourprée de la lumière! cueillir des astres dans les prés verts du ciel et s'en parer la poitrine et les cheveux!

L'impatience le soulevait, il se sentait les talonnières de Mercure. Avec une joie puérile, battant des mains, poussant des cris, il dansait autour des ailes.

Elles s'attachaient aux omoplates à l'aide de cire longuement pétrie et mêlée de résine. Des courroies nouées au poignet les incurvaient selon les caprices du vent.

Icare, s'en étant revêtu, tendit son envergure et rama dans le vide. Une bouffée tiède le caressa, le sol se déroba sous ses pieds; il franchit le faîte des murailles et s'essora dans l'ardeur vermeille du plein midi. L'air, oppressé d'un mouvement régulier, s'éboulait sous lui ; il bondissait sur les gradins du vent. Les pennes se hérissaient à chaque tension; le bout des ailes vibrait en sifflant.

Le paysage, d'un élan symétrique, s'écoulait vers un centre; de l'horizon, des étendues montaient, comme l'afflux d'une eau souterraine.

C'était des prairies rectangulaires, des labours ondulés de sillons, avec les fermes blanches et roses jalonnant la plaine de Flandre, l'Escaut sinuant à larges courbes, et des villes aux toits pointus, aux beffrois en diadème, coupées de canaux brillant comme le cristal. Puis la mer, moirée de reflets, où des navires sillaient, voiles bombées, au milieu d'une écharpe d'écume.

Le Dédalide s'élevait d'un essor calme et puissant. Un grand murmure venait de la terre. Il crut y discerner des clameurs de triomphe. L'orgueil élargit son envol. Il s'étira vers les nuées, masses nonchalantes au ventre d'or affalées dans du bleu.

Tous les Flamands, songeait-il, faces épanouies, devaient suivre le jeu de son audace. Les fronts, trop longtemps inclinés vers la glèbe, se relevaient. Des gestes fiers dressaient sur l'orbe du monde une floraison nouvelle.

Il résumait l'éternel désir vers les cimes et les empyrées inaccessibles. Il se sentait tout à coup le centre des énergies; et, semblable au soleil, tous les yeux de la vie se tournaient vers lui.

Des sanglots d'enthousiasme l'étouffaient. Il aspira l'air vaincu et fonça dans un nuage. Le brouillard l'enveloppa. Une rosée odorante perla sur sa chair. Puis il surgit à nouveau dans la clarté. Sous ses pieds, des ondes laiteuses, ambrées, d'iris et d'opale, glissaient, moutonnaient, roulant et dénouant leurs volutes, au milieu d'un silence ouaté. La

terre avait disparu. Au-dessus de la houle neigeuse, le ciel s'étendait.

L'exploit ! Envahir le séjour des dieux vieux; se ruer dans l'appartement des déesses, détrôner Jupiter et siéger, avec le tonnerre en main, les talons sur les seins nus d'une immortelle.

Il déploya ses ailes, éperdument : emporté par son délire, il jaillit vers le zénith. Au loin, les portes du Paradis rayonnèrent, sur des collines flottantes de vapeurs. Icare se roidit, d'un effort exaspéré : mais les ailes craquèrent, l'une d'elles se déjoignit. Il vacilla, battit l'air un instant, et chavira parmi les plumes éparpillées.

Mais en s'écroulant, il entrevit, comme une fulguration, l'éternelle Gloire de son acte.

Puis il tomba.

Il s'enfonça dans la mer, non loin de Mariakerke, à quelques brasses d'une rive fortunée. Un laboureur, au delà des dunes, creusait de sa charrue des sillons parallèles : la terre grasse se renversait sous la saillie féconde du soc ; à la limite du labour, le cheval tournait d'un mouvement mécanique, et revenait en écrasant les mottes sous ses pieds. Des bergers jouaient au bouchon. Un couple, derrière un taillis, s'étreignait avec frénésie. Au large, les bateaux cinglaient, emportés au gonflement des voiles claquantes : ils étaient pleins de chants et de rumeurs.

Or, à la place où tomba le Dédalide, un pêcheur à la ligne, assis sur le rivage, surveillait ses flotteurs. Son bidon de café et ses tartines de fromage blanc étaient posés auprès de lui, sur des feuilles fraîches. Il épluchait une « ramonache » — qui est un radis noir — et sifflotait gaiement. Dans une nasselle, à ses côtés, des poissons frétillaient.

Au bruit du Héros s'abîmant dans la mer, le bonhomme crut que les bergers lui lançaient des galets. Il leva la tête, les vit l'air absorbé dans leur jeu, et reprenant son labeur, il bougonna :

— Tas de fainéants, va !

Le reste du monde souriait dans l'inconscience.

## IV

## HISTOIRE D'UN HOMME, DE DEUX CHIENS ET D'UNE FEMME

On disait de Govyn qu'il était taciturne.

Sa figure était grave. Il approfondissait la vie et goûtait secrètement l'extase de chaque minute. Il n'était pas de ceux qui pourchassent le plaisir et recueillent les parcelles dorées qui se détachent de lui : il se laissait envelopper par la beauté des choses, il en dégustait la saveur primitive. Ses désirs n'appelaient point le rare ni l'imprévu ; il trouvait dans les faits les plus simples d'éternelles délices. Il pensait que l'homme, dans le rire, secoue l'angoisse qui l'étreint ; la joie parfaite était plus immobile ; elle s'accordait au bonheur intime des plantes et des pierres et des animaux tranquilles. Il lui suffisait d'être au sein de la vie, de recevoir le bienfait de la lumière ou de l'ombre, de respirer l'air diversement agité, de sentir le rebondissement de sa force dans sa poitrine et à ses tempes, d'accompagner de sa méditation tel lent geste de marche ou de travail. Et penché sur le miracle du monde, il en suivait, avec ravissement, l'épiphanie.

Cependant il aima deux chiens et, plus tard, une femme.

Les chiens se nommaient Gab et Jog. C'était deux lévriers-coureurs, au poil fauve et soyeux. Ils vivaient près de leur maître : étendus sous la table, quand il lisait, attentifs au froissement des pages, à ses moindres mouvements ; l'accompagnant d'une démarche souple et précise, en allongeant le pas, sans se hâter, lorsqu'il sortait à cheval. Et la nuit, ils demeuraient devant la porte de sa chambre, couchés le nez à ras du sol, l'œil entre-clos.

Leur existence, liée à celle de Govyn, participait à son bonheur paisible. Ils connaissaient les instants d'abandon, lorsque le maître dépliait les mains sur ses genoux et entr'ouvrait la bouche pour sourire : ils posaient dans ses paumes leurs museaux frais et regardaient ses yeux dont la douceur les effleurait comme une caresse. Ils savaient aussi qu'il aimait le

silence des allées forestières, qu'on nomme drèves, en Flandre, et qui sont hautes et sonores comme des nefs d'église ; le gibier qui fuyait entre les troncs ne les faisait pas aboyer ; ils le suivaient un moment à la piste, et revenaient sous les pas du cheval, en couchant les oreilles.

Govyn les avait fait portraire à ses côtés par un maître-peintre qui passait.

La femme était jeune et très belle, avec des cheveux fins couleur de seigle, et une bouche rieuse.

Il l'était allé chercher dans l'Ile-de-France, avec son cheval et ses deux chiens. L'usage était alors de transporter en croupe son épousée. Elle l'avait suivi sans trop de regrets, parce que les deux bons chiens lui faisaient fête et que c'était plaisant de s'en aller ainsi par les routes, les mains sur les épaules d'un homme. Tout le long du chemin, elle chantait et elle riait ; elle appelait Gab et Jog, les excitait contre les vagabonds et les mendiants, les gavait de viande aux auberges, leur apprenait cent tours mignards qu'ils cherchaient gauchement à réussir.

Govyn la laissait faire. Il était à cet âge où l'on ne chérit plus que l'enfant dans la femme. Elle avait deux perles aux oreilles, longues et minces et dont l'ombre mauve tremblait dans son cou. Cette petite ombre mouvante semblait frémir sur son cœur de vieil homme. Il s'étonnait qu'une chose si frêle pût émouvoir son bonheur ancien. Toutes les joies qu'il avait ressenties venaient du monde à lui par une pente naturelle et se retiraient avec une lente sérénité. Il n'avait pas cherché à s'en rendre maître : elles étaient abondantes et fidèles, épanchant à ses pieds leurs biens qu'il ne convoitait pas.

Celle-ci, de respirer l'arome d'une chair naïve, d'enfoncer parmi ces cheveux chauds sa bouche enivrée, de posséder ce corps nerveux et fin, celle-ci lui appartenait tout entière, s'établissait en lui comme une puissance rayonnante ; elle absorbait les simples délices d'être et de sentir. Et ce n'était pourtant que l'écouter parler de riens inoubliables parce que sa voix charmeuse les gazouille ; la contempler qui tourne en plis gracieux les étoffes qui la vêtent, ou leur chute autour de son corps dont la nudité peu à peu s'allonge ; la

regarder venir ou s'éloigner, de son pas qui danse ; l'attendre ; parler à son silence distrait et ne pas croire même qu'elle écoute ; épier son regard qui voltige çà et là et ne se pose sur rien ; voir ses petits doigts n'obéir qu'à des instincts d'enfant ; et toujours sentir palpiter en soi la petite ombre bleue qui se joue dans son cou.

Quand il chevauchait, suivi de Gab et Jog qui aboyaient maintenant et gambadaient autour de sa monture, il ne songeait plus aux variations de la lumière sur les collines et les plaines, aux senteurs éparses des herbes et du terreau, à l'équilibre parfait de la drève ombreuse ; mais il attendait le rire et les appels de sa femme, l'instant où ses jeunes seins s'appuyaient à lui, où leur tiédeur le pénétrait doucement ; et quelquefois, par jeu, il retenait avec les dents une mèche de ses cheveux dont le vent lui caressait la joue. Il ne se hâtait pas de regagner sa maison où reposaient tant d'humbles félicités : il portait avec lui son bonheur nouveau. Et il allait par courtes étapes, comme s'il voulait imprégner de son ivresse les paysages qu'il traversait.

A mi-chemin, ils rencontrèrent un cavalier romain qui allait à Ypres porter un bref du Saint-Père.

Il avait vingt ans. Il portait l'habit de velours avec élégance, et son cheval avait des harnais de cuir qui embaumaient.

Il décrivait complaisamment la cour papale et le palais des princes qu'il fréquentait ; il savait des anecdotes curieuses ou folâtres sur les acteurs et les poètes ; il récitait leurs vers d'une voix chaleureuse, avec des chutes molles sur la rime et un balancement de tout son corps pour marquer la cadence. Il s'enthousiasmait devant les beaux horizons et n'exprimait ses transports qu'en termes exquis.

Les garçons et les filles d'auberge se félicitaient de sa générosité : sa bourse semblait inépuisable et toujours chargée de pièces d'or. Un valet traînait son bagage : les coffres, historiés de peintures, étaient pleins d'étoffes précieuses, de lingerie fine et parfumée, de bibelots rares ou étranges qu'il expliquait à Govyn et offrait à son épouse, avec des compliments respectueux et bien tournés. Elle accepta deux mouchoirs de dentelle qui venaient de Chioggia, une miniature

rehaussée de sardoines, et une boîte à pastilles qui portait, enchâssé dans son couvercle, un morceau de la vraie Croix.

Elle connaissait un peu d'italien et avait lu Pétrarque et le Tasse. Les jeunes gens s'entretenaient ensemble sur la route, elle toujours en croupe, tenant son mari par les épaules, lui, freinant sa monture qui hennissait de colère. Ils parlaient de poésie, d'amour et de carnaval.

Govyn semblait à l'écart de leurs propos : il répondait civilement aux politesses du Romain, mais, le plus souvent, il semblait s'intéresser aux travaux des cultures, à l'animation des villages, ou surveiller ses chiens qui se poursuivaient autour de leur groupe. C'est qu'il ne sentait plus le corps mignon de sa femme s'appesantir contre le sien, ni la caresse de ses cheveux envolés, ni les baisers dont elle lui mordillait la nuque, quand ils s'en allaient seuls, autrefois. Plus de chansons ni de menu bavardage : sa voix était plus grave et comme pensive. Aux relais, il la quittait à peine, pour contrôler l'exacte pitance de ses bêtes ; et dès le soir tombant, il l'entraînait dans leur chambre. Il pressait les étapes et semblait impatient de regagner sa demeure.

Mais à mesure qu'ils s'avançaient, le cavalier romain se montrait ombrageux; il s'exaltait avec fièvre à propos d'un ruisseau, d'un vers ou d'un nuage; il discourait sans tarir sur la constance en général et sur sa fidélité particulière; et quelquefois il restait silencieux pendant des heures.

Au carrefour d'Ypres, il s'arrêta tout à coup, bondit sur le sol et tira son épée.

— Homme de Flandre, — s'écria-t-il, — j'aime ta femme à en mourir. Veux-tu que nous combattions à qui l'aura?

— Je le veux, — prononça Govyn, avec une figure immobile.

Et il descendit de cheval, l'épée au poing. La femme gémissait : il ne parut pas l'entendre. Les chiens montraient les dents et grognaient : il les fit reculer jusqu'au bord du chemin et se coucher dans la poussière. Puis il marcha sur le Romain, engagea le fer avec violence et d'une rude estocade, désarma son adversaire. Le jeune homme attendit la mort en fermant les yeux ; mais, sautant de sa monture, la femme s'élança vers lui et le couvrit de son corps fragile; et ils s'accrochaient

l'un à l'autre, défaillants de crainte et d'amour; puis il la prit entre ses bras, d'un doux geste nuptial, et lentement, il lui baisait les paupières. Govyn leva son arme pour les clouer dans leur étreinte; mais il sourit amèrement, et de son poing qui ne tremblait pas, il abaissa la pointe vers le sable. Ayant foui le sol d'un mouvement sans pensée il murmura :

— Elle est libre de choisir...

Elle mit ses bras au cou du cavalier et posa la tête sur sa poitrine.

Govyn remonta sur son cheval, siffla ses chiens et s'en fut, sans détourner la tête. Trois peupliers dominaient le coteau, là-bas, au bord de la route. Le soleil déclinait au-dessus d'eux et allumait leur cime d'un reflet cuivre ; quelques rayons obliques trouaient déjà leur feuillage : Govyn s'efforça de les fixer ; ils brûlaient ses prunelles, et des larmes, une à une, coulèrent sur ses joues.

Quand il eut dépassé les arbres, il entendit venir derrière lui le galop d'un cheval. Son cœur se mit à battre lourdement ; mais il demeurait droit sur la selle, les jambes tendues à l'étrier, regardant la route qui se déployait devant lui. Il ne cessa point d'avancer quand la voix de sa femme, très lointaine encore, appela plusieurs fois :

— Govyn ! Govyn !

Il serrait les rênes autour de son poignet, en sorte que la chair devenait bleuâtre. Puis une grande douceur descendit en lui ; et il lui sembla que la lumière, plus dense, s'épanchait à larges ondes sur la plaine. L'air était rempli de parfums et de mélodies où la voix chère mêlait son nom :

— Govyn ! Govyn !

Elle se rapprochait toujours, avec le galop rapide dont il épiait la cadence. Il l'entendit s'arrêter près de lui. Et ce furent des paroles enfantines, presque zézayantes, telles qu'il les adorait, jadis, et les recueillait sous ses baisers :

— Govyn? dis? je m'ennuie de mes deux chiens que j'aimais tant. Laisse-les-moi, dis?

Il tira les rênes et répondit sans se retourner :

— Ils sont libres de choisir...

Et donnant de l'éperon, il n'ajouta rien, et il ne fit signe quelconque. Il entendait la femme héler les bêtes :

— Gab ! ici ! Jog ! viens, Jog !

Un instant, la voix se fit plus pressante. Puis tout se tut, et le galop à nouveau s'éloigna. Dans la grande plaine, il n'entendait plus que le souffle court de son cheval, et le bruit des sabots étouffé dans la poussière. Ses chiens le suivaient-ils? ou l'avaient-ils abandonné, comme l'autre? Le crépuscule tombait rapidement et tout son être s'éteignait avec lui. Il cherchait à percevoir un halètement, le bruit des ongles sur des pierres. Rien ne bougeait autour de lui ; le pas de son cheval, remplissant le silence, semblait retentir dans sa poitrine. Alors, une infinie détresse l'envahit. Il perdit toute volonté et toute joie de se vaincre, et regarda de droite et de gauche, aux pieds de son cheval.

Gab et Jog le suivaient, de leur pas souple et docile, les oreilles couchées.

A. T'SERSTEVENS

# LES POÈTES ET LA GUERRE

Les poètes n'ont point chômé depuis la guerre. A vrai dire, qui pourrait leur reprocher d'accorder leur lyre en présence de la catastrophe contemporaine? Si la vraie poésie doit être avant tout poésie de circonstance, selon le mot, assez inexact du reste, de Gœthe, nulles circonstances, hélas ! ne furent plus favorables pour créer les grands lyriques et les grands tragiques. Le drame était partout, les idées étaient en lutte comme les hommes, une même passion dévorait l'humanité dans tous les ordres d'action, un même besoin d'activité frénétique nous arrachait de notre orbe familier. Pensées, gestes, sentiments, désirs furent portés à l'extrême limite de leur puissance. La planète vibrait comme elle n'a jamais vibré. Et les poètes chantaient, eux aussi, éperdument.

De cette succession très variée de poèmes, écrits la plupart sous le coup des événements, que restera-t-il quelques années après la tempête? Lesquels seront jugés les plus caractéristiques ou les plus beaux, d'une valeur intrinsèque, et dignes, par suite, d'être conservés? C'est le secret d'un avenir pas très éloigné, sans doute, mais assez indéchiffrable pour nous qui sommes encore trop plongés dans une atmosphère de guerre, trop impressionnés par l'histoire contemporaine. Précisément parce qu'elle est de circonstance, aucune poésie n'est plus malaisée à juger que celle-là. Cependant, s'il nous est très difficile, à l'heure actuelle, de motiver un arrêt, nous

pouvons, du moins, analyser dans ses représentants les plus importants l'effort poétique sur la guerre. Nous pouvons nous pencher sur ces beaux miroirs que sont les yeux des poètes et y observer les images magnifiques ou tragiques que la vie vient d'y inscrire. Toutes sont très différentes entre elles, tant il est vrai qu'une même réalité s'imprime de vingt façons diverses dans vingt sensibilités, mais cette diversité même sera un attrait de plus. Elle nous enseignera de quelle manière tel poète a réagi et si cette réaction est conforme à sa nature. Elle nous dira s'il est vrai, comme le prétendent les uns, que la guerre a le don de créer des valeurs nouvelles, ou bien si, comme le croient les autres, elle n'a que le pouvoir d'intensifier ce qui existe. Elle nous apprendra quels talents se sont dépassés et quels autres se sont transformés; elle résumera tant de nobles accents et de cris désespérés, poussés par les plus sensibles des hommes.

***

Le premier d'entre ces poètes qui s'offre à nous est aussi l'un des plus nobles, de ceux qui succombèrent sous le poids même de la guerre et dont le nom nous est deux fois précieux puisque c'est celui d'un grand artiste de langue française et d'un artiste d'origine belge, Émile Verhaeren.

Entre tous, Émile Verhaeren semblait devoir être le mieux inspiré devant une guerre titanique comme celle-là. La modernité aiguë de son talent, l'audace de son imagination, l'originalité avec laquelle il avait, dans le temps de paix, décrit les grands aspects du monde industriel, les capitales énormes, les usines gigantesques, les mines encrassées de suie, les machines flamboyantes, tout l'appareil de notre civilisation quantitative, comme dit M. Ferrero, le disposait à chanter ces armées innombrables de l'avant et de l'arrière où des peuples entiers sont à la forge, transportent des montagnes de munitions ou s'efforcent près des monstres d'acier. Quelle vision de cauchemar s'imposa davantage à l'esprit d'un artiste, quel spectacle, au fond, plus adéquat aux grands tableaux du monde ouvrier avant le conflit? Née d'une civilisation industrielle, la guerre devait revêtir immédiatement

la forme industrielle, et ceux qui observèrent les masses populaires en temps de paix se trouvaient tout de suite qualifiés pour l'époque des hostilités.

Cependant, à dire vrai, il ne paraît pas, quand on lit *les Ailes rouges de la guerre*, que l'inspiration d'Émile Verhaeren ait été sans défaillances. Certes, on trouvera dans ce livre de très belles pages, et nous en signalerons tout à l'heure d'incomparables, mais l'ensemble, reconnaissons-le, n'a pas été écrit avec cette fièvre, avec cette originalité des mots, avec cette nouveauté des épithètes et des rythmes qui donnent tant de valeur aux *Villes tentaculaires* ou aux *Forces tumultueuses*. A part quelques morceaux tout à fait supérieurs, la puissance manque à beaucoup de ces poèmes. L'artiste se sent-il déjà touché par l'aile noire de la mort? Sa sensibilité est-elle si profondément atteinte par l'image de son malheureux pays qu'elle puisse seulement pousser quelques faibles cris de douleur? On le dirait parfois. Ce livre nous révèle dans certains morceaux un Verhaeren apitoyé, mélancolique et doux comme les ciels gris de sa Belgique. L'image des combats ne lui inspire aucun de ces effets grandioses qu'on attendait. Ni l'aviation, ni l'artillerie énorme, ni l'étendue des champs de bataille, ni l'immensité de la lutte dans l'espace et dans le temps ne le font vraiment vibrer. Deux choses seulement paraissent avoir eu le don de l'émouvoir profondément : la vue des réfugiés et l'aspect des usines gigantesques de l'arrière.

Les flots humains qui passent, chassés par les Barbares, les files hâves qui se dirigent vers on ne sait quels abris chimériques, les théories lamentables d'exilés lui arrachent un grand cri du cœur, en même temps que leur tableau pittoresque anime son génie :

De toutes parts
Les gens partent vers les hasards :
Il en est qui s'en vont poussant sur leurs charrettes
Le lit, le matelas, le banc, la chaufferette,
Et la cage déserte où mourut le pinson ;
D'autres chargent leur dos de vieilles salaisons
Qu'un voile épais et gris défend contre les mouches.
J'en ai vu qui tenaient une fleur à la bouche

Et qui pleuraient, sans rien se dire, atrocement.
Des vieux passent, serrant leur deuil et leur tourment.
Et les mères sont là, pauvres, mornes, livides,
Laissant mordre l'enfant à leur poitrine vide.

... Les gens qui vont et fuient
Poussent devant leurs pas et leur porc et leur truie,
Et leur chèvre et leur vache au corps lourd et ballant ;
Parfois les suit encore un long troupeau bêlant
Dont la plainte s'enfonce immensément dans l'ombre,
Des chevaux harassés traînent des chars sans nombre
Et les bêtes et les hommes ainsi s'en vont
Vers l'affreuse détresse et le malheur profond,
Se rapprochant et se parlant comme naguère,
Avec des mots qu'entend la terre
Depuis toujours.

Cette vision de cauchemar d'une foule silencieuse et rapide fuyant à grands pas à travers les incendies et entre les soldats mornes, c'est une de celles qui hantent le plus fréquemment Verhaeren. Il la retient entre les tableaux effrayants que la guerre lui a révélés, il veut la graver dans son œuvre comme elle est inscrite dans sa mémoire, avec tant d'autres pages de misère et de douleur :

O sainte vision des misères humaines,
Avec quelle angoissante et pathétique ardeur,
Comme on étend les plis retombants d'un suaire,
Je vous ai descendue à l'entour de mon cœur !
Je vis en votre deuil et je désire y vivre
Pour mieux aimer tous ceux qui sont plus hauts que moi
Par le courage intense et clair qui les enivre
Et par la fin sublime à laquelle ils ont droit.

Cette émotion puissante qui s'empare du poète à l'évocation de ces êtres et de ces choses, ne serait-ce pas elle, en définitive, qui paralyse un peu son art, retient les audaces de sa langue, enchaîne son imagination? Émile Verhaeren, au cours de son livre, appelle plutôt l'image d'un homme foudroyé par la guerre, terrassé par le douleur que celle d'un artiste enivré par un hallucinant spectacle et trouvant dans l'horreur même dont il se sent pénétré, les mots neufs, hardis et vibrants qui rendront son cauchemar.

La preuve en est que cette sorte d'impuissance dont il est atteint disparaît à l'instant qu'il contemple non plus de la douleur humaine, mais un effort humain intense, non plus une armée se ruant au combat, mais une foule d'ouvriers forgeant dans le calme de l'armée les puissants outils de la victoire. Et si l'on veut lire une admirable page, la page attendue, celle digne du Verhaeren des *Forces tumultueuses* et de tant de beaux poèmes d'un modernisme intense, ce sera la page intitulée *les Usines de guerre* qu'il faudra choisir :

Avec les mille éclats de ses mille tonnerres,
Se glissant sous le sol, ou montant vers les cieux,
Avec tous ses marteaux, ses enclumes, ses feux,
La fumante industrie enveloppe la guerre.

Fonte incandescente embrasant tout à coup la forêt et le paysage, marteaux-pilons formidables dressés dans les airs, sirènes perçantes hurlant dans le crépuscule, hauts fourneaux gigantesques crachant la suie, bruit sourd et continu de titans à l'œuvre, c'est l'incendie d'une contrée entière :

De pesants cubes d'or promènent leur lumière
Au ras du sol, avant de se fixer dûment,
Sous la chute précise et sous le poids fumant
Des marteaux s'abattant au long de leurs glissières.

Et tout autour de ce flamboyant spectacle qui enivre le poète de la force, c'est le rythme ininterrompu des trains, c'est le glissement sans trêve dans la lumière du jour et dans les ombres de la nuit des rames chargées de matériel, débordant d'obus, bourrées de canons, qui courent vers le front porter aux combattants la manne d'acier. Minute d'émotion intense qu'Émile Verhaeren perçoit dans toute sa beauté et qu'il chante avec les mots précis, les épithètes larges, les tours de phrase savoureux susceptibles de nous en faire goûter l'originalité. Il ne trouvera rien de plus adéquat à son génie dans cette guerre industrielle, barbare et raffinée tout à la fois, il ne trouvera rien de plus approprié à son cœur d'homme moderne : ce sera l'instant précis où il faudra saisir ce beau talent, apercevoir comment il réagit devant la catastrophe et quels élans nouveaux peut lui procurer cette vision

titanique d'un peuple entier en armes. De telles pages, nous l'avons dit, rachètent le ton un peu morne d'un livre qui semble écrasé sous le poids de l'histoire contemporaine.

***

Le talent sensible et frémissant de M. Henry Bataille vibre douloureusement devant toutes les souffrances humaines. Comment ne se serait-il pas exaspéré en face de l'universelle tuerie? Jamais, en vérité, il ne fut plus âpre, plus sarcastique, d'un réalisme plus outrancier, d'une compassion plus troublante que dans cette *Divine Tragédie* qui renferme des morceaux superbes à côté de pages moins bien venues, à prétentions philosophiques parfois nuageuses.

D'une manière générale, on peut dire que l'auteur des *Flambeaux* est surtout excellent lorsqu'il se tient dans les limites d'un réalisme strict, qu'il scrute quelque sentiment intime du cœur et bien connu de nous tous, qu'il se penche vers nos angoisses familières. Sa sensibilité est telle qu'il pénètre dans celle des autres à une profondeur incroyable. Il ne voit plus, il devine, il n'aperçoit pas, il pressent, mais avec un don de double vue extraordinaire. Il évoque alors avec des mots baignés de tendresse, avec des épithètes toutes gonflées de pitié quelque scène d'une précision si juste, aux détails si exacts que nous la reconnaissons sans en avoir jamais été témoins. Il nous fait participer ainsi à la douleur d'êtres souvent très éloignés de nous-mêmes par la seule puissance des images évoquées.

Avant tout, c'est un réaliste et de l'espèce la plus franche. Épris de vérité, ivre de vérité, il lui en faut sur toutes les routes où il s'engage. Sur celles de la guerre comme sur les autres, il l'exige impérieusement. D'une main impatiente il écarte les voiles, les écrans, les obstacles de toutes sortes dont on voudrait nous cacher la hideuse réalité d'aujourd'hui, et d'un doigt expert il débride la plaie. Il a la volonté fixe, farouche, maladive de voir, il veut écouter la souffrance, contempler le désespoir, regarder en face la tragédie. Son génie exige ce réalisme et sa volonté y consent. Mais aura-t-il la force d'entendre jusqu'au bout cette plainte déchirante? Sa

sensibilité exaspérée lui en fait saisir les mille nuances, il en souffre plus que quiconque, il halète devant ce spectacle, il s'y cramponne les dents serrées, mais il a vu, mais il va chanter sa vision. Et, aussitôt, il l'évoque pour nous, il la met à notre portée, pour ainsi dire, en humbles notations, à la François Coppée. Petites choses connues de tous, détails de la vie journalière, scènes d'intimité, humbles « en marge » de la vie, c'est avec vous que le poète va jouer son jeu sinistre. C'est de vous, témoins amicaux de notre existence, qu'il va se servir pour nous faire mieux saisir l'irréparable et l'atroce.

Voici un petit tableau rustique :

Une ferme. Une haie. Midi clair. Soleil lourd.
Le facteur. Arrivez !... Maman, c'est le facteur.
Une lettre de lui. « Voilà. Bien le bonjour,
Madame. » Tout le ciel éclate de bonheur.
Accourez... Lisez-la... Qu'il fait beau ! L'ombre chante.
Le soleil enveloppe entièrement les champs.
Des neiges, des fossés, des sous-bois et des sentes
S'élève un impalpable et long bruissement
D'abeilles. Et la haie coupe la vache en deux.
On voit son mufle au bout du paysage herbeux.
Les poules ameutées s'apaisent. Sur la table,
Le pain fendu a la chaude odeur de l'étable.

Hélas ! Quel désespoir va succéder à ces minutes idylliques ! Hôpital... La jambe fracassée... la gangrène... la fin !

Ni paroles, ni cris. Des pleurs. Ils ont compris...

Et c'est immédiatement le tableau qui se retourne, la douleur, le deuil, la souffrance qui viennent s'abattre sur la maison, plonger dans la stupeur tous ses habitants, alors que le paysage reste aussi radieux, l'atmosphère aussi pure, le soleil aussi éclatant, et que la vie continue, familière et quotidienne.

Il fait beau. Dans la cour, une servante crie
Après le chien. La ferme, au plein soleil, somnole,
Et, comme passerait une ombre rafraîchie,
Le ramier violet marche dans la prairie.

Petit drame foudroyant comme il s'en est vécu des milliers depuis août 1914...

Voici maintenant « l'heure de l'hôpital », celle qu'ont connue tant d'infirmières volontaires, celle qui restera gravée dans leur mémoire et qu'elles évoqueront toujours plus tard, au cours de leur vie.

... Les grands tilleuls, la cloche,
Les quinconces, la cour, l'odeur de réfectoire,
Et la salle du fond, et le couloir, à gauche,
Règlements d'autrefois, silence obligatoire...
... Et le dortoir, tout lisse et blême à chaque étage,
La nuit tombante avec des robes qui s'ébruitent
Au milieu d'enfantins soupirs sortant des lits,
La lampe basse, et puis les pépiements d'oiseaux
Dans l'écœurante aurore et son ciel appâli.
Des fraîcheurs s'exhalant du parquet à carreaux...

Les blessés, les fièvres, les cris, les soupirs étouffés, toute l'atmosphère, tout le relent de la salle moite reviendra en images précises avec d'autres, sans doute, plus poignantes, plus atroces, et ce sera l'empoisonnement de bien des heures, qui sait? la hantise, peut-être, de bien des nuits.

Voici des émigrés,

... tout un village
Parqué frileusement comme un bétail étique.

Qu'ils sont tristes, qu'ils sont lamentables ! Avec compassion le poète se penche vers eux et il lit dans leurs pauvres yeux tout ce qu'ils ont abandonné :

On n'y voit pas les grands souvenirs, — car chez l'homme
Les vrais chagrins du cœur sont plus disséminés.
Ce sont des formes, des objets familiers
Et dont l'obsession a créé le fantôme.
C'est le regret tenace et constant d'une chose,
D'une douce habitude ou d'un charme brisé :
Une certaine lampe, un banc, un pot de roses,
Une cage sur le rebord d'une croisée...

Petites choses fragiles auxquelles nous tenons plus qu'à notre vie même, accessoires minuscules de notre existence, M. Henry Bataille sait bien quel charme ensorceleur se dégage de vous, quelle tristesse infinie nous cause votre perte, quel émoi retentit dans toutes les âmes quand on vous évoque.

Aussi est-ce de vous surtout qu'il se sert lorsqu'il prétend nous bouleverser afin de nous arracher le cri de pitié qu'il attend de nos lèvres.

Cette pitié, on se doute que nous ne nous attardons pas à la marchander à l'auteur de la *Divine Tragédie* dans un sujet comme celui-ci. Mais le poète est plus exigeant qu'à l'ordinaire. Ce qu'il veut, ce qu'il ordonne, c'est qu'une vague d'amour d'une puissance aussi irrésistible que la sienne se soulève du fond de notre être et emporte tout avec elle. Pitié pour les combattants, c'est-à-dire fraternité avec ceux qui ont souffert, ont lutté, se sont dévoués pour nous et dont nous ne devrons jamais oublier les actes :

Un remords m'avertit que je ne pourrais plus
Être pareil encore à celui que je fus...
Un fardeau douloureux dans mon cœur est entré,
Et je sens tout le poids de la fraternité.

Pitié pour la vieille maison que l'on abandonne devant la ruée des Barbares :

O ma maison, demain tu ne seras plus là !
Je te regarde encore avec un tremblement
Et je cherche la place où l'on te frappera.

Pitié pour les mères : celle-là, hélas ! n'a pas besoin d'une grande éloquence pour être comprise de tous les cœurs, mais l'amour de M. Henry Bataille est plus raffiné. Son tendre amour qui cherche une consolation à l'inconsolable dédaigne les artifices vulgaires de la commisération, et, puisant dans son génie l'argument suprême, celui qui, à ses yeux d'artiste, peut lutter contre le sentiment de l'irréparable, crie aux mères douloureuses la beauté magnifique, sculpturale, féerique que la mort brutale imprime sur les champs de bataille aux corps des héros :

Rien n'est plus merveilleux que la beauté des morts.

Effacez de vos yeux, pauvres femmes, dit le poète, l'image de vos fils défigurés, déchiquetés, pantelants : cette vision effroyable est un mensonge. J'ai vu les morts : ils étaient admirables,

Fronts d'ivoire, profils sereins, chairs diaphanes,
Ils semblaient façonnés par quelque Praxitèle,
Avec des majestés augustes, sans souillure,
Ayant bien su tomber pour la pose éternelle...
J'en suis certain. J'ai soulevé la couverture.

Pitié pour les humbles que cette guerre opprime une fois de plus, pitié pour toutes les douleurs, avouées ou inavouées. La curiosité affectueuse de M. Henry Bataille va les chercher dans leur repli le plus secret, son imagination en crée d'inédites. Il pense aux amantes qui ne furent que des maîtresses et qui, n'ayant pas droit au deuil officiel des veuves, doivent pleurer en secret la mort de celui qui les aima, et il pense aussi, soudain, dans son immense tendresse, à l'effroi désespéré des hirondelles qui, au retour du printemps, ne retrouveront pas le nid familier dans l'angle de la maison abattue.

Ainsi ce grand cœur meurtri ne sait limiter ni son amour ni sa compassion : il voudrait découvrir en lui des accents nouveaux pour pleurer sur tous, car tous lui sont également chers. Ce n'est pourtant pas dans cette pitié, si magnifique soit-elle, que réside la note la plus originale de cette *Divine Tragédie*, c'est dans quelques accents superbes de lyrisme admiratif que lui arrachent, malgré lui, certains spectacles de la guerre. Avec l'amour, ce qui bouleverse cette âme de poète, c'est le sentiment de la beauté. Une nature artiste comme celle-ci a tellement l'habitude de chercher les éléments du beau dans chaque spectacle humain qu'elle ne peut s'empêcher, ici encore, de se plier à cet incessant travail. Malgré sa volonté, dirait-on, malgré son désir crispé de se rebeller devant de telles horreurs, elle accomplit une fois de plus sa tâche familière. Et l'extraordinaire est qu'en effet, sous son regard aigu, des parcelles de beauté se détachent de chaque tableau, si affreux que soit celui-ci, et viennent s'agglomérer en un tout saisissant.

De la beauté, il en traîne sur les champs de bataille, dans la rage et dans la haine, dans la passion et dans le crime, il y en a dans l'âme des vainqueurs et dans celle des vaincus, il y en a dans les holocaustes comme ceux de ces jeunes Saint-Cyriens partis à l'assaut parés de leurs gants blancs, il y

en a dans les gémissements des blessés, dans le cri des innocents, il y en a sur la terre, sous terre et dans le ciel. En deux superbes morceaux, l'un intitulé *le Combat d'avions*, l'autre *le Soldat de 1915*, M. Henry Bataille a fixé quelques-uns des aspects de cette beauté étrange où il entre de l'héroïsme, de la douleur, de la frénésie et du désespoir :

Ils marchent, fabuleux, livides légions !
Et cette Grande Armée, blanche sur un ciel noir,
Quand on la voit passer, dans les rayons du soir,
Vous met au cœur le plus auguste des frissons !
Sous leur cilice pâle et crayeux, on dirait
Des pénitents altiers descendant le Thibet.
La boue sculpte au képi un vague alerion.
Ce défilé, ce grand retour, au fond du rêve,
C'est simplement ceci : l'heure de la relève.

Tout le morceau serait à citer : il témoigne, ainsi que la description magnifique de ce combat d'avions, si beau que les adversaires font trêve pour le regarder et l'applaudir, d'une admiration de la beauté bien rare à notre époque et d'un sentiment qui s'élève très au-dessus de nos habituelles visions. A lui seul il classe ces poèmes parmi les plus originaux et les plus admirables que la guerre ait inspirés.

***

Nulle âme n'est plus inquiète, plus fiévreuse, plus multiple que celle de M. Fernand Gregh. Toujours en haleine, toujours aux aguets, à la fois oppressée par le monde extérieur et rêvant de s'unir à lui, elle aspire incessamment à épouser chacune des formes de la vie, à s'agrandir en se diversifiant. Elle est faite pour toutes les résonances, lugubres ou joyeuses, pour toutes les vibrations, pour tous les échos amplifiés et prolongés. C'est la fonction même du poète que remplit avec une sorte d'enthousiasme sacré ce noble artiste qu'est M. Fernand Gregh, c'est cette mission à la fois douloureuse et magnifique qui consiste à traduire les sentiments d'autrui, à s'en pénétrer assez pour exprimer l'inexprimable qui est en eux, à les réduire avec plus de force, plus de netteté, plus de beauté.

On pense, dès lors, de quelles émotions puissantes cette riche sensibilité, ce large cœur a tressailli depuis août 1914. Chaque cri de douleur, chaque soupir d'espérance, chaque élan vers l'avenir a trouvé là une voix pour le comprendre et pour y répondre. De l'avant à l'arrière, de la souffrance humaine à la souffrance des pierres, des champs de bataille aux monuments détruits, du passé au présent, le poète va et vient, regarde, s'exalte, souffre et frémit. Ce n'est pas un goût presque maladif de sentir, comme celui de M. Henry Bataille, qu'il apporte dans la contemplation de ces spectacles, c'est une inclination irrésistible de se mêler à eux en quelque sorte, de s'en pénétrer afin d'avoir, lui aussi, sa part de tristesse ou de joie ou d'amour, afin d'être semblable à ceux qui ont tressailli d'allégresse ou de désespoir, afin de vibrer avec la communauté humaine. Sentiment bien différent de celui qui anime l'auteur des *Flambeaux* chez lequel l'altruisme, réel, cependant, est contre-balancé, à tout instant, par un goût profond de la sensation égoïste.

Le jour de la mobilisation, le poète de *la Couronne douloureuse* est avec les tambours qui roulent sourdement par le village et les champs, apprenant aux populations que l'horrible chose est déchaînée ; devant les ciels magnifiques de l'été de 1914, il rêve, il s'exalte, il s'élance en imagination dans l'univers chaotique des combats ; il court aux Invalides dès l'exposition du premier drapeau pris, il ressent toutes les angoisses morales de Paris durant la bataille de la Marne, il se reprend à espérer avec un large soupir d'allégresse, il parle aux réfugiés, il pleure avec eux sur les foyers détruits, il court d'Ypres à Dixmude, de France en Angleterre, des tranchées de première ligne aux cantonnements, il converse avec les combattants, il prie pour eux, et, dans un élan, il lance un suprême poème en l'honneur de la patrie.

Ainsi son livre est réglé sur le mouvement même de l'histoire de ces dernières années, le rythme choisi est celui de la marche même des choses, la concordance entre la vie et le poète finit par être absolue.

Tant de spectacles douloureux épuisent, du reste, cette belle sensibilité ou l'exaspèrent. Cet artiste est trop humain pour parcourir impunément le cycle infernal où souffrent et

crient et se tordent ses frères en espérances et en lamentations. Il y a chez lui une robustesse de l'âme moins grande que chez M. Henry Bataille, moins d'âpreté, plus de fantaisie, un désir plus lancinant d'échapper à l'horreur du présent en se détournant vers un spectacle moins douloureux.

Tantôt c'est la quiétude de la nature magnifique qui s'étale en toute beauté sur laquelle le poète repose ses yeux fatigués, et c'est une évocation émouvante de la capitale pendant les premières semaines de la guerre :

Je reverrai toujours ce Paris de septembre,
Quand l'Allemand était tout près,
Quand, las de s'énerver sur l'atlas dans sa chambre,
Le soir, on aspirait le frais ;

Ces nuits, ces belles nuits si pures, si paisibles,
Molles des fleurs des environs,
Où les souffles étaient des écharpes visibles
Dont la frange effleurait les fronts...

Ou encore :

Je suis dans un jardin
Que parfume le foin,
Ce jour de la grand'guerre.
Il pleut comme naguère
J'aimais qu'il plût, en juin.

Tantôt c'est une image du passé qui, en face du présent, vient insidieusement se glisser, qui s'impose à l'esprit du poète, qui l'accable, qui se substitue pour un instant à la réalité. Ainsi, devant Senlis fumante, crevée et dévastée par les Barbares, M. Fernand Gregh ne peut chasser l'image de la calme cité qu'il a connue hier, dormant « dans son doux vallon », entre ses maisons blanches, dans ses jardins :

Où dans les soirs des brûlants juins,
Au moment frais des arrosages,
Tant de douceur montait parfois,
Mêlée à la senteur des bois,
Qu'on voyait pâlir les visages...

Ce rappel d'hier est si obsédant pour l'auteur de *la Cou*

*ronne douloureuse* qu'il en arrive à le mettre en scène, comme dans cette délicieuse et tragique petite pièce intitulée *Verhaeren parle à Verlaine*, où le poète des *Villes tentaculaires*, mêlant sa voix à celle de l'auteur de *Sagesse*, forme un extraordinaire duo, celui des deux Belgiques, la Belgique d'avant et d'après les armées du kaiser.

Enfin, même dans la forme, il demeure à M. Fernand Gregh quelque chose de ce qu'était la poésie insouciante et fantaisiste d'avant 1914, aux rythmes banvillesques et aux épithètes imprévues. Décrivant le Dunkerque de guerre, il écrit :

Ce Deauville naissant fait de deux ou trois rues
Perpendiculaires aux flots,
Avec cet air noyé des « plages » vite accrues
Où les maisons font des îlots...

Ces deux pompeux hôtels qui « commençaient à prendre »
Où un soir couche un bataillon,
Avec les officiers qui dînent, l'air peu tendre,
Dans ce qui fut le grand salon.

Ces oppositions constantes, dans le fond et la forme, entre la vie d'hier et celle d'aujourd'hui, qu'on relèverait au cours de presque chacune des pièces qui forment *la Couronne douloureuse*, c'est l'occasion d'une nouvelle souffrance pour le poète. L'auteur de *la Beauté de vivre*, le créateur de l'humanisme dont le cœur s'est toujours penché avec émotion sur celui de ses semblables est torturé deux fois, dirait-on, par la catastrophe contemporaine : il l'est dans le présent et il l'est dans le souvenir du passé. Tout, devant lui, est bouleversé, saccagé, anéanti et tout disparaît aussi de ses rêves, de ses espérances, de ses illusions. Son cœur saigne à la vue de ce qui est comme à la pensée de ce qui fut. Un rayon de soleil, un beau ciel bleu, une romance retrouvée, un souffle de printemps, loin de la calmer, ravivent sa douleur. Il pleure les jours d'autrefois et les minutes présentes, il s'indigne des ruines et leur vue lui rappelle les maisons écrasées, il se désespère de la mort et son spectacle lui fait regretter la vie. En vain essaie-t-il de se consoler en chantant les psaumes des vainqueurs de la Marne dans un très beau poème où il place nos soldats à leur véri-

table rang, auprès des héros de Marathon et de Salamine, en vain évoque-t-il l'aurore triomphale des victoires futures :

> Quel rêve !... Enseignes dépliées,
> Entrer chez eux, leur rendre un jour,
> Au son insolent du tambour,
> Leurs injures inexpiées !

son cœur a été atteint à jamais, semble-t-il, dans les sources vives de sa sensibilité. Tant de délicatesse de sentiment, tant de charme de poète fantaisiste, enthousiaste et ardent comme la vie elle-même a été froissé, flétri et anéanti.

Plus que les autres il a souffert, en raison même de sa nature de poète prête à amplifier toutes les résonances, à comprendre toutes les douleurs en s'y associant. Avec un instinct foudroyant il a senti, dès le premier jour, les malheurs sans précédent qui allaient frapper l'homme, il a deviné les cris, les larmes, les fureurs et les beautés atroces de la gloire, il a imaginé les sacrifices sans nom et les dévouements sans limites, il a aperçu tout l'avenir et tout le tragique du présent en écoutant battre le tambour qui annonçait la générale entre les vieux murs d'une petite ville d'Ile-de-France. Qu'on relise l'admirable morceau, vraie pièce d'anthologie, intitulé *Mobilisation*, et l'on verra comme une sensibilité d'artiste peut vibrer et s'exalter au contact de la réalité :

> Ces tambours, ces sourds tambours,
> Je les entendrai toujours !

Au son du tambour, le paysan s'arrête, jette sa pioche, l'ouvrier lâche son outil, le maçon abandonne le mur commencé, ne voulant même pas reprendre le temps de mettre sa blouse laquelle demeure

> Ballante au grand vent
> Qui prête à la manche un geste,
> Quand le pauvre bras souvent,
> Hélas ! lui, n'est plus vivant.

Tous s'en vont d'un pas ferme, les femmes seules pleurant en silence.

Puis, par fragments équipée,
En vieille blouse fripée,
S'accroissant de maint et maint
Dans un serrement de main,
L'humble escouade groupée,
Au détour du vieux chemin
S'enfonçait dans l'épopée.

Ces tambours, ces sourds tambours,
Je les entendrai toujours !

Ainsi retentit dans l'âme du poète bouleversée le rappel de la gloire qui vient, de la souffrance qui s'approche, du deuil universel qui menace. Son âme frémit, son cœur se serre, une angoisse immense l'envahit, et, avant que des yeux aient pleuré, déjà les larmes ont mouillé les siens...

***

Cette sensibilité frémissante en face de l'immense douleur, nulle ne devait la manifester avec plus d'âpreté que madame de Noailles. Comment l'auteur du *Cœur Innombrable* qui est tout sens et toute vibration devant le spectacle de la nature, qui aspire incessamment à fondre sa personnalité, à la noyer dans les choses qui l'environnent n'eût-elle pas été bouleversée jusqu'au fond de l'être par le décor de meurtre et d'horreur dressé tout à coup pour la férocité des hommes?

Le vent tiède, les bois, les astres clairs, la lune,
Ce noble arrangement du soir indifférent
Qui, pourtant, séduisait les âmes une à une
Par un doux aspect triste et franc,

Les villes, les maisons, toute la fourmilière
Humaine qui se meut
Et s'endort confiante en baissant ses lumières,
Le front sur les genoux des dieux,

Tout me semble néant, à tel point s'interpose
La mort entre la vie et moi...

Cependant si son cœur fait pour les chaudes palpitations de la vie se sent figé et presque glacé dans l'atmosphère de mort

où il se trouve soudain plongé, son esprit se ressaisit et la douleur infinie fait place, chez elle, à une admiration non moins immense pour nos soldats et leurs labeurs.

Cette admiration éperdue, qu'elle a proclamée dans mainte page, dont elle a épuisé tous les accents et toutes les sensations, on peut dire que c'est la caractéristique des poésies de madame de Noailles écrites pendant la guerre. Ce n'est pas aux lecteurs de la *Revue de Paris* qu'il faut rappeler des morceaux comme *le Soldat*, comme *les Morts pour la Patrie* ou comme ce *Départ* aux lignes déjà classiques. L'inspiration y naît d'images moins précises que dans les poèmes de MM. Bataille et Gregh, mais tout aussi fortes. Ce n'est pas un combattant particulier, un portrait familier ou évoqué au milieu de détails familiers que dessine la plume de madame de Noailles, mais un être souvent anonyme, perçu dans une foule d'autres êtres, anonymes comme lui :

O mort parmi les morts, dont nul ne gardera
Le nom, humble relique,
Toi qui fus un élan, une démarche, un bras
Dans la masse héroïque...

L'habitude de contempler les grands spectacles de la nature, de se fondre dans les ensembles des choses, de sentir et de penser par vastes groupes d'images prédisposait l'auteur du *Cœur Innombrable* plus que n'importe quel autre poète — à l'exception de Verhaeren — à chanter la multitude des combattants, leurs souffrances, leur labeur et leur héroïsme. Nul ne s'étonnera donc de la trouver en bonne place parmi les chantres de la guerre.

De même convient-il de signaler tout de suite les belles médailles guerrières que M. Henri de Régnier a gravées d'un trait si pur et si noble et qu'il a réunies sous le titre *1914-1916*. C'est un livre de pitié pour ceux qui ont combattu, pour ceux qui sont morts :

Salut, ô premiers morts de nos premiers combats,
O vous, tombés au seuil de la grande espérance
Dont palpite le cœur ébloui de la France...

C'est un livre d'ardente dévotion pour ces martyrs du

sacrifice sublime, avec, çà et là, deux ou trois échappées dans le domaine de la beauté où l'on retrouve le grand poète, comme cet admirable sonnet intitulé *la Lyre* et dédié à Gabriele d'Annunzio :

Que l'éclaire l'amour ou que la nuit le voile,
Vigilant, haut et prêt au combat meurtrier
Dont il guette sans peur le péril familier
Venu vers lui de par delà la mer sans voile,

Le fier oiseau de feu, de métal et de toile,
En son vol sûr qui porte un poète guerrier
Pour la gloire aujourd'hui ceint d'un double laurier,
Rôde au ciel dangereux où ne luit nulle étoile.

Il plane. Le moteur bourdonne puissamment
Et d'en bas l'on croirait, à son bourdonnement,
En l'air grave qu'emplit une onde métallique,

Entendre, sous le doigt sublime et souverain
D'un Dieu lauré touchant à sa corde d'airain,
Vibrer au fond du ciel une Lyre héroïque.

Non moins ardentes et tendues d'une espérance sublime sont les poésies que madame Lucie Delarue-Mardrus a écrites durant la guerre et qui forment la dernière partie du livre intitulé *Souffles de Tempête*. On y trouvera une extrême variété d'inspiration qui va d'une invocation à Jeanne d'Arc et d'une manière d'ode aux gars normands à des tableaux parisiens et à des notations de nature toujours justes dans une expression infiniment mélancolique.

*Dies iræ* de la Toussaint,
Le glas sonne et le canon tonne,
Mais plus rien en nous ne s'étonne,
Car nous connaissons le tocsin.

Nous avons vécu tous les drames.
Nous sentons, tout autour de nous,
Voler, dans le vent triste et doux,
Des feuilles mortes et des âmes.

Certes, le canon gronde encor
Quand la voix des cloches s'est tue.
— Pendant que nous fêtons la mort,
Là-bas on en tue, on en tue...

Tour à tour épique, satirique ou conteur, Edmond Rostand avait trouvé, lui aussi, des accents d'un lyrisme passionné pour glorifier chacune de nos victoires, pour ranimer chacune de nos espérances, cependant que la rude et forte poésie de M. Paul Claudel s'enfonçait dans la vieille terre de France pour en magnifier les défenseurs.

***

Infiniment moins littéraire que tous ces poètes, plus simple dans son imagination et dans sa forme se présente M. Saint-Georges de Bouhélier avec ses *Légendes de la guerre de France*. On sait quel profond sentiment des instincts populaires il manifeste, comme il est pris par les accents des humbles et la plainte qui monte d'en bas. La guerre lui a fourni des thèmes, hélas ! trop nombreux pour son inspiration coutumière. Lui-même se rend compte de cette qualité de son talent, et, dans une courte préface, a souligné ce qu'il pouvait y avoir d'original dans sa manière : « Je me suis gardé dans ce livre de la rhétorique, dit-il, et *la plupart de ces poèmes sont comme des images d'Épinal rêvées.* » Nuls termes plus exacts pour définir cette poésie : elle s'alimente des impressions ressenties par les humbles, les déformations ou les simplifications des événements perçus par des cerveaux sans complications, de toute la légende populaire en train de se faire ou déjà cristallisée.

Ce sont tantôt des chants un peu lents, mélopées sourdes et angoissantes, telle la *Ballade des Émigrants* :

Voici la Mort et la Misère :
En route, donc, mes compagnons !
Oh ! les tourments du guignon
Et ces fureurs qui nous lacèrent !

... Et sous le fouet, dans les pierres
Qui nous déchirent, nous allons
Par tous les chemins, dans les vallons,
Le long des gouffres, des rivières...

Tantôt des chants populaires sur un mode ancien comme la *Complainte de la jeune fiancée* :

Hélas, que mon cœur a de peine :
— Cavalier, dis-moi, cavalier,
Ils sont par là-bas des milliers
Dans la bruyère et dans la plaine.

— L'un d'eux a mon cœur tout entier,
Il n'est pas de mine hautaine
Et n'a rien d'un grand capitaine,
Mais je ne peux pas l'oublier.

ou encore *la Fille de l'étage* :

« Père, mon père, où êtes-vous ?
Dit la dolente créature,
Où vous trouver ? Mon cœur est fou !...

O mon père, pourquoi ce cierge
Allumé qui brûle chez nous ?
Où êtes-vous? Qui vous héberge? »

Sur un air désuet, ce serait la verve naïve et sentimentale des chansons populaires jaillies avec les guerres du premier Empire et dont quelques-unes sont si charmantes. Qu'on se rappelle la *Ballade du vieux Grenadier*, revenant au village et annonçant, en passant, dans une humble ferme, la mort de son compagnon d'armes. La femme en pleurs, la vieille mère tremblante, le soldat son bâton à la main, messager funèbre déjà reparti, et la vieille voix chevrotante de l'aïeule :

— Que dit-il ? Mort pour la France !...

Ainsi chaque cataclysme produit des effets semblables sur des cœurs qui demeurent de la même étoffe à travers les temps et les siècles...

Tantôt l'inspiration de M. de Bouhélier lui souffle la légende proprement dite, c'est-à-dire la déformation d'un personnage vivant en un être symbolique démesurément grandi, tel le poème intitulé *les Trois rois fous* :

Les voilà tous trois à cheval
Qui s'en vont à travers le val.

Le premier monte un cheval rouge
Et sur son casque un aigle bouge.

Le deuxième, qui vient du Nord,
Porte en sa droite un sceptre d'or

Et l'autre avec son grand nez courbe
Vilainement fleure le fourbe.

Et tous les trois, parmi ce val,
Ils se trimballent à cheval.

Mixture de vulgarité volontaire, de simplicité et d'art évocateurs, c'est un talent d'imagier naïf qui dénote, au fond, une manière très compliquée et une attention soutenue. M. Saint-Georges de Bouhélier est un de ceux qui réussissent le plus adroitement dans cet ingénieux et charmant travail de littérature. Par ailleurs, lorsqu'il enfle la voix et qu'il s'essaie dans un genre plus large, il abdique davantage de sa personnalité et l'on aperçoit plus aisément les grands noms dont il s'inspire. C'est ainsi que sa *Cantate pour célébrer les morts*, qui est en soi une belle chose, au rythme grave et à l'accent profond se relie très visiblement au Victor Hugo de *la Légende des siècles* et des *Contemplations*. Et ce n'est pas un grief, toute poésie découlant presque fatalement de celui qui demeure le géant du siècle dernier, mais c'est l'indication du cercle dans lequel doit se retrancher M. de Bouhélier pour demeurer le poète populaire, prime-sautier et très ingénu qu'il veut être.

***

« Cœur de France dont la Champagne est le sauveur ! — C'est le moment d'aimer la France dans son cœur. » Ainsi chante M. Paul Fort, et c'est toute la raison d'être des *Ballades Françaises* qu'il multiplie avec une fantaisie charmante pour son plaisir et pour le nôtre.

Peu de poètes tiendront une plus large place dans l'histoire littéraire de ce temps-ci : lorsque la postérité aura fait un choix entre ces trente et quelques volumes d'un lyrisme si ingénu et si joyeux, d'un tour si miraculeusement français, elle s'étonnera de Paul Fort comme on s'étonne d'une réussite absolue qui tient toujours plus ou moins du miracle. A la suite de Marot, de Ronsard, de du Bellay et de La Fontaine, elle inscrira l'auteur des *Ballades Françaises* parmi les plus

purs artistes de notre poétique. La souplesse de sa prose rythmée vaut les vers solides des périodes classiques, la fraîcheur de son inspiration égale l'ingéniosité la plus authentique des vieux poètes.

Sur un tempérament de cette sorte, la guerre n'a pas la même prise que sur la sensibilité moderne d'un Bataille ou la vitalité frémissante d'un Fernand Gregh. Quoi qu'il fasse, M. Paul Fort ne saurait vibrer aussi douloureusement. Le fracas de la bataille l'étonne, d'abord, comme un coup de canon éclatant au milieu des halliers et du calme des forêts. Il tressaute, il ne veut pas croire, puis, lorsqu'il sait, il s'efforce de chanter la guerre, le courage des soldats, la vie des martyrs, comme on la chante autour de lui. Mais la plume lui tombe tout de suite des mains.

« Je m'attendais à autre chose, j'avais conçu d'autres espérances ; — je voulais me donner à vous, grandes batailles, comme je me suis donné à la grande nature ; mais je ne vous comprends plus, vous êtes si surnaturelles ! — La nature, au moins, me laissait souffrir de mes amours. Et vous point, batailles, qui nous voulez tout entiers. Oh ! je sais bien, je sais bien pourquoi... — Sans amour, désormais, que de la Patrie, nos soldats, nos enfants meurent pour la nature de France. — Mais enfin il ne faut pas être trop sévères, batailles. Moi, je souffre d'amour, et voilà pourquoi mon trouble. — Et croyez-vous que tous nos enfants — nos héros — ne souffrent pas plus d'amour que de la mitraille ? »

Et le poète s'emparant de ce thème ingénieux s'écrie :

« On les dit héros parce qu'ils se battent bien. Mais étaient-ils faits pour être des soldats? Moi je les dis héros pour ce qu'ils ont donné leur jeunesse et l'amour qu'ils n'osent pas pleurer. »

« Il ne sera plus pour lui de bien-aimée : voilà pourquoi mon enfant est héroïque. Son beau, pauvre, son cher visage est si détruit.... » me dit une mère. « Il ne sera plus pour lui de bien-aimée. »

« Quoi ! Je blasphème ? Cette mère blasphème ? On ne l'en aimera que mieux notre soldat ?.... Sa mère, bien sûr, et non une amoureuse. Voilà pourquoi nos enfants sont héroïques. — Ah ! fut-il jamais blessures plus atroces ? »

Ce détour ingénieux pour pleurer et pour s'exalter, c'est

tout le Paul Fort de la guerre, tel qu'on le trouvera dans les quelques pages finales du livre intitulé *Que j'ai de plaisir d'être Français !* et surtout dans ce que le poète appelle le Bulletin de la guerre lyrique et qui forme la matière des *Poèmes de France*. Verve subtile et rare, inspiration toujours pittoresque, même dans les minutes les plus angoissantes, émotion qui conserve une forme littéraire, trop littéraire peut-être, mais exprimée d'une façon claire, simple, naturelle qui ne peut être que le maximum de l'art ou le comble de l'ingénuité. Le soldat que chante Paul Fort n'est ni féroce, ni exalté, ni barbare. Il est douloureux souvent, il souffre mille morts, mais un rien le console, un oiseau qui passe, un coin de ciel bleu, un rayon de soleil, et aussitôt le sourire, son sourire naturel revient sur ses lèvres et s'épanouit tendrement. C'est, au fond, un gai compagnon, tout plein de charme et de gentillesse, de bonne grâce aussi et joliment français. On l'aime autant qu'on l'admire, et, après une poésie un peu tendue comme celle de Henry Bataille, c'est un délassement et un incomparable repos que de goûter les pages de Paul Fort.

*L'Arrêt sur la Marne*, de M. François Porché, et *Foi en la France*, de M. Henri Ghéon, s'inspirent, l'un et l'autre, d'une poétique assez voisine de celle de M. Paul Fort. Sans doute M. Porché est plus classique, la forme de M. Ghéon est plus lâche, basée sur l'assonance et guidée par la sensibilité plus que par la raison. Mais tous les deux et même tous les trois, en joignant l'auteur des *Ballades Françaises*, apportent le témoignage d'artistes neufs, d'un originalité indiscutable. On ne trouvera, du reste, ni dans les uns, ni dans les autres, une note inédite que la guerre aurait été seule à fournir : chez M. Paul Fort, nous l'avons vu, l'esthétique n'a pas varié et le Bulletin lyrique de la guerre est tout proche, par la pensée et l'expression, de son *Paris sentimental*, par exemple. Chez M. Porché, tous ceux qui avaient goûté la vive imagination et le don poétique qui s'exprimaient dans ses œuvres antérieures, principalement dans le livre qui s'intitule *Au loin peut-être...* n'ont été nullement surpris des belles pages que constitue *l'Arrêt sur la Marne*. Ce superbe morceau, bien supérieur à notre avis par la mesure et le ton à la pièce de l'auteur, *les*

*Butors et la Finette,* dénote un sens et une puissance d'évocation des images vraiment étonnants.

Avec une dextérité extraordinaire, un goût et une harmonie parfaite, M. François Porché a disposé les petits chapitres de son court poème en autant de petits tableaux très variés qui forment la synthèse de toute une ville ou de tout un monde. *L'Agression,* c'est l'Allemagne à la veille de 1914.

Des tourbillons noirs remplissaient les ports,
L'ardeur au travail tenait d'un délire,
L'enfant apprenait la loi des plus forts
Dès qu'il savait lire.

Tout était soumis au même compas :
La rue et les champs, la façade et l'arche,
Le système exact des canaux, les pas
Des troupes en marche.

Pourtant triomphait la morne épaisseur,
Et le bloc de marbre et la longue phrase
Tiraient vanité d'un art sans douceur
Qui toujours écrase.

Paris, c'est déjà l'évocation du royaume de la Finette où tout est harmonieux et mesuré :

Que les soirs de ces jours avaient de noble grâce
Sur la terrasse
Au bord de l'eau !
Déjà les marronniers s'effeuillaient sur les marbres,
Un fard léger poudrait les arbres
Comme le temps dore un tableau.
Le bleu du ciel avec l'ardoise
Dont le Louvre est couvert
Jouait un vieux morceau de musique courtoise,
Et, dans le vieux jardin désert,
Les fleurs qui cachent leur folie
Sous les manières de la Cour
Dansaient une danse polie
En se parlant tout bas d'amour.

Enfin c'est la bataille où chaque combattant représente une classe de la société française, où

Tous les accents, tous les patois
Ne font plus qu'un souffle, une voix,

où les enfants de la Finette ont déjà raison des Butors.

Sensibilité fraîche, accents tout neufs, vivacité des images, précision des détails et harmonie de l'ensemble, telles sont les qualités de ce beau poème. C'est un de ceux qui survivront certainement au souvenir de l'époque effroyable qui l'a engendré.

*Foi en la France*, de M. Henri Ghéon, n'est ni moins moderne ni moins original que la plaquette de M. Porché. Mais on eût aimé que ces ardentes pages d'un chaud amour fussent mieux rassemblées, mieux liées et plus émondées. Il y a encore beaucoup de flottement, beaucoup d'inégalités ici et là et l'on a peine à découvrir des morceaux vraiment excellents. Cependant il n'est pas niable que M. Henri Ghéon a fait un grand effort pour se hausser aux circonstances présentes. Sa lyre ne s'y accorde pas toujours, mais elle y réussit parfois. Elle atteint alors un pathétique véritable comme dans la belle pièce intitulée *Assaut de nuit* :

Dans le vent des canons qui ont dû tout détruire — depuis le temps
qu'ils tuent ! —
et qui se taisent... vous partez !
Je sais que vous partez : à une seconde près je connais l'heure...
et dans ma main qui tremble j'ai tenu ma montre jusqu'à
cet instant.
Silence, silence, silence... — est-ce vrai ? — silence, silence !

Et le poète, courbé par l'émotion, continue de suivre par la pensée ses compagnons dans la nuit opaque que trace seul le crachement des mitrailleuses, et il devine les hommes qui tombent et il n'entend plus rien dans l'obscurité que le battement de son cœur :

Silence, silence, silence... — puis le canon tonne !... et c'est tout.

Émotion intense perçue depuis quatre années par combien de poètes mêlés à la foule des combattants et qui retentit douloureusement dans le cœur de chacun d'eux ! Émotion presque toujours similaire dans chaque sensibilité qui la perçoit et rendue souvent en termes à peu près identiques. Ce ne sera pas l'une des moindres singularités de cette guerre, ce parallélisme des sensations qu'elle engendre chez tous ceux qui l'ont vécue. Reprenez les livres de vers dont nous venons de parler, parcourez-en la table, vous verrez que ce sont les

mêmes sujets qui sont toujours traités, ce sont les mêmes spectacles, les mêmes douleurs, les mêmes espoirs, les mêmes cris et les mêmes larmes. On dirait de deux ou trois thèmes proposés par la fatalité et sur lesquels s'est exercé le chœur de la poésie française dans ses représentants. La mort, la boue, la gloire ou bien l'avion, les réfugiés, les ruines ou encore le pays natal, la mère, la douleur, ce sont les éternelles limites du cycle infernal dans lesquelles tourne chaque artiste. Suivant sa sensibilité, son goût pour les idées ou la qualité de son émotion, il s'attache à l'un de ces sujets plutôt qu'à l'autre, il pleure plus qu'il ne vocifère ou il se console plus qu'il ne se lamente, mais c'est à propos de choses identiques et souvent avec des mots identiques.

C'est pourquoi il ne faut pas trop s'étonner que la guerre n'ait modifié profondément aucun des tempéraments de poètes qu'elle a inspirés. Si le Bataille de la *Divine Tragédie* est le même que celui de *la Chambre blanche*, si le Verhaeren n'a pas bougé d'une ligne, si le Gregh est demeuré de la même qualité, si Paul Fort n'a pas modifié sa manière, si François Porché s'est révélé dans la note même que l'on attendait de lui, c'est que la guerre ne crée pas, qu'elle active simplement les forces morales et intellectuelles. Si elle bouleverse de fond en comble un tempérament, c'est dans des cas extrêmement rares. A l'ordinaire elle se contente d'imposer à tous les artistes le même thème de douleur et d'effroi et de surexciter l'inspiration de chacun. Par son action corrosive, elle met à nu dans des profondeurs ignorées de l'être des fibres secrètes qui vibrent étrangement, mais elle est incapable de créer une forme particulière de la beauté. Et c'est peut-être la rançon de sa gloire tapageuse, cette impuissance où elle est de procurer un frisson nouveau à un cœur de poète.

JULES BERTAUT

# LA HAUSSE DES PRIX

Les conséquences financières et économiques de la guerre se font sentir dans toute l'Europe et dans la plus grande partie du monde avec une redoutable intensité. La cherté des vivres, par exemple, devient un problème de plus en plus angoissant. Elle a commencé à s'accuser en 1915 et, depuis cette époque, elle n'a cessé de s'accentuer. Elle accable en ce moment, chez nous, le nombre immense des citoyens dont le revenu n'a guère varié depuis cinq années ; professeurs et hommes de lettres, fonctionnaires, petits rentiers ou retraités et tant d'autres. Ceux qui souffrent le plus de la hausse des prix sont par malheur les plus intéressants : les pères de familles nombreuses, déjà atteints par des deuils cruels et qui ont tant de peine à élever les enfants qui leur restent. Par contre, l'aisance et même la fortune se sont largement répandues dans d'autres classes de la société : fournisseurs de l'État, producteurs et vendeurs de denrées d'alimentation et d'objets de luxe, courtiers en marchandises de toutes sortes. Ces nouveaux riches, qui ne supportent que des impôts dérisoires, ne savent que faire de l'argent qu'ils ont touché pendant la guerre : ils le gaspillent en prodigalités, en achats dispendieux et vains, en repas somptueux, tandis que de pauvres gens se demandent chaque soir comment ils paieront leurs vivres du lendemain. Des inégalités aussi choquantes seraient de nature à troubler la paix sociale si elles se prolon-

geaient pendant l'après-guerre comme elles se sont produites pendant toute la durée du conflit. Il faut y porter remède sous peine de voir se multiplier les grèves et les désordres, préludes de crises plus graves.

A ceux qui s'en alarment, peut-être outre mesure, on peut répondre, il est vrai, que nous souffrons beaucoup moins en France de la cherté des vivres que la Russie, l'Autriche, la Turquie et même l'Allemagne. Chez nos ennemis, ce fléau sévit dans une plus large mesure que chez nous. Il a provoqué, à n'en pas douter, la chute de l'empire russe et jeté d'autres peuples voisins dans un état d'anarchie révolutionnaire. Nous ne sommes certainement pas dans une situation aussi dangereuse et nous avons les moyens, pendant qu'il en est temps encore, de nous tirer d'embarras. Mais il serait imprudent de ne point s'en préoccuper. Cherchons d'abord les causes qu'on s'obstine à ne pas vouloir comprendre de la hausse quasi générale des prix. Nous verrons ensuite par quelles mesures on peut l'atténuer, sinon la faire cesser.

*
* *

Les économistes anglais ont publié des études sans nombre sur la hausse des prix et la plupart ont émis sur ses causes une opinion identique. M. Hartley Withers, dans l'*Economist* et dans ses remarquables ouvrages; le professeur J. Schield Nicholson, le professeur Pigou, le professeur Edwin Cannan et tant d'autres [1] ont clairement démontré que la hausse des prix avait été provoquée par l'abondance des signes monétaires, d'une part, et, de l'autre, par la réduction de la production causée par la mobilisation d'un nombre considérable de producteurs.

L'abondance des signes monétaires, c'est-à-dire des moyens de paiement ou du pouvoir d'achat, est un fait indiscutable. Dans tous les pays, y compris les neutres, il y a eu, dès la fin de la première année de guerre, une surabondance ou une inflation de monnaie, c'est-à-dire de moyens de paiement de toute

1. Parmi les principaux travaux de ces économistes éminents, nous pouvons citer : *Poverty and Waste, Our money and the State, The business of finance*, par Hartley Withers ; *War finance*, par J.-S. Nicholson ; *Money, its connexion with rising and falling of prices*, par Edwin Cannan, etc.

nature : crédits de banque, billets de banque, or servant à gager les billets, pièces d'argent et de bronze qu'on a fabriquées plus largement que jamais.

Les belligérants ayant exporté, pour solder leurs achats au dehors, une partie de l'or qu'ils possédaient, il en est résulté chez les neutres un accroissement sensible des moyens de paiement et par suite une dépréciation de l'argent. Mais cet accroissement a été plus grand encore chez les Alliés et chez leurs ennemis. Pour payer les frais de la guerre, tous ont usé des mêmes expédients. Au lieu de frapper de lourds impôts les non-combattants, ils ont eu recours à des émissions de papier-monnaie et à des emprunts. Chez nous, on le sait, c'est la Banque de France qui a fourni à l'État les billets nécessaires pour faire face aux premières dépenses de guerre. En Angleterre on a émis des *currency notes* ou billets d'État et l'on a contracté des emprunts sous diverses formes : bons du Trésor, obligations à termes plus ou moins longs. Mais, quelle que soit la modalité d'un emprunt, il ne fait que diminuer l'inflation pendant un court délai. Dès qu'il a été émis, l'État se sert de l'argent qu'il s'est ainsi procuré pour payer ses fournisseurs, ses soldats et ses fonctionnaires, et cet argent revient ainsi nécessairement dans la circulation, soit sous forme de crédits de banque, si le chèque est le mode de paiement le plus usité, soit sous forme de billets de banque, si l'on s'en sert plus généralement que du chèque. Le mécanisme de ces deux modes de paiement est un peu différent, mais il donne les mêmes résultats ; il produit une inflation monétaire qui provoque la hausse des prix.

En Angleterre, par exemple, si l'on emprunte cent millions en bons du Trésor, que va-t-il se passer? Ces cent millions seront souscrits par les banquiers ou leurs clients qui en verseront le montant à l'État sous forme de chèques. Ces chèques iront à la Banque d'Angleterre qui en portera le solde au crédit du compte de l'État. L'État à son tour paiera ses dépenses au moyen de chèques tirés sur la Banque d'Angleterre où ils seront virés au compte des banquiers : par conséquent, l'argent qui sera sorti de la caisse des banquiers y reviendra lorsque le Gouvernement l'aura dépensé, et le solde des crédits à la Banque d'Angleterre n'aura pas diminué. Mais comme,

d'autre part, les fournisseurs de l'État réaliseront des bénéfices, ces bénéfices viendront accroître leurs crédits en banque. Enfin, certains souscripteurs de fonds d'État emprunteront à leurs banquiers les sommes nécessaires pour acheter des titres dont l'intérêt leur semble plus avantageux que celui des valeurs qu'ils possèdent : dans ce dernier cas, les avances faites par les banquiers à leurs clients auront pour effet d'augmenter la masse des crédits, c'est-à-dire les dépôts. Il en sera de même lorsque les banquiers achèteront des valeurs pour leur propre compte.

Ce sont en effet les avances qui créent les crédits et qui augmentent par conséquent le chiffre global des dépôts. Lorsqu'une avance est consentie par un banquier, elle n'est pas versée en espèces à son emprunteur : celui-ci use, en général, du droit qui lui a été accordé de tirer des chèques jusqu'à concurrence du montant de l'avance. Mais ces chèques ne seront pas non plus encaissés dans la plupart des cas, par leurs bénéficiaires, qui trouveront plus simple de les remettre à leurs banquiers. Si le tireur et le bénéficiaire ont le même banquier, l'opération se réalisera par un simple jeu d'écritures : le banquier créditera le bénéficiaire et débitera le tireur — et par suite le chiffre de ses dépôts aura augmenté. Si le bénéficiaire possède un compte chez un autre banquier, il ne prendra pas davantage la peine de l'encaisser : il le remettra à ce second banquier, qui le portera à son crédit dont les dépôts se seront également accru [1].

Il est donc aisé de comprendre que les énormes crédits ouverts à l'État pour solder ses dépenses de guerre ont pour résultat de grossir dans de larges proportions le montant des dépôts dans les banques. C'est ainsi que, dans l'ensemble des grandes banques anglaises par actions (non compris la Banque d'Angleterre et les banques d'Écosse et d'Irlande), le total des dépôts, qui s'élevait à 657 millions de livres à la fin de 1913, avait atteint 1 304 millions à la fin de 1918, soit un accrois-

1. On sait que les chèques reçus de cette manière par les divers banquiers sont « compensés » au *Clearing-House* : si la masse des chèques reçus par un banquier forme un total plus élevé que la masse des chèques tirés sur lui, il sera crédité de la même somme sur les livres de la Banque d'Angleterre où il possède un compte courant ; dans le cas contraire, il sera débité.

sement de 647 millions de livres ou plus de 16 milliards de francs. Mais il faut ajouter à ce chiffre formidable celui des dépôts des banques privées qui ne publient pas leurs bilans et dont on évalue le montant à 700 millions de livres environ : ce qui portait le total des dépôts au 31 décembre 1918 à plus de 2 milliards de livres, c'est-à-dire 50 milliards de francs [1]. Et ce n'est pas tout. Il faut encore ajouter la circulation fiduciaire (billets de la Banque d'Angleterre et *currency notes* ou billets d'État) et l'or détenu par les banquiers : ce nouveau total de monnaie s'élevait, il y a six mois, à 382 millions de livres ou 9 800 millions de francs. Et nous ne parlons pas de la monnaie d'argent et de cuivre qui a été frappée en quantités considérables depuis le début de la guerre !

Lorsque les économistes anglais soutiennent que cette abondance de monnaie, — quelle qu'en soit d'ailleurs la forme, et qu'il s'agisse de crédits au moyen de chèques ou de papier-monnaie, — est la cause essentielle et certaine de la hausse

1. L'*Economist* du 8 février dernier, auquel nous empruntons ces chiffres, y ajoute les commentaires que voici :

« Il est amusant de rappeler que, au cours des premières années de guerre, l'accroissement rapide des dépôts en banque était salué comme un témoignage étonnant de l'augmentation de la richesse du pays à une époque où une part de plus en plus grande de son énergie était consacrée à la destruction. Cette erreur grave n'est plus à cette heure aussi fréquente, bien que certains de ses apôtres les plus fervents continuent à la propager et à s'en réjouir. L'accroissement des dépôts est surtout une conséquence des avantages offerts par un système de banque perfectionné et dont nos dirigeants financiers ont tant abusé pendant la guerre. N'ayant pas eu le courage fiscal dont ils auraient dû faire preuve ou l'intelligence de nous conseiller, sinon de nous obliger, à faire face aux dépenses de la guerre par des souscriptions aux emprunts réalisées sur nos économies, ils ont dû combler le déficit entre les recettes et les dépenses par la diffusion des crédits en banque et du papier-monnaie. Au lieu de nous prendre de l'argent et de réduire ainsi notre pouvoir d'achat dans la mesure où le leur devait s'accroître, ils ont créé un nouveau pouvoir d'achat, réduisant de la sorte la valeur effective de la monnaie pour l'État et pour nous-mêmes, par suite de la hausse des prix, qui, par incidence, a considérablement accru le coût de la guerre et semé parmi les ouvriers un mécontentement et une méfiance dont les résultats se traduisent par les grèves que l'on sait. Si chaque achat opéré par le Gouvernement avait été compensé par une diminution du pouvoir de dépenser en ce qui touche les simples citoyens, les finances de guerre auraient eu dans leur ensemble des effets très différents. La dette aurait été moins lourde, la balance du commerce extérieur moins défavorable ; les profiteurs de la guerre et les travailleurs auraient eu beaucoup moins de facilités de gagner trop d'argent, et il y aurait eu enfin une moindre démoralisation à la fin d'une entreprise pour la liberté et la justice. »

générale des prix, ils peuvent au surplus appuyer leur opinion sur des faits concordants et décisifs. Cette hausse, légère en 1915, s'accroît en 1916 et en 1917, pour atteindre en novembre 1918 jusqu'à 182 p. 100 par rapport aux prix moyens de la période de base 1901-1905, et de 160 p. 100 par rapport à ceux de juillet 1914. Ces nombres indices (*index numbers*) ont été établis par l'*Economist* d'après les cours moyens et mensuels des principales marchandises, céréales, denrées de toute nature, textiles, charbon et matières premières, etc... D'autres statistiques ont été dressées par le ministère de l'Approvisionnement, et elles fournissent des chiffres sensiblement analogues. Il en résulte, notamment, que du mois de juillet 1914 au mois d'octobre 1918, les prix des principales denrées d'alimentation se seraient accru de 129 p. 100 ; ceux des textiles, des cuirs, etc., de 132 p. 100 ; ceux du charbon, de 77 p. 100 ; ceux du savon, de 133 p. 100 ; ceux de la bougie, de 248 p. 100 ; ceux des huiles comestibles, de 219 p. 100. La hausse des prix de quatre produits de première nécessité, — le bœuf, le pain, le beurre et le lait, — aurait atteint, pendant la même période et d'après les calculs du ministère de l'Approvisionnement : 95 p. 100 en Angleterre ; 120 p. 100 en France ; 164 p. 100 en Italie ; 61 p. 100 aux États-Unis ; 205 p. 100 en Suède ; 115 p. 100 en Suisse ; 128 p. 100 en Allemagne ; 522 p. 100 en Autriche.

Il est à remarquer que cette hausse générale des prix a subi la même marche ascendante que la circulation du papier-monnaie ou des crédits en banque et que, plus la circulation a été abondante, plus la hausse s'est accentuée. Ce phénomène n'a d'ailleurs rien de nouveau. En Russie, les vivres étaient déjà hors de prix au mois d'octobre 1917, lorsque la circulation des roubles atteignait 46 milliards : le moindre repas dans un restaurant de Pétrograd coûtait à cette époque 50 roubles ! Sans savoir exactement ce qui se passe en Russie depuis qu'y sévit le bolchevisme, on estime cependant à plusieurs centaines de milliards la circulation d'une monnaie de papier désormais sans valeur ; de même qu'en Autriche, on ne l'accepte plus en paiement. Les échanges n'ont plus lieu que sous la forme primitive du troc ; on échange le beurre pour du pétrole ou du sucre, du blé pour des vêtements, etc. Est-il

même besoin de rappeler que, sous la Révolution française, un souper du Comité de Salut public avait coûté, le 4 brumaire an IV (26 octobre 1795) la somme fantastique de 5 660 livres, par suite de la dépréciation des assignats tombés à 1 p. 100 de leur valeur nominale? D'ailleurs n'est-il pas certain que la monnaie est une marchandise comme une autre, que plus elle est abondante et offerte, moins elle a de valeur? En temps ordinaire, la loi de l'offre et de la demande ne suscite des mouvements de hausse que jusqu'à concurrence des disponibilités des acheteurs ; la hausse s'arrête dès qu'une marchandise ayant atteint des cours trop élevés, ne trouve plus d'acquéreurs. Mais si, en temps de guerre où certains produits deviennent souvent plus rares, le volume de la monnaie s'enfle au point de doubler, de tripler ou de quadrupler le pouvoir d'achat, il est clair que le consommateur peut subir la loi du producteur, du négociant ou de l'intermédiaire, et qu'il paie souvent deux, trois ou quatre fois plus cher les marchandises, comme le charbon, le beurre ou la viande dont il lui est pénible de se passer.

Par contre, la hausse des prix n'arrête point l'État : quand sa caisse est vide, il contracte de nouveaux emprunts et il continue à acheter les marchandises et les services dont il a besoin. Mais il subit à son tour les conséquences de la hausse des prix qui l'oblige à dépenser des sommes de plus en plus fortes, à contracter des dettes de plus en plus lourdes et à payer des intérêts de plus en plus élevés. C'est ce qu'a fait justement remarquer la commission spéciale chargée par la Chambre des Communes anglaises de l'examen des dépenses publiques. Parmi les causes de l'accroissement continu des dépenses, cette commission a signalé en première ligne la hausse des prix provoquée, d'après elle, par l'augmentation des dépôts en banque pendant la guerre ; par les demandes de marchandises supérieures aux approvisionnements et l'impuissance du Gouvernement à exercer un contrôle sur les prix ; par l'augmentation des salaires et l'augmentation subséquente du coût de la production ; par l'augmentation du taux des bénéfices ; par les cours défavorables du change dans les pays d'où l'Angleterre importe des approvisionnements.

Le rapport de la commission [1] renferme les observations que voici :

Il serait difficile et peut-être inutile de rechercher quel est l'ordre d'importance de ces divers facteurs. Mais il est certain que l'accroissement des dépôts doit être classé parmi les plus importants. S'il avait été possible de faire face au jour le jour aux dépenses de guerre au moyen de taxes nouvelles et d'emprunts couverts par l'épargne publique, il ne saurait être douteux que la hausse générale des prix aurait été bien moins considérable ; le résultat aurait été de transférer le pouvoir d'achat des citoyens au Gouvernement. Mais le Gouvernement, par l'entremise de la Banque d'Angleterre et des grandes sociétés de dépôts, a créé de larges crédits nouveaux afin de permettre à ses fournisseurs d'accroître leur production. Il a, en outre, emprunté à la Banque d'Angleterre beaucoup d'argent sous forme d'avances, et dans la mesure où ces avances n'ont pas été remplacées par des emprunts équivalents de la Banque au marché des capitaux, ce qui n'a pu toujours être le cas, cette opération n'a été qu'une pure création de crédit. Le Gouvernement a reçu, d'autre part, des sommes considérables des sociétés de dépôts en paiement des valeurs qu'il a émises, et ces sommes ont été ensuite rendues disponibles par le paiement des dépenses de l'État. Si ces deux procédés de trésorerie n'affectent pas la bonne condition et la stabilité de nos institutions financières, ils n'en ont pas moins eu pour résultat de créer dans une large mesure un nouveau pouvoir d'achat. Ce nouveau pouvoir d'achat, qui s'est répandu dans la plus grande partie du pays, ne s'affirme point par des demandes supplémentaires de marchandises et ne provoque pas une hausse des prix, s'il sert à faire des placements en valeurs de l'État. Mais si, au contraire, il se porte sur le marché des objets nécessaires et prend la forme de demandes supplémentaires de marchandises, il provoque fatalement la hausse.

En d'autres termes, la responsabilité de la hausse des prix retombe, en ce qui touche ce côté de la question, en partie sur le Gouvernement et en partie sur le public. Sans doute, il y a eu des augmentations d'impôts et des emprunts qui n'ont été couverts que par l'épargne. Mais dans la mesure où cette politique n'a pas été suivie et où, au contraire, de nouveaux crédits ont été créés dans les banques, le Gouvernement a donné au public le moyen d'acheter des produits avec plus de liberté. Et le public, lorsqu'il dépense avec plus de liberté, au lieu de faire des placements en valeurs de l'État, provoque contre lui-même la hausse des prix. Si les deux méthodes sont poussées plus loin, les prix tendent à s'élever encore davantage. Mais si l'on y met un frein, une importante cause de la hausse des prix disparaîtra.

1. *Second report from the Select Committee on National Expenditure*, distribué le 13 décembre 1917, à la Chambre des Communes.

En Angleterre, les économistes, les financiers, les commissions spéciales ont donc été d'accord pour recommander, comme remède à la hausse, une réduction des crédits ou des dépôts en banque qui se transforment si aisément en monnaie lorsqu'ils ne servent pas directement à l'achat des marchandises. Mais comme, d'autre part, ces accroissements de moyens de paiement ont été provoqués par les dépenses excessives de l'État, le meilleur remède à l'inflation et le seul efficace consiste à réduire ces dépenses dans la plus large mesure et le plus vite possible. La hausse des prix ne s'arrêtera que lorsque l'État aura cessé de dépenser de 6 à 7 millions de livres par jour (150 à 175 millions de francs) en Angleterre et, en France, 100 à 120 millions de francs pendant le même et court délai.

***

Examinons maintenant comment s'est produite chez nous la hausse générale des prix : nous allons voir qu'elle est due à des causes semblables. Rappelons d'abord que la circulation de la Banque de France atteignait, huit jours avant la guerre, le 24 juillet 1914, 5 911 millions, et que, par suite de l'escompte du papier des sociétés de crédits, elle passait, le 31 juillet, à 6 683 millions. Les escomptes de papier ont continué et l'État, à son tour, a réclamé des avances à la Banque, de telle sorte que la circulation montait à 10 042 millions le 24 décembre 1914. Cet accroissement était normal parce que l'or, qui avait cessé de circuler, devait être nécessairement remplacé, dans les achats au comptant, par des billets de banque. Afin d'empêcher la circulation des billets de s'enfler trop vite, le ministre des Finances eut l'excellente idée, dès la fin de septembre 1914, d'émettre des bons de la Défense nationale remboursables à trois ou six mois et à un an. Par ce procédé ingénieux, il donnait une prime aux porteurs de billets et les incitait à faire des économies en les prêtant à l'État. Mais ces économies n'ont pas été assez grandes et la circulation n'a pas tardé à augmenter, avec modération d'ailleurs, en 1915 et 1916, pour suivre, à partir du milieu de cette dernière année, une marche ascendante beaucoup plus accentuée. En voici les chiffres :

| | Montant de la circulation |
|---|---|
| 24 décembre 1914 | 10 042 millions |
| 24 juin 1915 | 12 104 — |
| 23 décembre 1915 | 13 201 — |
| 22 juin 1916 | 15 734 — |
| 28 décembre 1916 | 16 500 — |
| 21 juin 1917 | 19 777 — |
| 27 décembre 1917 | 23 336 — |
| 28 mars 1918 | 25 179 — |
| 27 juin 1918 | 28 550 — |
| 26 septembre 1918 | 29 922 — |
| 26 décembre 1918 | 30 249 — |
| 6 mars 1919 | 33 091 — |

Ces chiffres sont intéressants à plus d'un titre. Ils démontrent, tout d'abord, que l'accroissement de la circulation est dû presque exclusivement aux emprunts contractés à la Banque par l'État. En se reportant en effet au bilan du 13 février dernier, on s'aperçoit que la Banque avait avancé à l'État, à cette date, la somme énorme de 20 200 millions de billets, auxquels il faudrait ajouter, pour être exact, les escomptes de bons du Trésor français pour avances de l'État à des Gouvernements étrangers, c'est-à-dire 3 550 millions, soit au total 23 750 millions. Si l'on diminue de pareille somme le montant des billets en circulation, c'est-à-dire 32 506 millions, on s'aperçoit que la circulation serait, dans ce cas, très normale et que le cours forcé pourrait être supprimé sans le moindre danger [1]. Mais ce qui est plus significatif et plus concluant au point de vue qui nous préoccupe, c'est que la hausse des prix s'est accusée dans les mêmes proportions que l'accroissement de la circulation. Il est facile d'en faire la preuve en citant les nombres *indices* que chacun peut consulter à la bibliothèque de la *Statistique générale de la France*. Ces indices ont été établis, avec le plus de soin possible, d'après les variations de prix de treize sortes de

1. On s'aperçoit aussi que le montant des dépôts de la Banque de France, soit 1 663 millions environ, est plus élevé que le montant des avances et du portefeuille non moratorié. Par conséquent, les opérations productives de la Banque seraient aisément réalisables si elle n'était qu'une banque de dépôts et non plus une banque d'émission.

denrées dans les principales villes de France. En voici le tableau :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1er | trimestre | 1913 | 1 020 |
| 3e | — | 1914 | 1 004 |
| 1er | — | 1915 | 1 105 |
| 3e | — | 1915 | 1 235 |
| 1er | — | 1916 | 1 336 |
| 2e | — | 1916 | 1 379 |
| 3e | — | 1916 | 1 420 |
| 4e | — | 1916 | 1 466 |
| 1er | — | 1917 | 1 547 |
| 2e | — | 1917 | 1 717 |
| 3e | — | 1917 | 1 845 |
| 4e | — | 1917 | 2 008 |
| 1er | — | 1918 | 2 120 |
| 2e | — | 1918 | 2 331 |
| 3e | — | 1918 | 2 446 |
| 4e | — | 1918 | 2 583 |

Ainsi, d'après ces chiffres, les prix des treize denrées envisagées étaient légèrement inférieurs, pendant le troisième trimestre de 1914, à ceux du premier trimestre de 1913. Mais, par rapport à 1914, les chiffres du premier trimestre 1916 indiquent déjà une hausse de 34 p. 100 ; ceux du premier trimestre 1917, une hausse de 55 p. 100 ; ceux du dernier trimestre 1918, une hausse de 158 p. 100. Et, à l'heure même où nous écrivons, cette même hausse continue, en même temps que s'enfle la circulation de la Banque de France. S'il était nécessaire, pour démontrer cette coïncidence frappante, de dresser un graphique, on s'apercevrait tout de suite que la courbe des prix est presque exactement parallèle à la courbe de la circulation. On serait donc amené à conclure, d'après des données approximativement exactes, que la hausse des prix est la conséquence inéluctable de l'accroissement de la circulation.

C'est ce qu'a fait ressortir avec beaucoup de force le ministre des Finances dans le discours qu'il a prononcé au Sénat le 19 décembre 1918, au cours du débat sur le renouvellement du privilège de la Banque de France.

Il développait des idées conformes à celles de tous les éco-

nomistes anglais et de la quasi-unanimité des économistes français, M. Charles Gide, M. Charles Rist, M. Camille Perreau et la plupart de leurs collègues. Malheureusement, il n'a pas pu appliquer ses propres théories : les avances de la Banque à l'État, qui s'élevaient à 16 400 millions le 19 décembre 1918, sont montées à 20 200 millions dès le 13 février 1919. En huit semaines, le Trésor avait donc emprunté à la Banque 3 800 nouveaux millions de billets, et il avait, par suite, contribué dans une très large mesure à la hausse des prix qui s'est accusée avec tant d'intensité pendant cette même période de huit semaines.

Sans doute, l'inflation n'est pas la seule cause de la hausse des prix, mais elle en est la cause principale et sans laquelle la hausse n'aurait jamais pu atteindre de pareilles proportions. L'accroissement de la circulation est légitime et même nécessaire lorsque la production a une tendance marquée à augmenter, c'est-à-dire pendant les périodes de prospérité économique; dans ce cas, l'accroissement du pouvoir d'achat se trouve compensé par un accroissement de production de marchandises et l'équilibre peut ainsi se rétablir. Mais quand survient une période de dépression, la circulation doit diminuer pour que le même équilibre puisse se maintenir, et les crises industrielles ne peuvent alors être évitées que par une élévation du taux de l'escompte qui a pour effet de faire baisser la circulation. On a souvent comparé — et avec raison — l'abaissement et la hausse des prix aux oscillations d'une balance. Si la quantité de marchandises à vendre correspond aux besoins de la consommation et à son pouvoir d'achat, les deux plateaux de la balance restent en équilibre et la stabilité des prix se maintient. Mais si l'on place dans l'un des plateaux plus de monnaie sans mettre dans l'autre une plus grande quantité de produits, le plateau qui contient la monnaie baisse — et la hausse des prix se fait aussitôt sentir. Si, au contraire, c'est le plateau de la marchandise qui est surchargé, tandis que l'autre contient le même volume de monnaie, les prix baissent. En résumé, la hausse des prix ne sera enrayée, aujourd'hui comme hier, que par l'augmentation de la production ou des marchandises arrivant sur les marchés, d'une part, et, de l'autre, par une diminution de la circulation de la

Banque de France, c'est-à-dire de la monnaie la plus généralement employée dans les transactions.

Tous les autres remèdes nous paraissent vains ou insuffisants. Les taxations, les réquisitions, les lois anciennes et nouvelles contre l'accaparement et la spéculation ne pourront produire aucun résultat décisif. Les abus dont on a raison de se plaindre disparaîtront d'eux-mêmes lorsque les deux causes principales de la hausse que nous venons d'indiquer auront disparu. Si nous avions des moyens de transports terrestres et maritimes plus nombreux et plus rapides, si nous pouvions, par exemple, importer plus largement de nos colonies africaines les produits qui nous font défaut et si, en même temps, l'État pouvait réduire ses dépenses et par conséquent emprunter moins de billets à la banque de France, nous verrions succéder une baisse progressive à la hausse continue et inquiétante des prix. L'entremise si fâcheuse pour l'économie nationale de courtiers sans nombre n'aurait plus de raison d'être, et ces inutiles intermédiaires, seraient bien obligés de fermer boutique. La ruée de gens qui prélèvent d'énormes commissions sur l'achat et la vente des denrées est un véritable fléau. On en a vu surgir de toutes les classes de la société, comme à toutes les époques de gêne publique, de dépréciation de l'argent et de raréfaction des produits : individus sans profession ou commis infimes, politiciens besogneux, mercantis du front ou de l'arrière se sont jetés à corps perdu dans cette carrière nouvelle de profiteurs où il a suffi parfois de mettre en rapport des vendeurs et des acheteurs pour gagner une fortune rapide sur laquelle le fisc était même impuissant à prélever le moindre impôt. On veut poursuivre ces trafiquants malhonnêtes et l'on a mille fois raison. Mais ne serait-il pas plus sûr de rendre leurs trafics impossibles, en supprimant les causes qui les ont fait naître, en diminuant l'énorme circulation de l'argent qui permet aux nouveaux riches d'acheter à tout prix, et en augmentant l'approvisionnement de nos marchés?

Si l'on supprime la cause du mal, on fera évidemment cesser ses effets lamentables. Mais ce n'est point, à l'heure où nous sommes, en quelques semaines ni même en quelques mois que les seuls remèdes efficaces pourront le guérir. Il faudra

du temps pour améliorer très sérieusement nos moyens de transports et pour diminuer la circulation de l'argent. On s'y prend déjà un peu tard. On savait que la hausse persistante des prix était inévitable, et que les énormes dépenses de l'État, avec la masse des billets de la Banque de France qu'elles exigeaient, devaient produire une inflation. On savait que les accroissements d'appointements et de salaires allaient provoquer une nouvelle hausse en augmentant la circulation de la monnaie. On aurait dû réfléchir plus tôt à ces conséquences graves d'une situation économique spéciale. On aurait pu, dès le début de la hausse, en atténuer les rigueurs en favorisant la création de coopératives municipales auxquelles l'État n'aurait livré les produits qu'il faisait venir du dehors qu'à la condition qu'ils fussent vendus à un prix déterminé. L'État n'aurait-il pas pu aussi s'efforcer de réduire ses dépenses, en supprimant celles qui n'avaient pas pour but unique de gagner la guerre, en surveillant mieux ses fournisseurs, en augmentant considérablement les impôts, en restreignant plus tôt la consommation des denrées nécessaires à l'existence, de manière à ce que la distribution en fût plus juste? Mais il a, au contraire, changé sans cesse de méthodes, improvisé des décrets et des lois inapplicables, et il a toujours eu peur de prendre des mesures énergiques par crainte de mécontenter certaines catégories d'électeurs. Il a beaucoup trop vécu, en somme, au jour le jour; il a usé d'expédients financiers et économiques, et il n'a pas dressé un programme d'avenir; il n'avait pas préparé la guerre et il a mal préparé la paix.

Toutes ces critiques, où l'on se complaît d'ailleurs si volontiers, ne changent pas le fond des choses. Les erreurs du passé sont encore réparables avec du temps et de la patience. Il faudra bien revenir, en effet, comme on le demande de divers côtés, à la liberté du commerce, au jeu de la concurrence qui fera, à la longue, baisser les prix. Mais est-il vraiment raisonnable de réclamer, par exemple, et dès maintenant, la liberté complète des importations? Pour que le commerce extérieur puisse reprendre son ancien essor, ne faut-il pas que notre industrie saccagée dans les régions du Nord et de l'Est par la barbarie allemande soit capable de reprendre son travail? Pour que notre agriculture produise davantage, ne faut-il pas

qu'elle utilise, à défaut de la main-d'œuvre qui lui fait défaut, beaucoup plus de machines et d'engrais qu'elle n'en possède? Si toutes les marchandises que nous pourrons importer quand nous aurons des bateaux ne sont pas payées par des exportations correspondantes, avec quoi les payerons-nous? En ce moment, on les paye au moyen de crédits, c'est-à-dire d'emprunts contractés chez nos Alliés ou chez les neutres. Mais allons-nous pouvoir continuer à emprunter? Et, nos crédits une fois épuisés, comment serions-nous capables de supporter la crise du change qui suivrait fatalement l'application d'un libre régime d'importation?

On voit combien sont compliqués les problèmes économiques et financiers qu'a soulevés une guerre aussi longue et aussi effroyable. Il ne faut cependant pas nous décourager. Nous avons gagné la guerre, ce qui était non moins ardu que d'organiser la paix. Le courage militaire ne nous a jamais fait défaut : pourquoi le courage civique nous manquerait-il? Nous allons traverser une période parfois angoissante et longtemps difficile. Nous serons contraints de changer nos habitudes, de restreindre notre bien-être, de nous accoutumer à l'épargne et de travailler bien après l'heure fixée naguère pour la retraite. La question du relèvement national, de la reconstitution économique est, comme tant d'autres, une question de haute moralité.

GEORGES LACHAPELLE

# LES ARTS ET LA VIE

*La guerre étant finie, où en sont les arts? — Tout est à reconstruire : comment rebâtir ? — L'Institut. — L'avant-garde. — Du néo-impressionnisme au cubisme. — Qu'est-ce que le cubisme? — Visite aux galeries et aux magasins d'art. — Maurice Denis, peintre militaire.*

En 1913, nous donnions ici-même un dernier « Bilan d'avant-guerre ». Peut-être la paix sera-t-elle conclue, quand paraîtront dans la *Revue de Paris* ces pages où nous ouvrons un nouveau compte.

« Il faudrait un esprit bien frivole — écrivait Renan en septembre 1870 — pour chercher à démêler l'avenir, quand le présent n'a pas une heure assurée. Il est permis cependant à ceux qu'une conception philosophique a élevés au-dessus, non certes du patriotisme, mais des erreurs qu'un patriotisme peu éclairé, entraîne, d'essayer de découvrir quelque chose à travers l'épaisse fumée qui ne laisse voir à l'horizon que l'image de la mort. »

Depuis le 11 novembre 1918, la mort est derrière nous : nous ne songeons qu'à la vie et l'aimons plus passionnément — espérons d'elle beaucoup plus qu'hier ; ceux que par miracle épargna le destin se jettent déjà dans la vie comme un adolescent dans la mer, par un beau jour de torride chaleur. S'il y a quelques noyés parmi ces téméraires, les trop prudents qui se prélasseront sur la plage, en riant des aventureux,

courront d'autres risques, dont le pire serait de rester hors de la partie, de demeurer *ceux de l'avant-guerre* et de n'être point du beau lendemain.

« *La question de la paix est terrible, une des plus difficiles qui soient soumises à un Parlement, à un pays, à un temps.* » (Clemenceau, discours prononcé à la Chambre la nuit du 29 au 30 décembre 1918.)

Dans tous les domaines et formes de l'activité, le même problème se pose ; et si celui des arts n'est point de ceux qu'un Parlement résolve, la création d'une œuvre d'art, la vie d'un artiste, les conditions auxquelles il est soumis, le style même qui se dégage de son époque, ont un sens *social* dépendant de la politique, et chez nous, jusqu'à un certain point, de la représentation nationale.

La France ne cessa jamais, même défaite, d'être la patrie des arts plastiques et de la peinture surtout ; victorieuse, les regards du monde se tournent vers elle, et voici les grands éveils, les matins orgueilleux d'une jeunesse au cœur gonflé : les sèves montent, l'animent d'un mouvement, encore désordonné en sa cadence, merveilleux ! Chacun ne demande qu'à bien faire, à se surpasser, à éclipser les autres, à les supplanter : énergie sans pitié, que rien n'entravera ni ne doit ralentir, en cette cruelle, mais sublime explosion. Tout est à reconstruire; or, comment rebâtir? Par où commencer, recommencer? Les artistes, conscients d'être les ouvriers et les architectes, trépignent d'impatience en apportant leurs spécimens, leurs projets, leurs plans, car c'est d'eux qu'il dépendra que la Cité promise soit splendide ou hideuse. Est-ce d'eux uniquement? Non : *la Cité sera ce que sera la Société nouvelle.*

Aujourd'hui, il serait injuste et arbitraire de former un jugement. Trop de candidats aux récompenses vont faire défaut au tribunal; l'aréopage aurait aussi mauvaise grâce d'être sévère que de bons motifs pour une excessive indulgence.

Il est à craindre, et presque inévitable, que les premiers auxquels on confiera la tâche de *reconstruire* ne soient les hommes d'un âge plus que mûr, et que d'ici à ce que les nouveaux venus acquièrent l'autorité, une Cité provisoire soit bâtie par des artistes à qui manquera le sens des besoins futurs, et qui la concevront comme nous l'eussions commodé-

ment habitée naguère. Pendant la période de réajustement national, des villes de carton-pâte vont surgir de terre; on les décorera; on modèlera des groupes patriotiques et sentimentaux, des *Retour du Poilu*, on dressera des cippes et tout cela sera hâtif, et pareil aux *Gambetta*, aux *En avant*, aux *Gloria Victis*, pareil à ces groupes de pierre, de bronze, de sucre candi ou de chocolat, qui peuplent nos jardins et nos places; de même valeur esthétique que ces toiles pseudo-fresques, commandées par les ministères. Et ces sculptures, ces peintures auront la même qualité que l'œuvre du maçon.

Déjà aux Champs-Élysées, entre le Palais présidentiel et les Invalides dont il cache le dôme — cette merveille architecturale — on tente l'effet d'un groupe de circonstance; le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'il n'est point à l'échelle de l'avenue. Ailleurs, il aurait peut-être son mérite. Cet ouvrage, par M. Sicard, et qui inspira une si belle page à M. Gustave Geffroy, tient hélas! plus du croquis que de la statuaire. C'est de l'illustration : ces deux figures qui ne se lient point entre elles, ne se relient pas davantage au paysage urbain.

***

N'est-ce point un *fait social*, que désormais la nomination d'un artiste à l'Institut ne soit non seulement plus un honneur — comme pour un littérateur d'être admis à l'Académie française, — mais une sorte de discrédit, au jugement des grands collectionneurs et des marchands en vogue (c'est tout un) — mettons un dédommagement? Fait social, symptomatique, inquiétant, dans un État organisé et si lent qu'est le nôtre à abandonner ses vieilles coutumes. Pourquoi, dira-t-on, l'Académie des Beaux-Arts ne recrute-t-elle pas ses membres avec plus de discernement et autant d'à-propos que l'Académie française? Puvis de Chavannes ne s'assit jamais sous la Coupole Mazarine, ni Rodin non plus ; et un certain nombre des hauts doctrinaires végètent encore à l'Institut, qui eurent l'innocence de protester, en pleine guerre, contre l'attribution faite par l'État de l'hôtel Biron à Rodin, pour y recueillir les ouvrages du grand artiste et sa collection d'antiques ! Était-ce avoir assez peu de sens des valeurs « représentatives » de la

France à l'étranger, et mal comprendre Paris... où réputation vaut plus que talent, à ce que prétendent certains vétérans du boulevard?

Quotidien péril encouru par la France moderne, d'avoir à se maintenir en équilibre sous les feux croisés de la réaction aveugle et de la révolution ; et d'où, peut-être, cet opportunisme incolore, cette manière neutre des cent mille ouvrages (peinture, sculpture, architecture), dont les Salons officiels du printemps ou d'automne remplissaient les Palais des Champs-Élysées, puis les édifices publics, mairies, hôtels de ville, théâtres subventionnés, hôpitaux, bourses, gares. Une jeunesse « indépendante », d' « avant-garde », à la même heure, encombrera, plus qu'elle ne les encombre déjà, les boutiques des négociants d'art, avec leurs ouvrages auxquels les yeux du public s'accoutument aussi vite qu'aux excentriques modes féminines. Pour un Matisse, un Picasso, ou un Braque, qui ont beaucoup de talent et qui sont déjà presque de grands oracles, il y aura des nichées de sous-maîtres, une horde d'imitateurs, présentés par d'éloquents, d'astucieux impresarii, qui s'entendent aux affaires et à la réclame.

Ils ont beau jeu !

Je crains pour des lecteurs aux multiples *tendances*, de donner une image de la situation qui, effrayant les uns, encouragerait trop les autres... mais que faire? Il n'y a plus d'écoles mais des « tendances ». « *Nous sortons d'une époque de grèves, de revendications et de protestations où l'art lui-même n'était qu'une forme de protestation* contre quelqu'un ou quelque chose », est-il écrit dans « *Après le cubisme*[1] ».

Un de mes jeunes amis, des plus intelligents, le mieux doué, peut-être des artistes, me disait : « Qu'est-ce que les tendances? Je ne connais que les nôtres. » Or c'était des *Cubistes* qu'il parlait. Tel bondira, cessera de lire cet article, en y trouvant, dès l'abord, le mot *cubisme*, qui pour son oreille a le même son que *bolchevisme*.

Il faudrait mettre d'un côté ce vocable, et de l'autre ce qu'il désigne *aujourd'hui*. Les plaisanteries sont faciles, qu'on

1. Ozenfant et Jeanneret : *Après le Cubisme*.

adresse à toute nouveauté; mais, avouons-le, l'envie est forte, de s'armer — ou bien de s'évader —, en ces temps de compétition sauvage où l'insulte à l'équipe adverse est, comme en politique, sans pitié ni mesure. La moindre « trouvaille » prend une apparence subversive, elle est exploitée aussitôt par une bande de singes qui suit l'inventeur. Or tout renouveau n'assure point l'éclosion de multiples génies, ceux qui naissent à la même date sont même vite comptés. De l'âge de MM. Picasso, Braque, Matisse — environ quarante ans — combien en citerez-vous? Et n'abuse-t-on pas du nom de « maître »?

Nos jeunes réformateurs prétendent à la vertu de la seule peinture[1] et s'opposent aux écoles de l'art officiel, récompensé, encouragé, appris, et ils ont ceci de commun avec les romantiques du temps de Delacroix, avec les adeptes du classicisme oriental et bizarre de Ingres, et du classicisme français de David, avec les réalistes du temps de Millet, de Courbet, de Corot et de Manet, avec les impressionnistes et les néo-impressionnistes, élèves de Gustave Moreau.

***

Après quatre ans de chômage, on pouvait croire abolis ces Salons où les critiques, au mois de mai, établissaient leur bilan; mais ces épreuves se renouvelleront après la guerre, automatiquement, en dépit du lamentable échec du « Salon » de 1918, tentative malencontreuse à faire sous un bombardement; elles recommenceront par manque d'invention pour transformer des us invétérés, des coutumes qui n'ont que l'apparence de la force; elles se perpétueront par défaut d'adaptation au présent, surtout par *manque d'imagination*.

On distribuera donc des médailles, on élira des sociétaires, des associés, un jury fonctionnera et l'on nommera des commissions; il y aura des concours d'architectes, jugés par des

1. Par *peinture* (« *la seule peinture* »), il faut entendre quelque chose qui se sent, mais ne s'explique guère — pas plus que *littérature* : les œuvres de Victor Hugo sont de la littérature, telles autres n'en sont pas, malgré leurs mérites variés, dont le divertissement, l'intérêt pour les petits et les adultes. Un tableau de Delacroix est *de la peinture*, un tableau de Paul Delaroche n'en est guère.

députés, des conseillers municipaux, des industriels, et par des lauréats tombés dans l'oubli ; et des ronds-de-cuir rédigeront des palmarès où figureront, d'abord, les forts en thèmes d'avant 1914, jusqu'à ce qu'il y en ait d'autres... et ce sera toujours l'intrusion de l'État.

L'État devrait décourager, au lieu de les encourager, ses pupilles qui sont des fonctionnaires comme tant d'autres citoyens, tout en procurant aux jeunes le moyen de dépenser ailleurs une légitime activité.

Je prévois la réplique : « Que demandez-vous donc? Qu'il n'y ait plus de concours, plus de jury? D'ici-là quelle sanction, quel critérium? Les artistes, trop nombreux, seront libres de nous inonder de leurs produits et, quant aux places, ce sera au premier venu, au plus agile, au plus astucieux, au plus hardi de les prendre. »

On pourrait néanmoins souhaiter que ceux qui jugent et qui font commandes et achats, eussent plus de goût, se souciassent de l'Art plutôt que de popularité, et que leur zèle ressortît moins à la bienfaisance ou à la réclame électorale. Pourquoi l'État, asservi par sa clientèle, ne peut-il cueillir comme le simple connaisseur, dans le champ restreint où se prépare une belle moisson? Parmi tant de fausses vocations, il en est de réelles et les vrais artistes ne sont point restés inactifs, même sur le front. Dès 1915, j'ai vu quantités de compositions, de dessins, d'aquarelles, d'impressions, de projets décoratifs surgis de la tranchée, et témoignant d'une fertile ardeur, d'une invention fraîche, d'une main alerte ; art cursif, dépouillé de détails trop adroits, inutiles et gentils, art direct, robuste; ou parfois pesant, réfléchi, presque trop cérébral. Les plus doués, les plus intelligents sont parmi les jeunes cubistes et les « cézannisants », qui s'appliquent à renouer la tradition et croient y réussir. On sait que par un hasard déconcertant, ces artistes succédant aux néo-impressionnistes, se rattachent aussi à Gustave Moreau, *professeur*, de même que l'on pourrait dire que l'académisme mièvre du second Empire est issu de l'École austère de Louis David, ou Edgard Degas, d'Ingres. Les filiations, les arbres généalogiques ne nous intéressent qu'à titre documentaire sur les ancêtres et les descendants ; il est rare que les uns et les autres soient de

même importance. L'art des initiateurs, des précurseurs, est le plus souvent de moindre qualité que l'œuvre à laquelle aboutissent leurs recherches. Un véritable génie créateur est un aboutissant, dont l'influence ne produit plus que maniérisme et formulaires. Aujourd'hui, plus que jamais, des « arrivistes », mouillant leurs doigts pour prendre la direction du vent, tant en littérature qu'en art plastique, camouflent leur pensée toujours identique et l'habillent comme celle du *créateur*. D'où arlequinades, d'une révoltante imposture, quand elles ne sont pas niaises.

La tyrannie qu'exerça Cézanne sur la peinture de ces vingt dernières années, devrait être tenue pour périlleuse, par ceux qui considèrent le maître d'Aix comme un prodige, *monstrum*; d'autre part, ne tenir point compte de ce qu'il apporta, ce serait pour les débutants en peinture, comme pour un élève musicien d'ignorer Bach, Wagner ou Debussy.

Plus nous nous éloignons de la période où le mystère de Cézanne fut révélé aux étudiants, et mieux se dégagent les principes traditionnels que son œuvre portait en soi : principes que certains s'efforçaient alors de retrouver, par réaction contre la fragilité, la tremblotante, capricieuse notation, « l'écriture-artiste » des Goncourt ou d'un Claude Monet.

D'abord, la couleur intense et délicate du grand Provençal, la simplification de sa palette où quelques tons purs et difficiles à mélanger ne s'altèrent jamais, sa touche invisible et réfléchie sur la toile blanche, furent une surprise et une révélation pour les chercheurs de procédés, comme la vibration, la résonance métallique de sa matière qui, mince ou épaisse, a l'éclat ou la fluidité des primitifs italiens, la rigueur de la fresque, la fraîche transparence de la peinture à l'œuf. Cette matière se prêtait néanmoins au rendu des effets atmosphériques, que ne pouvait plus négliger, même un peintre las de l'impressionnisme, et qui cherchait *un style*.

Les étudiants virent chez Cézanne une tenue, une ordonnance, de l'équilibre, en dépit d'une déformation des objets représentés, et souvent même de leur chaos.

Connu des jeunes peintres, plus tard que les autres impressionnistes, Cézanne à eux se présenta comme un pionnier traçant une route : au bout de cette route, ils aperçoivent une

région où ils rêvent de situer le monument d'une Renaissance classique. Cézanne, s'il a la couleur vibrante, encore chère à la génération des *Néo-impressionnistes*, possède le *style* aussi, et un système de *composition*, un rythme que recherchaient les jeunes hommes cultivés par Gustave Moreau, esthéticien de belle intelligence, si peintre médiocre et trop littéraire.

L'influence de Cézanne nous parut surtout périlleuse, lors des Salons des *Indépendants*, au Cours la Reine; ses faiblesses semblaient y être des références pour d'innocents imitateurs qui étaient légion. Ils sont en train de disparaître et c'est de l'*esprit* de l'œuvre cézannienne, non de la *lettre*, que se sont nourris les innombrables sectes de « déformistes », stylisateurs[1], cubistes, post-cubistes « puristes », qui pullulent aujourd'hui, et dont s'emparèrent le snobisme... et les marchands.

Pour plus d'un lecteur, ces néologismes barbares n'évoquent rien que « blague » de rapins : pourtant il se développe un universel mouvement artistique, littéraire, poétique, musical, qui se cache sous le « mot masqué » de *cubisme*, aussi fortuit et moins pertinent que celui d'*impressionnisme*.

Les ouvrages bons et réussis sont rares encore, et confondus par le public avec la médiocre production cubiste, mais parfaitement reconnaissables, pour l'œil exercé. Quelques chefs érigent leur tête au-dessus d'une moutonnière et trop bruyante cohorte, irritante avec ses revendications, son arrivisme, ses manifestes révolutionnaires, le plus souvent enfantins, et la complicité de grotesques zélateurs mondains.

Nous sommes parvenus à la seconde période d'une évolution, mais le cubisme se transformera encore ; son avenir en France dépend de ce qu'un cataclysme sans précédent aura fait germer de notre terre bouleversée. La lecture, les méditations en pleine nature ont révélé à eux-mêmes des peintres, des écrivains, des musiciens, des poètes mobilisés sur le front. Dieu sait combien de livres, longs et graves, auront été annotés nuit et jour pendant la guerre, entraînement et excitant pour les artistes comme pour les hommes de lettres. Aux peintres et aux sculpteurs, l'exil loin des cénacles, des expositions et

1. « Les beaux esprits ont découvert le mot « stylisation » pour désigner tout ce qui manque de style », *Le Coq et l'Arlequin*, Jean Couteau, collection des tracts, n° I.

des ateliers, aurait dû être un bien heureux repos, puisque la question « métier » est posée d'une façon toute intellectuelle.

*Ils ont réfléchi !* La guerre nous aura fait crier, mais peut-être, comme sous le bistouri du chirurgien, pour nous guérir. De Florence, l'art mâle, dur et de précision, est né de la douleur, des révolutions et du meurtre; il fut conçu dans l'inquiétude et le couteau sous la gorge. Rien de durable ne se crée dans l'insouciance, ni pour les peuples, ni pour les individus.

Dans l'art et la littérature de demain, deux possibilités étaient à prévoir : le cynisme dans la joie du triomphe; ou un ascétisme de mystiques, dont il fut tant parlé au début de la guerre, comme de l' « art anonyme des cathédrales gothiques », de « l'explosion de la foi ». Or, nous discernons, surtout, un besoin de logique, d'approfondissement des idées; un manque de futilité très particulier à ces temps qui sont ceux de la science, du fait précis, de la machine. Et l'on pourrait tirer exemple d'une certaine éloquence parlementaire due à la venue au pouvoir d'industriels, de spécialistes, qui remplacent par chiffres et arguments de métier, les images de la rhétorique flamboyante, la diction emphatique, les effets théâtraux.

Écoutez les adolescents, voyez vers quelles professions leur instinct les pousse. Il est peu probable que le lendemain de 1918 ressemble à celui de 1871. Ce ne sera plus la peinture militaire-bibelot, la carte postale des Detaille, des Neuville, et des Berne-Bellecour, les panoramas, les aimables tableaux de chevalet, les chansons de Déroulède ni les musiques de Ch. Lecocq. Mais ne vous hâtez point de dire qu'il n'y a rien de changé ! Le goût du public et sa conception du plaisir sont toujours lents à se désaffectionner et à emboîter le pas de l'élite, qui les lui impose.

Nous serions-nous « refait » une âme?

En vérité, il est quelque chose de nouveau, qui se prépare en France et qui n'est point l'*art boche* dont on nous a rabattu les oreilles. D'abord, conviendrait-il de s'étendre sur le sens qu'a ce terme, en connaissant bien l'Allemagne et l'ayant visitée à l'aurore de sa gloire impériale, puis à son apogée. Si nous nous occupons, ici, surtout de peinture, répétons une

fois de plus que *toute originalité est venue de chez nous* ; la peinture est une des fleurs du génie français, si la musique est à peu près la seule gloire du jardin germanique.

Insistons d'autant plus sur la caractéristique d'une « tendance » si marquée chez nous, depuis 1914, par certains peintres, sculpteurs, musiciens et poètes *d'avant-garde*, à découvrir et reprendre la véritable tradition française. Ce désir est si louable, qu'il y faut prêter attention et aider ceux qui en ardent, même si le résultat semble souvent au-dessous de l'intention. Le *cubisme* est, non pas de *l'art boche*, mais un art latin dans ses multiples aspects.

***

« Mais qu'est-ce encore? » demande le public ahuri?

En montrant ce que le *cubisme* n'est point, on le définirait mieux qu'en le décrivant. D'aucuns se le figurent comme ressortissant à la géométrie, ou quelque chose comme l'*épure* des ingénieurs-constructeurs. Il y a d'ailleurs le *cubisme* et les *cubistes*. Tels théoriciens prétendent qu'une toile *cubiste* de M. Picasso [1] possède autant de *réalisme* qu'une nature morte de Chardin; n'étant d'ailleurs même *rien que de la peinture*, et si c'est par cette vertu que vaut un morceau de Chardin, il doit en être de même de Picasso. Or, ces théoriciens s'évertuèrent à nous convaincre que l'imitation de la nature, la *ressemblance* des objets, le *portrait*, l'expression du visage humain, étaient du domaine de la photographie, donc inférieurs, négligeables pour l'artiste... Le lecteur sait que le portraitiste est méprisé par ces esthéticiens, qui comme nous venons de le dire, soutiennent que le cubiste tend vers un réalisme supérieur, que le peintre cubiste *crée* une *réalité*, et que — son œuvre finie — elle est la réalité même. Passons la plume à M. Léonce A. Rosenberg, impresario des cubistes et esthéticien, depuis la guerre. Il écrit :

« *La Beauté est donc l'état d'âme d'un croyant, et l'œuvre de ce dernier, l'effort de réalisation de la Beauté* révélée. *Par-*

1. Je dis une toile « cubiste », parce que M. Picasso en peint de toutes sortes, mais il faudrait consacrer toute une étude à cet Espagnol inquiet, sensible, artiste et point du tout théoricien comme le Français Braque.

*venu à ce degré d'élévation, l'artiste crée ce que Platon a défini :* le Beau *en soi.* »

Il poursuit : « *L'Évolution d'un artiste connaît successivement les trois phases suivantes : l'imitation — l'interprétation — la création.* » Et la troisième serait celle du cubiste : « *Ne conservant de la nature que le Constant et l'Absolu* (par exemple, s'il peint une nature morte, il sort parfois de son buffet une bouteille, dit à peu près M. Rosenberg, et l'y refourre, dès qu'il s'est bien convaincu qu'elle est plutôt un objet rond, que plate comme une feuille de papier), *libre du choix des éléments nécessaires à la* Construction *de son œuvre, il réalise l'Esprit. Son œuvre devient la* Réalité. »

Ces phrases nous troublent un peu, si dans ses galeries, un philosophe à la suite de Platon propose à notre examen des toiles, presque toutes de même donnée, des natures mortes transcendantales, dont la plupart « évoquent » un journal, une bouteille, une pipe ou une guitare; quand dans un coin, ou au milieu de ce tableau se lit le titre d'un journal, en trompe-l'œil, et même apparaît du vrai papier collé. A cela, M. Georges Braque répond dans ses *Pensées et réflexions* propagées par *Nord-Sud,* revue littéraire (numéro de décembre 1917) :

« *Le trompe-l'œil est dû à un* hasard anecdotique *qui s'impose par la simplicité du fait.* » Et la ligne suivante, après cet aphorisme, cet autre, qui est une confession. « *Les papiers collés, le faux bois, et d'autres éléments de même nature* (?) — *dont je me suis servi dans certains dessins s'imposent aussi* (sic) *par la simplicité des faits et c'est ce qui les a fait confondre avec le trompe-l'œil, dont ils sont précisément le contraire. Ce sont aussi des faits simples, mais* créés par l'esprit *et qui sont une des justifications d'une nouvelle figuration dans l'espace.* »

J'entrevois ce qu'il veut dire, et qui serait « un nouveau réalisme ». Retenons les axiomes et l'aveu qui terminent le morceau : « *La noblesse vient de l'émotion contenue.* »

Un truisme :

« *L'émotion ne doit pas se traduire par un tremblement ému. Elle ne s'ajoute ni ne s'imite* (ceci est bien obscur dans les termes). *Elle est le germe, l'œuvre et l'éclosion.* » Ceci, moins original que la peinture de M. Braque.

« *J'aime la règle qui corrige l'émotion.* »

Bravo !

Ce qui est neuf, senti, quoique sans « tremblement ému », ce qui est d'un artiste et d'un peintre, c'est la collection de maintes œuvres du plus récent cubisme de Braque, essentiellement plastiques, d'une froideur de ton très distinguée, inattendues et, quoique bizarres, satisfaisantes pour l'esprit, comme une composition classique. Que M. Léonce-A. Rosenberg s'épargne la peine de les analyser, je n'ai pas plus besoin de ses commentaires, que le lecteur n'en a des explications d'un peintre, fût-il, comme moi, des *vieilles classes*, et qui lui dirait les raisons pourquoi, dans maintes toiles dont riraient les enfants, à tels « volumes », à telles brisures de lignes, à tel « vide », ou telle « coupe », notre œil reconnaît des rythmes, non point toujours nouveaux, mais renouvelés des meilleures époques, et sans doute quelques éléments d'une renaissance, d'un classicisme, d'un *Ordre* que l'impressionnisme avait méprisés, méconnus, ou dont sa sensibilité romantique l'écarta.

Notons encore dans les « pensées » de M. Georges Braque :

« *Le but n'est pas le souci de* reconstituer *un fait anecdotique, mais de* constituer *un fait pictural.* »

« *Il ne faut pas imiter ce que l'on veut créer.* » J'imagine qu'il veut dire : « *si l'on veut créer.* »

« *On n'imite pas l'aspect ; l'aspect, c'est le résultat.* » (Ceci n'est pas très bien dit, mais on devine.)

« *Pour être l'imitation pure, la peinture doit faire abstraction des aspects.* » (Vous croyez que *l'imitation pure*, c'est l'imitation de la bouteille-type, de la forme généralisée qu'évoque pour nous le mot bouteille, et non de telle en particulier, de celle de mon service ou du vôtre? Détrompez-vous!)

Il est vrai, que les théoriciens se disputent : il y a les producteurs et les vendeurs; il y a les poètes et les acolytes trop zélés. Décidez.

« *Travailler d'après nature*, c'est improviser. » « *Les sens déforment, l'esprit forme.* » « *Les arts qui s'imposent par leur pureté n'ont jamais été des arts à* tout faire. *La sculpture grecque et sa décadence, entre autres, nous l'enseignent.* »

Je cite ces trop incertaines maximes comme un renseignement sur la tournure d'esprit de nos réformateurs modernes.

A un professeur de philosophie, ces formules sembleraient être celles d' « idéalistes » vaguement platoniciens. Au contraire, certains littérateurs nous donnent les « Cubistes » pour des sur-réalistes ; « si l'on ne craignait de leur être désagréable, on dirait d'eux qu'ils sont des sur-photographes, qui enregistrent à la fois toutes les dimensions, la matière, la couleur d'un objet, l'ombre qu'il porte, ses demi-teintes, son odeur presque. »

Ils tiennent, eux, les « renoueurs » d'une tradition de pure peinture, à n'être point confondus avec les *Futuristes* à l'italienne de Marinetti, qui sont des « *impressionnistes d'idées* », selon le joli mot d'un homme d'esprit, des *romantiques*, en face de nos Cubistes, qui seraient des *Classiques*. Les élégances fades et mobilières d'un Severini (qui expose en même temps que M. Metzinger chez Léonce-A. Rosenberg), ne sont pas plus de la peinture, que le cubisme intégral et banalement moderne, de M. Metzinger. Braque est un peintre, cela suffit et vaut mieux que « les proses ».

On pourrrait rappeler, — mais ceci s'appliquerait à toute peinture, bonne ou mauvaise, aux bruyères de M. Didier Puget comme aux fleurs de Berthe Morisot, que la réalité « entre par l'œil du peintre et sort par sa main », après être passée comme une nourriture par l'estomac qui la transforme différemment, selon l'état de l'appareil digestif..., mais ne nous égarons pas dans les régions de la médecine. *Cubisme*, *Réalisme*, peu importent les formules, car avant les écrits de théoriciens, de poètes, et au-dessus, il y a *les œuvres*; elles entrent par les yeux du littérateur, et « sortent par leur main », transformées selon leur tempérament et les besoins de leur plume.

On ne pourrait davantage s'étendre sur la peinture des cubistes, sans parler de leurs ouvrages. Elle subit une évolution que nous comptons suivre de très près. Cette peinture n'est qu'une des expressions actuelles d'une « tendance » de tous les arts, inclinant vers une collaboration où ils se substituent parfois l'un à l'autre.

Il y aurait beaucoup à gagner pour les architectes, s'ils s'adressaient à un sculpteur cubiste tel que M. Laurence, pour les motifs ornementaux de leurs façades. Quoi qu'en aient les

théoriciens, le cubisme est, surtout, une « *esthétique ornementale* ». Les tableaux de cette école « *sont composés comme des tapis, avec des éléments pris à la nature et dissociés* ». Une pierre taillée par M. Laurence, si déconcertante au milieu d'un salon quand elle repose sur une selle ou une table, jouât-elle un rôle dans un ensemble décoratif, encastrée dans d'autres pierres, aurait de la grandeur et une certaine noblesse. M. Picasso décorerait une chambre avec un sens rare de la surface à couvrir, de l'harmonie des volumes, des couleurs et du mobilier. De quelques chaises en bois blanc, pareilles à celles de nos cuisines, pour certain appartement élégant, il a fait en les bariolant de très jolis sièges de salle à manger [1].

Pour prendre une juste vue du *Cubisme*, il faudrait le considérer dans son intégralité, lire des poèmes comme *le Cap de Bonne-Espérance* de Jean Cocteau et *le Transsibérien* de Blaise Cendrars; voir des pièces, entendre de la musique « française » du génial précurseur et vétéran Éric Satie et des jeunes maîtres. Cette musique, aux lignes d'une simplicité voulue, répudie toute attache germanique, ignore les fièvres et ses vapeurs, dissipe les brumes automnales. Elle s'oppose à Wagner et lance au milieu de la polyphonie de Strauss, le clair cocorico du coq gaulois [2].

Il est déjà trop tard pour étudier ici *Parade*, le ballet de Picasso et d'Éric-Satie, dont la partition seule nous reste comme référence. Ce fut un *manifeste* « du retour à la simplicité », où « le mot cubisme fut prononcé à tort » écrit aujourd'hui Cocteau qui en proposa le thème, lors de la dernière saison russe (1917). Mais nous aurons souvent de bons prétextes pour en reparler dans l'avenir, à propos de music-halls, de représentations aux cirques, vers lesquels les jeunes artistes sont particulièrement attirés.

Que le lecteur me pardonne, si je lui signale en passant, une

1. On m'apprend à la dernière heure que ces chaises sont dues à M. Driant.

2. Écœuré de flou, de fondu, de superflu, des garnitures, des passe-passe modernes, et souvent tenté par une technique dont il connaît les moindres ressources, Satie se privait volontairement pour « *tailler en plein bois*, demeurer simple, net, lumineux. Mais le public exécre la franchise. » (*Le Coq et l'Arlequin.*)

« Chaque nouvelle œuvre de Satie est un renoncement ». (*Ibidem.*)

scène de la revue du Casino de Paris, un quatuor mimé par mademoiselle Mistinguett, MM. Chevalier, Dorville et Saint-Granier, certainement, quant à la fantaisie, l'imprévu, et, je dirais presque, le pathétique, quelque chose de nouveau et de génial, peut-être dû au hasard. On ne saurait décider de quels arts participe cette production inclassable, anonyme, « *quelques faits simples, crées par l'esprit, et qui sont une des justifications d'une nouvelle figuration dans l'espace* » ?

Supposons un ouvrage *concerté*, qui eût la saveur de ce « numéro », et nous aurions un chef-d'œuvre auquel tous les arts participeraient *cubiquement* — et tel que l'entrevit Guillaume Apollinaire.

***

Faute de place nous ne pouvons parler ici même brièvement de l'esthéticien. Guillaume Apollinaire parti, que deviendra le groupe pour lequel ce littérateur si doué formula une doctrine? Louis de Gonzague Frick écrit dans *l'Instant* : « *Mieux que quiconque, il harmonisa les dons du poète et de l'artiste. Son œuvre présente la Beauté sous ses formes multiples, cela seul et rien de plus... Comme critique d'art, le prestige de M. Guillaume Apollinaire sera moindre qu'en tant que poète. Il prêta de sa substance personnelle aux peintres qu'il étudia, mais il connut le pouvoir de la création poétique à un degré suprême. Il avait fondé* l'Amphionie. *Nous lamentons la mort de ce moderne et rable Amphion.* »

Le si joli dernier article de Guillaume Apollinaire, sur les futurs domaines de la littérature (*Mercure de France*, 1er décembre 1918) satisfaisait si bien à notre curiosité, que seul M. Jean Cocteau, l'auteur d'un tract éblouissant, *le Coq et l'Arlequin*, sera capable, désormais, de nous le faire oublier. Mais... « *Prêter trop de sa substance personnelle aux peintres* », n'est-ce point là que réside un certain péril pour le littérateur ?....

Depuis la mort d'Apollinaire, nous sentons déjà moins de cohésion dans les clans où l'opinion se crée. Le baromètre de la Bourse-aux-œuvres-d'art oscille, le vendeur et l'acheteur se troublent. Les nouveaux riches demandent des *directives* aux marchands, et sont conduits, yeux bandés, à

l'« avant-garde ». Et il y a bien des travestis parmi ces audacieux.

Entre quoi, cet hiver, hésitèrent-ils, pour « effectuer » leurs placements?

***

Les musées étant clos, nous avions le temps de visiter les galeries privées et les boutiques. Mettons Degas à part ; ses ouvrages seront désormais un peu ce que furent pour nos pères les « Consolidés » britanniques. Que voyions-nous dans les vitrines? Une avalanche de Claude Monet récents, flous paysages et molles fleurs, qui remplacent les Ziem, les Thaulow, les Henner et les Roybet d'antan. Ceci, aux grandes banques de la haute finance, des boulevards, des rues de la Boétie, Royale et Laffitte. Dans les rues moins hantées par les Rolls-Royce, il est divers genres d'officines où de moindres clients peuvent faire de plus humbles placements, sous l'ondoyante conduite de l'ingénu « Pinturicchio ». Il est, à tous degrés, des sous-néo-impressionnistes, des sous-Picasso, des sous-Matisse, des sous-Derain, des sous-Vlaminck, des simili-Léger, Braque, Picabia, Segonzac, la Fresnaye, etc., cent imitateurs apprentis de ces « maîtres » « *qui se sont vivifiés au contact de l'étonnante fantaisie de Guillaume Apollinaire* », leur « *irradiant soleil* » — écrit Paul Guillaume, le « découvreur » de la statuaire nègre.

Dans les salons de vente de cet esthéticien, nous voyons de fort jolies fleurs de Matisse ; une *Cène* et un admirable *Cheval rouge* de ce Derain, qui pourrait bien être un décorateur et un de ces artistes auxquels nous songions tout à l'heure, en relation avec l'architecture et les monuments à reconstruire [1].

Nous voyons quelques toiles curieuses, par Maurice de

1. Dans *les Arts à Paris* (Paul Guillaume) : « La libération des territoires envahis donne de l'actualité à cette question de reconstruction envisagée depuis si longtemps, sans qu'aucune solution ne soit intervenue encore. Faisons confiance à M. Boni de Castellane pour préserver le goût français menacé, et souhaitons qu'on n'évince pas des hommes de valeur, que l'on ne condamne pas des hommes intelligents tels que l'architecte Perret, ou le décorateur Paul Poiret. C'est à dessein que je cite le nom de Paul Poiret, que les « Officiels » ont eu le loisir de persécuter durant la guerre. Paul Poiret est un « créateur » que la paix doit « délivrer ».

Vlaminck, des natures mortes intéressantes de Roger de la Fresnaye et surtout la *Nostalgie de l'Infini, le Retour du Poète, le Rêve transformé* et la *Méditation automnale*, de ce G. de Chirico, qui m'a l'air d' « emballer » les poètes, les Princesses lointaines et en général tous ceux que l' « Infini requiert ». Cet artiste « s'apparente » à bien des peintres italiens du XIVe siècle et du XVe, à la façon du douanier Rousseau, mais avec moins de naïveté que cet authentique primitif. M. Paul Guillaume écrit, à propos de Giorgio de Chirico, une lettre reproduite en autotypie dans le catalogue, où le négociant et le penseur s'avèrent :

« L'art de Giorgio de Chirico se base sur la révélation. Tandis que la peinture moderne, bien qu'ayant changé l'aspect des formes plastiques, continue pourtant à se baser sur la copie fidèle d'objets, ou sur leur arrangement plus ou moins déformé dans la composition, Chirico ne peint que lorsqu'une vision soudaine et fatale s'est présentée à son esprit... (*sic*).

... « Nous sommes ici loin des cercles dans lesquels les choses critiquables (*sic*) sont comprises. Nous pénétrons dans les espaces métaphysiques où le sens commun et même intellectuel de la vie n'existe plus, où seules les émotions rares et inexplicables de l'esprit continuent à vivre (*sic*). »

« *P.-S.* — Présentation préliminaire d'œuvres de Giorgio de Chirico, organisée par *Art et Liberté*, au théâtre du Vieux-Colombier. »

Cette séance fut, nous assure-t-on, un triomphe. Elle ouvrait un nouveau débouché aux peintres et à l'art dramatique.

Les négociants, tout en vendant de l' « avant-garde », continuent leurs lectures philosophiques; un bureau « directorial » est chargé de graves bouquins, et ce fut pour le visiteur un plaisir, en revenant, comme nous, de la campagne, que de constater ce résultat de l'armistice : les marchands lisent Hegel et Kant !

***

Incomplet serait un examen des ouvrages d'art pendant l'armistice, et de leurs « tendances », si nous nous bornions au Cubisme et à ses filiales.

En sortant de chez M. Guillaume, nous nous rendîmes à la Galerie Devambez. « Pinturicchio » s'attendrissait sur des dinanderies d'avant-garde, tandis que de fringants permissionnaires non mystiques, et des élégantes enjouées, faisaient leur choix parmi les dessins et les peintures de Van Dongen — « le *Peintre* » — signe-t-il.

A la place des Helleu, des Boldini d'antan, en fac-similé, des Dresa et des Boutet de Monvel, voici les *poules* de M. Kees Van Dongen, fort amusantes, quoique trop assagies et adoucies : « Le Peintre », ancien « Fauve », devient un illustrateur agréable des modes, comme jadis Jean Béraud, Styka aujourd'hui. Promeneur en l'avenue du Bois, « moderniste cosmopolite », il observe aussi la reprise du tango dans les fumeries de coco d'après-guerre. En voici un que le cataclysme n'a point rapproché de Dieu! Si Van Dongen est « le Peintre » de demain, on s'amusera très fort sur la terre de France. Ah ! se baigner dans la piscine noire de Poiret, autour de laquelle évoluent ces deux charmantes figures nues, qui nous ravissent en un panneau carré que composa M. Van Dongen comme une illustration agrandie de quelque livre du docteur Mardrus ! Il nous aguiche, par cette senteur que les femmes laissent après elles dans leur sillage, le parfum du Paris voluptueux, effluves du plaisir, joie effrénée des rag-times, oubli au bord du charnier, enivrement de revivre sans avoir à prétendre « qu'on y pense encore »! Serait-ce là l'École du Cynisme?

Tout autre, assurément, est le sens de l'exposition Maurice Denis. Pour M. Paul Guillaume, comme pour les séides d'Apollinaire, Maurice Denis est un retardataire. Néanmoins, l'on se demande si un jeune homme de la classe 18, fût-il peintre, aurait une vision plus fraîche que celle de Denis, en telles pages que ces ruines du château de Tilleloy — en bijou bleu et rose —, ou telles autres compositions dont il est difficile de dire ce que l'on admire le plus : l'ingéniosité dans la composition ou la science, la richesse d'invention.

La tenue générale de l'œuvre, déjà numériquement déconcertante, de ce peintre-écrivain, de ce Français de tradition, son audace et sa maîtrise de soi-même, la continuité dans son gigantesque labeur, l'idéal immuable que fixe d'un regard

candide cet être si vivant, si pratique, si équilibré, si installé dans la vie ; voilà qui mérite au moins un hommage de respect, sinon d'admiration, comme le nôtre.

Maurice Denis a rapporté du front quelques tableaux militaires qui seront, sans doute, la première forme d'art sous laquelle la guerre s'imposera plastiquement à la mémoire de nos fils. Nous savons les reproches que les délicats adressent à Denis, parfois inquiets devant certains de ses ouvrages qu'ils estiment trop faciles, dans leur ambitieuse envergure; mais Denis a retrouvé, avec la taille du moyen tableau de chevalet, les incomparables grâces, et l'invention ravissante dont il fit preuve comme illustrateur, et que nous reconnûmes dans d'exquises décorations murales.

Le grand cœur de Maurice Denis a battu du même rythme que celui d'un Charles Péguy. De tels croyants portaient en eux le culte de la tradition française et de la gloire nationale. La guerre devait les grandir encore.

Aussi bien, dans ses scènes du front, avec leurs tranchées, leurs « poilus », leurs canons banalisés par l'écran cinématographique, tout l'appareil un peu morne du combat est si senti, si artistement vu — que ces toiles dépassent de beaucoup l'anecdote.

Nous nous demandions ce que serait la peinture militaire de la grande guerre. Voici le peintre, le poète, le citoyen, l'homme complet qui a le courage de remplacer les Detaille, les Neuville, les Berne Bellecour, ces photographes de 70-71. Et ce sera plus tard, pour les historiens et les philosophes, sujet à réflexion, que de comparer les uns aux autres, les mignards artistes de la défaite et les robustes peintres de la victorieuse revanche : les timides compteurs de boutons de guêtre, et les nobles « stylisateurs » de la bourguignotte et du bleu horizon.

Peindre étant un *acte social*, et l'esthétique un *fait social*, dussions-nous passer pour retardataires, aux yeux des « avant-gardes », nous croyons tenir dans cette exposition des dernières œuvres de Maurice Denis, plus qu'un gage très précieux, l'annonce auguste d'une renaissance du grand art, de même que l'affirmation d'une volonté et d'une foi, bien encourageantes, dans l'incertitude et l'inquiétude des esprits

modérés — et ils ne sont pas tous médiocres. Le *fait social* inquiétant, c'est qu'une telle œuvre soit déjà tenue pour fruste et vieillotte, par certains admirateurs, fidèles hier encore à Maurice Denis : et n'oublions pas cet aphorisme de M. Léon A. Rosenberg « être éclectique, n'est pas avoir une tournure d'esprit, mais l'*apparence de plusieurs*, par conséquent n'en posséder vraiment aucune ».

Peut-être que la formule cubiste est celle de la sensibilité actuelle ? A Byzance, quand les déformations des figures dans le style dit byzantin, émacièrent, allongèrent les membres et les visages, il y avait encore une école de savants praticiens grecs, qui représentaient les hommes et les dieux selon les canons de l'antiquité classique : ces statuaires n'eurent plus de clientèle ; ils ennuyaient leurs contemporains, n'éveillaient plus d'échos dans le cœur de ceux-ci. Ils disparurent petit à petit...

D'autre part :

« Cent ans après, tout fraternise ; mais il faut d'abord s'être beaucoup battu pour gagner sa place au paradis des créateurs » — écrit M. Jean Cocteau dans son tract. Or, Maurice Denis commence seulement à recevoir des coups ! Que sera-ce quand il appartiendra à l'Institut ?

Mais, cher Denis, les sifflets, aujourd'hui, se paient plus cher que la louange.

JACQUES-E. BLANCHE

# LES ALPES FRANÇAISES

# ET LA HOUILLE BLANCHE[1]

La houille blanche est un des vainqueurs de la guerre. Elle en sort avec un prestige tel que les plus ignorants en sont avertis ; les plus humbles gazettes ont appris à leurs lecteurs que l'électricité issue des chutes d'eau atténue la crise du charbon, la pénurie des transports, et la rareté de la main-d'œuvre. La houille blanche est donc dans la gloire. Cette réputation cependant reste un peu vague, et prête à une dangereuse exagération ; elle n'empêche pas par ailleurs le dénigrement, et on entend déjà l'inévitable couplet, déplorant que la France, créatrice de l'industrie hydro-électrique, s'y soit laissée distancer par ses rivaux. Nous nous proposons ici de préciser, c'est-à-dire d'examiner, à propos d'une région donnée, quels services a rendus ou est prête à rendre la force fournie par la houille blanche, comment elle est répartie, et quelle puissance elle représente. Il est tout naturel que la région choisie pour illustrer cette démonstration soit celle des Alpes françaises, où la houille blanche a été pour la première fois utilisée il y a cinquante ans, et où son développement a été remarquable.

***

Les services que rend l'utilisation de la houille blanche dans la région des Alpes françaises portent sur presque toutes

1. Voir la carte à la fin de l'article.

les manifestations de l'activité économique. Rappelons d'abord que dans l'ensemble, le rendement de la houille blanche est supérieur à celui de la houille noire. La plus grande partie de l'énergie contenue dans le charbon est perdue : dans certains générateurs, le gaspillage de force varie entre 80 et 90 p. 100. Pareil déchet est inconnu avec l'électricité qui jaillit des turbines. Aussi le prix du cheval-heure fourni par un courant électrique utilisé sur place varie-t-il de 12 à 37 millimes, suivant la puissance des moteurs : celui de la même unité engendrée par un moteur à vapeur ne s'abaisse guère au-dessous de 45 millimes, et s'élève toujours, avec les machines à piston, entre 90 et 120 millimes.

Or, ce remarquable instrument s'installe dans les spécialités industrielles les plus diverses, et ne craint même pas d'aller pourchasser le charbon dans la plupart des domaines industriels qu'il s'était réservés. Pour l'éclairage, l'électricité hydraulique est une reine incontestée, et c'est grâce à elle que la plupart des villes du Sud-Est doivent de n'avoir pas connu pendant la guerre des restrictions de lumière. A côté de l'éclairage, le chauffage domestique commence à se propager, pour suppléer à la rareté du combustible. Dans le domaine de la traction, nous voyons l'électricité alpine fournir la force aux tramways de Lyon, de Grenoble, de Marseille, de Nice, de toutes les villes du Sud-Est ; et si sur les voies ferrées proprement dites l'électricité n'actionne encore que les lignes du Fayet à Chamonix-Martigny, de Saint-Georges-de-Commiers à la Mure, des vallées de l'Estéron, du haut Var, de la Tinée, de la Vésubie, de la Bevera, son emploi est prévu sur la voie en construction de la Mure à Gap, et la Compagnie P.-L.-M. prépare un vaste programme d'électrification portant sur les grandes lignes de la région alpine. Dans l'industrie du bois, l'électricité met en mouvement la plupart des scieries, et son rôle est énorme dans la fabrication du papier et du carton, si répandue en Dauphiné ; c'est elle qui actionne les défibreurs de pâte mécanique, et commande les machines à papier. Mais avec le développement de la technique du transport de force, l'utilisation de la houille blanche pénètre la plupart des industries du Sud-Est. Elle est devenue boulan-

gère, en animant des pétrins mécaniques. Elle tisse les soieries et la laine, elle met en marche les machines des ganteries, elle fabrique des chaussures, travaille dans les minoteries, actionne des perforatrices, des pompes, des scies, qui permettent l'extraction de minerais, de l'anthracite, de la bauxite. Il est des domaines où le charbon ne saurait prétendre, et où l'électricité progresse à grands pas : celui de l'industrie à domicile, métiers à soierie des canuts lyonnais, à passementerie dans la Haute-Loire, meules de lapidaires du Jura méridional, tours à bois, établis d'horloger; toute l'activité agricole. La houille blanche se fait paisible campagnarde; elle fait fonctionner les écrémeuses et les barattes, met en mouvement les machines à battre, les coupe-racines, les broyeurs, les hache-paille, les presses à fourrage, alimente des pompes d'arrosage pour l'irrigation; on se prépare à l'employer largement pour la motoculture. De ce côté, les applications paraissent infinies.

Enfin, les deux spécialités où le rôle de la houille blanche est le plus éclatant sont celles de la chimie et de la métallurgie. L'emploi du four électrique, avec ses énormes températures réalisées d'une façon beaucoup plus pratique et moins coûteuse qu'avec l'aide d'un combustible, permet d'aborder des fabrications nouvelles et même d'absorber les anciennes. L'électro-chimie a connu pendant la guerre un immense développement; elle s'attaque aux carbures de calcium, à la cyanamide, à l'acide nitrique, aux composés du chlore, à la soude caustique, aux explosifs de toute sorte. En métallurgie, la concurrence à l'égard du charbon devient tous les jours plus prononcée. Non seulement l'électricité actionne dans la construction mécanique les appareils de levage et certains instruments, commande les machines-outils; non seulement elle fabrique au four électrique des aciers spéciaux, des alliages rares, élabore l'aluminium, mais encore elle se met à produire en grand des fontes synthétiques, des aciers ordinaires, s'attaque au zinc et au cuivre; bref, elle est en train de conquérir le haut fourneau, cette citadelle de la houille noire. Enfin, une usine de Grenoble s'est mise avec le plus grand succès à la fabrication des tubes de fer électrolytiques, réalisant des épaisseurs inconnues jusqu'à ce

jour, et qui ne se comptent que par dixièmes de millimètres. Et tout cela n'est plus expérience de laboratoire, mais belle et bonne production industrielle.

Cette variété d'emplois se manifeste souvent dans une même usine, laquelle peut ainsi compter plusieurs cordes à son arc. Une usine de Bellegarde tire des eaux du Rhône de quoi fabriquer du carbure, des ferro-alliages, des électrodes, et en plus fournit de force et de lumière des localités de l'Ain, de la Haute-Savoie, du Rhône. Dans le Grésivaudan, l'usine de Lancey produit du papier et du carton, actionne une voie ferrée de 40 kilomètres, éclaire une partie de la vallée, et pendant la guerre fabriquait des obus ; sa voisine, l'usine de Brignoud, est à la fois une grande papeterie, une fabrique de carbure et de cyanamide. Un grand nombre d'installations, créées pour produire de la force et l'expédier au loin, utilisent leurs excédents à des fabrications d'électrochimie ou d'électro-métallurgie. La souplesse dont l'électricité fait preuve dans ces tâches si variées, se manifeste plus encore lorsqu'on considère les transformations auxquelles elle s'adapte avec aisance. Suivant l'état du marché, les besoins de la consommation, le four électrique élabore tantôt de l'aluminium, tantôt des alliages, du carbure, du magnésium, des métaux spéciaux, des produits chimiques, sans que l'outillage demande à être transformé ; aucune industrie ne rappelle mieux les fées laborieuses auxquelles les vieux contes réclamaient des travaux ingénieux et inattendus.

La houille blanche a encore une autre merveilleuse qualité. L'emploi de la force qu'elle produit n'est pas rivé à l'endroit où cette force est engendrée. Le développement de la technique du transport de force permet d'expédier l'énergie électrique à des distances pratiquement illimitées, par les chemins les plus directs et au prix d'une déperdition insignifiante. Un fil, des poteaux, et voilà la force transmise à des centaines de kilomètres : de la Tarentaise à Lyon, de l'Oisans à Saint-Étienne et jusqu'à Roanne, des environs de Gap à Marseille et au littoral méditerranéen. Point d'obstacles : les lignes de force traversent les chaînes de montagnes avec l'allure décidée d'un touriste entraîné. L'électricité produite à la Ferrière, dans la haute vallée du Bréda, escalade un

chaînon de 1 800 mètres pour gagner Lancey, et celle qui va du Rivier d'Allemont à Brignoud traverse à 1 980 mètres la chaîne de Belledonne. Cela coûte moins cher à installer qu'une voie ferrée, et une fois la ligne montée, il y suffit d'un peu d'entretien, puisque la force se transporte toute seule. L'industrie de transformation n'est donc pas liée nécessairement à l'emplacement où la force est produite, peut s'installer à l'endroit le plus favorable à l'expédition de ses produits, à la réception de ses matières premières, au recrutement et au logement de sa main-d'œuvre. Cela permet à la haute montagne de participer à l'œuvre industrielle ; l'usine qui engendre la force pourra être établie au milieu de sites inaccessibles, dans une contrée déserte, car une fois l'installation achevée, il suffit de deux ou trois ouvriers pour surveiller la manœuvre des vannes et la marche des turbines. C'est pourquoi l'industrie gagne aujourd'hui les défilés de la haute Tarentaise, de la haute Maurienne, les gorges de l'Oisans, les rudes bassins élevés de la Vallouise, l'âpre cluse de la haute Tinée. Enfin, un changement d'utilisation reste toujours possible. La force produite n'est pas rivée à une destination unique : il suffit de quelques poteaux et du fil qu'on y accroche pour envoyer vers le Bas-Dauphiné ce qui était d'abord destiné à Grenoble, ou vice versa. D'ailleurs, aujourd'hui la plupart des usines enchevêtrent leurs lignes, pour se prêter appui en cas de besoin et « passer les pointes » correspondant à une augmentation brusque et momentanée de la consommation de force sur un des réseaux. Par là se trouve corrigé, ou du moins partiellement atténué, le grand inconvénient que présente à l'heure qu'il est l'emploi de la houille blanche.

Celle-ci, en effet, n'est pas entièrement exempte de défauts. Les torrents alpins, quoiqu'ils soient beaucoup plus réguliers dans leur ensemble que tel grand fleuve de plaine, Loire ou Garonne, ont un débit variable. Ceux qui descendent des montagnes extérieures de la chaîne ont un régime assez complexe, caractérisé par deux poussées inégales, la plus puissante au printemps, la seconde en automne. L'été et l'hiver sont donc des périodes de basses eaux, et les maigres d'été sont d'autant plus accentués qu'on s'avance vers le Sud. Au contraire, les torrents nés dans les hautes chaînes de l'intérieur,

et qu'alimentent les glaciers et les neiges à fusion tardive, n'ont qu'une crue, très régulière et très accentuée, qui commence au milieu du printemps et dure jusqu'au début de l'automne ; l'été est ici la saison des hautes eaux, et l'hiver celle de la pénurie. Jusqu'à une date récente, la plupart des usines se résignaient à cette irrégularité ; les unes ne s'étaient outillées que pour utiliser les débits d'étiage, les autres proportionnaient leurs capacités de travail à l'état des eaux. Mais on commence à remédier à ces inconvénients en groupant les usines installées sur des cours d'eau de régime différent et en joignant leurs lignes de transport de force, de façon que les installations puissent se prêter un mutuel appui lorsque la pénurie chez l'une correspond à l'abondance chez l'autre, et qu'elles puissent ainsi utiliser réciproquement des excédents de force qu'on avait jusque-là laissé perdre. C'est ainsi que le groupe d'Ugine, installé sur l'Arly et le Doron de Beaufort, torrents dont le maximum se produit à la fin du printemps, est relié aux usines qui utilisent l'Arve au sortir de la vallée de Chamonix, et à celles qui sont placées sur le Fier au delà d'Annecy : elles peuvent ainsi profiter du maximum tardif de l'Arve, qui a lieu en août grâce à la fusion des glaciers du Mont-Blanc, et de l'alimentation suffisante d'hiver qui se manifeste sur le Fier, cours d'eau déjà extérieur à la montagne.

D'autre part, on se préoccupe de plus en plus d'assagir et d'éduquer les torrents, en régularisant leur débit au moyen de barrages. On relève le niveau des réservoirs naturels que sont les lacs de haute montagne, malheureusement rares dans ces Alpes où l'évolution des cours d'eau est déjà si fortement poussée ; en surélevant l'orifice par une digue, on augmente la capacité du lac dès lors capable de fournir un supplément de débit à l'époque des maigres : tels certains lacs aménagés depuis longtemps dans la chaîne de Belledonne, à l'usage de l'usine de Lancey, les lacs du massif des Sept-Laux, le lac de la Girotte, des lacs du massif des Grandes-Rousses. Mais la technique moderne envisage des travaux beaucoup plus hardis : la création d'énormes réservoirs artificiels obtenus en barrant des vallées entières. On a étudié sur la haute Romanche la création d'une digue de 100 mètres

de haut, retenant un lac artificiel de plus de 3 kilomètres de long, capable de régulariser le débit du torrent, qui anime déjà tant de grandes usines. C'est surtout dans les Alpes du Sud, où les rivières, plus irrégulières, souffrent d'une grave pénurie d'eau en été, que ces améliorations paraissent le plus proches de leur réalisation; le travail le plus vaste prévoit la construction d'un barrage de 85 mètres sur la Durance, à Serre-Ponçon, non loin de Gap, derrière lequel un immense réservoir, contenant 600 millions de mètres cubes, permettrait d'assurer aux énormes usines déjà installées ou en cours d'installation sur la moyenne et la basse Durance, un débit d'étiage supérieur de 40 mètres cubes au débit actuel; profit considérable, sans préjudice du bénéfice qu'en tirerait le réseau d'irrigations des plaines provençales. D'autres travaux de ce genre sont prévus sur le Verdon, sur le Guil. Ce seront là, pour l'amélioration du rendement des torrents, des remèdes autrement opérants que la panacée du reboisement, dont on semble attendre le remède à tous les défauts de la nature, et qui est d'ailleurs en excellente voie, puisque depuis deux cents ans la superficie forestière dans les Alpes du Sud s'est accrue dans une proportion formidable, l'étendue actuelle étant partout supérieure, du double au décuple, à ce qu'elle était à la fin du grand siècle.

***

Les Alpes françaises sont un pays très varié. Les plus sensibles de leurs différences, celles qui agissent le plus fortement sur l'utilisation de la houille blanche, permettent d'opposer Alpes du Nord et Alpes du Sud, séparées par une ligne qui court de la vallée du Rhône à la frontière italienne par les cols célèbres de Rousset, de la Croix-Haute, Bayard, du Lautaret et du Galibier.

Les montagnes situées au nord de cette ligne sont de beaucoup les plus favorisées. Le climat et le régime des cours d'eau y sont particulièrement propices à l'utilisation hydro-électrique. Les pluies y sont déjà de type atlantique, c'est-à-dire plus abondantes, et plus régulières par leur nature même; d'autre part, les montagnes y étant beaucoup plus élevées

que dans le Sud, avec les grands massifs du Mont-Blanc, de la Vanoise, du Pelvoux, de Belledonne, l'existence de ces hautes chaînes agit sur les précipitations, c'est-à-dire sur l'ensemble des pluies et des neiges, qui sont particulièrement copieuses. Lorsqu'on voit des pluviomètres indiquer des chutes de 1 m. 50 à 2 mètres au fond de certaines vallées, on imagine les quantités qui doivent tomber sur les zones élevées, particulièrement entre 2 000 et 3 000 mètres d'altitude. L'importance du débit des cours d'eau laisse soupçonner cette abondance de pluie et de neige : la hauteur d'eau tombée que représente le débit de l'Arve à Chamonix est de 2 m. 18, celle que traduit le Guiers-Mort en Chartreuse, 1 m. 84, chiffres très inférieurs à la réalité, puisqu'ils ne tiennent compte ni de l'évaporation, si forte en montagne, ni de l'infiltration. Les cours d'eau sont donc abondants. Le débit moyen de l'Arve à Étrembières, près de Genève, représente 73 mètres cubes par seconde ; celui de l'Isère en Bas-Dauphiné (la Sône), 301 ; celui de la Romanche, dans le défilé de Livet, 34. En juin, date de leur maximum, le même débit moyen s'élève pour l'Arve à 122 mètres cubes, pour la Romanche à 85, pour l'Isère à la Sône à 607. Rappelons, à titre de comparaison, que le débit moyen de la Seine, à Paris, est de 175 mètres cubes. Enfin, ces cours d'eau sont aussi réguliers que peuvent l'être des torrents de montagne. Le rapport entre les débits extrêmes peut être évalué sur l'Isère, à Moutiers, à 19,6 ; sur le Fier et le Chéran son affluent, le rapport entre les moyennes de hautes et basses eaux est seulement de 3. Ils présentent deux régimes, qui tendent à se compléter, et à se corriger l'un par l'autre : celui de haute montagne avec forte crue d'été et maigres accentués d'hiver; celui de moyenne montagne, dans les chaînes extérieures, où la pénurie d'hiver est moins prolongée et moins intense, mais où une petite période de sécheresse se creuse entre la grande poussée du printemps et des crues presque régulières d'automne.

Ces eaux, abondantes et d'un rythme régulier, sont aisément utilisables grâce aux conditions spéciales de leur pente. Celle-ci est forcément considérable, puisque ces montagnes sont élevées ; mais de plus, elle présente des traits originaux dus à l'action des anciens glaciers de l'époque préhistorique.

Toutes ces vallées des Alpes du Nord ont été parcourues et façonnées par les glaciers, qui ont imprimé à leurs formes ces traits exceptionnels qui sont les caractéristiques du relief glaciaire ; vallées affluentes dites suspendues, c'est-à-dire débouchant à une forte hauteur au-dessus du fond de la vallée principale, et s'y raccordant par une pente extrêmement raide, en gorge, en rapide, parfois en cascade ; vallées barrées brusquement par une bosse rocheuse que le travail d'érosion de la glace a mise en relief (verrou), et que le cours d'eau successeur du glacier franchit par une pente toujours accélérée. Ajoutons les cas où une rivière, recreusant sa vallée encombrée de matériaux abandonnés par un glacier, ne retrouve plus son ancien lit et s'enfouit en gorges profondes, comme le fait le Drac dans son cours moyen ; celui où des éboulements, tombés du versant que le polissage glaciaire a trop raidi, obstruent le fond d'une vallée et en modifient brutalement le profil, et nous aurons l'explication de la plupart des brusques changements de pente que l'industrie hydro-électrique pourra utiliser dans les Alpes septentrionales.

On peut enfin évoquer un dernier facteur, particulier aux Alpes du Nord, et dont le rôle est très important dans la répartition et la spécialisation des usines : c'est la facilité des communications. Les vallées des Alpes du Nord sont un pays de circulation aisée. Par les cluses de Grenobe, del Chambéry, d'Annecy, de Bonneville, on traverse sans difficulté les massifs extérieurs des Préalpes, pour aboutir à l'ample et profond fossé de la dépression subalpine, qui circule depuis Sallanches sur l'Arve jusqu'aux abords de Gap, au contact des Préalpes et des grands massifs, par Albertville, Grenoble et la Mure ; et de là on remonte aisément les grandes vallées intérieures de la Tarentaise, de la Maurienne, de l'Oisans. Un courant actif de circulation a toujours fréquenté ce beau système de vallées; les routes et les voies ferrées y sont nombreuses. Des chemins de fer les desservent toutes, sauf la haute vallée du Drac, où d'ailleurs une ligne reliant Grenoble à Gap est en construction. L'influence de ce réseau déjà serré de communications est considérable sur l'industrie hydro-électrique : la voie ferrée facilite la construction des usines et surtout, en amenant les matières premières

et en expédiant les produits fabriqués, elle permet à l'installation d'être autre chose qu'un producteur de force, facilite la création d'industries de transformation engendrant un mouvement intense de marchandises et d'hommes. Nous retrouverons à chaque pas l'influence que la présence ou l'établissement d'un chemin de fer exerce sur le développement des usines de houille blanche.

Telles sont les conditions d'ensemble qui favorisent, dans les Alpes du Nord, l'expansion de cette industrie. Mais ces montagnes sont très variées, et cette variété se répercute sur le site, le fonctionnement, le mode d'exploitation des usines.

Massifs du Chablais, du Genevois, des Bauges, de la Grande-Chartreuse, du Vercors, ces Préalpes du Nord sont de charmantes montagnes. C'est à elles que nos pères, lorsqu'ils commencèrent à considérer les Alpes autrement que comme un objet d'horreur, consentirent d'abord à attribuer quelque admiration. Le souvenir de Rousseau flotte sur les aimables chaînes qui dominent le lac d'Annecy et la vallée de Chambéry. Pas de pics déchirés, ni d'aiguilles sauvages, mais le plus souvent de belles murailles calcaires, blanches ou rougeâtres, à l'assaut desquelles montent les pelouses et les forêts. Si elles ne recèlent ni glaciers, ni névés, du moins reçoivent-elles d'énormes quantités de pluie et de neige, car elles sont directement opposées au choc des vents d'Ouest, chargés d'humidité. Autrans en Vercors, abrité au fond d'un ample bassin, à 1 045 mètres, compte en moyenne 1 m. 70 de précipitations par an ; au col de la Charmette (Chartreuse), vers 1 200 mètres, le pluviomètre n'indique jamais moins de 2 mètres. La quantité d'eau roulée de 1912 à 1915 par le petit torrent de Malève (Chablais) représente une tranche d'eau de 2 m. 62, ce qui semble indiquer, en tenant compte de l'évaporation, une somme de précipitations variant de 3 m. 50 à 4 mètres. Ces sommes formidables d'humidité doivent être atteintes sur les pentes des hautes falaises calcaires directement exposées à l'Ouest, entre 1 500 et 2 000 mètres ; elles sont dignes de chiffres dont s'enorgueillissent les stations tropicales. Ces grosses quantités de pluie et de neige (7 à 8 mètres d'épaisseur moyenne annuelle de

neige à la Charmette) valent aux Préalpes du Nord leur fraîcheur, leurs belles prairies, leurs forêts si vigoureuses qu'elles tendent sans cesse à envahir les terres cultivées; elles leur valent aussi des cours d'eau singulièrement abondants et réguliers. Le débit moyen par kilomètre carré de bassin dépasse partout 40 litres par seconde ; il atteint 84 pour le torrent de Malève, et c'est le chiffre le plus fort que l'on connaisse dans les Alpes françaises. Entre le débit moyen du mois où les eaux sont les plus fortes, et celui du mois où elles sont les plus basses, le rapport n'est guère que de un à trois, un à quatre, parfois moins. Les basses eaux d'hiver sont fréquemment interrompues par l'action de pluies chaudes ou de vents tièdes qui font fondre la neige des basses pentes. Enfin, les déclivités sont considérables, et de gorges en gorges, les rivières bondissent de cascades en cascades, claires, engageantes, impétueuses. Il semble donc que tout favorise ici l'établissement d'usines de houille blanche.

Cependant les vallons qui virent herboriser le citoyen de Genève ont gardé leur aspect idyllique. L'usine hydro-électrique est encore rare dans les Préalpes. Si les cours d'eau préalpins sont abondants par rapport à l'étendue de leurs bassins, ces bassins sont si exigus, dans ces massifs eux-mêmes peu étendus, que le volume d'eau utilisable ne peut être que médiocre. Aucune de ces rivières ne roule en moyenne 10 mètres cubes avant de déboucher des montagnes; seule la Bourne (Vercors) fait exception, avec 19 mètres cubes, parce qu'elle reçoit par un réseau de grottes l'appoint de bassins voisins. De pareils débits sont un peu minces pour décider les industriels à monter de vastes installations. Ceux-ci y sont d'autant moins disposés que les vallées sont peu accessibles. Les torrents, bien alimentés mais très courts, n'ont pas eu le temps ni la force de se frayer entre les masses calcaires des talwegs suffisamment larges. Les rares bassins ne sont reliés les uns aux autres que par des gorges justement célèbres, mais où de bonnes routes n'ont pu se glisser qu'à des dates récentes, au prix de multiples travaux d'art, et restent d'un emploi difficile pour les charrois ; quant aux voies ferrées, elles hésitent à s'y risquer, et les Préalpes ne possèdent encore que la ligne d'Annecy à Thônes et celle

de Grenoble au Villard-de-Lans. Cette difficulté d'accès est le grand obstacle à l'établissement des industries ; de même qu'elle a fait périr les vieilles forges, les taillanderies et les martinets installés par les abbayes au fond des vallées, elle retarde aujourd'hui l'utilisation des torrents.

De là deux caractères. Peu ou pas d'usines à l'intérieur des massifs, et le rôle de ces installations est à peu près uniquement de produire de la force qui sera expédiée et utilisée à l'extérieur. Ni le Genevois, ni les Bauges ne recèlent d'usines ; celles de l'intérieur de la Chartreuse ne comportent qu'une puissance installée de 500 HP. Restent le Chablais et le Vercors. Le premier comporte une seule usine de 3 000 HP [1] (Bonnevaux) ; le Vercors, dans la rapide vallée du Furon, et surtout le long de l'abondante Bourne, fournit seul une puissance considérable (23 800 HP). Mais l'usine de Bonnevaux envoie sa force dans la plaine de l'Arve; celles du Vercors, à Grenoble ou dans la vallée du Rhône ; il n'en reste donc à peu près rien qui soit utilisé sur place. La périphérie des massifs est un peu mieux partagée. En Chablais, des usines utilisent, à l'endroit où elles sortent des montagnes, les eaux de la Dranse (Chevenoz), du Giffre (11 500 HP à Saint-Jeoire) ; en bordure du Genevois et des Bauges, quelques petits établissements fournissent 2 500 chevaux, dont la plus forte part revient au Thiou, émissaire du lac d'Annecy ; enfin de chaque côté de la cluse de Grenoble, de minces installations obtiennent de cours d'eau du Vercors et de Chartreuse quelques centaines de chevaux. Le total est très faible : 45 000 HP, dont 30 000 sont expédiés hors des massifs. Seule la grosse usine du Giffre emploie la plus grande partie de son énergie à fabriquer sur place du carbure de calcium et des ferro-alliages. Les Préalpes du Nord apparaissent ainsi comme un simple réservoir de force, encore médiocrement utilisé, distribuant de l'énergie aux grandes vallées et surtout vers le bas pays, sans grand profit pour elles-mêmes.

En revanche, les conditions naturelles sont favorables à l'industrie dans la longue dépression qui circule, comme un

1. Tous les chiffres de chevaux-vapeur (HP) non autrement spécifiés correspondent à la puissance nominale installée.

gigantesque chemin de ronde, en arrière des Préalpes, les séparant des grands massifs. Non que la dépression soit toujours semblable à elle-même, des abords de la frontière suisse aux portes de Gap. Sur l'Arve, elle comporte l'ample bassin de Sallanches ; mais au delà son sol se relève à plus de 1 000 mètres dans le seuil de Megève, puis s'enfonce en défilés dans les gorges de l'Arly. De nouveau, à partir d'Ugine, la pente diminue, le profil s'évase : le défilé devient une ample vallée, bientôt une vraie plaine à Albertville. De là jusqu'au sud de Grenoble s'épanouit l'harmonieuse courbe de la Combe de Savoie, continuée par le Grésivaudan ; l'altitude est devenue insignifiante (210 mètres à Grenoble), et le fond de la vallée s'élargit jusqu'à 3 et 4 kilomètres, large entaille étincelante de villages et de cultures entre les flancs raides qui en rehaussent l'éclat. Enfin au sud de Grenoble et jusqu'au col Bayard, si la zone déprimée reste large entre Préalpes et hauts massifs, le fond en est moins profondément creusé, moins régularisé ; des glaciers et des eaux moins puissants l'ont imparfaitement façonnée, et les vallées du Drac et de ses affluents y sont souvent des gorges où les rivières s'enfoncent, mordant les schistes bleuâtres, pour raccorder leur profil à la basse plaine de l'Isère.

L'industrie hydro-électrique ne peut donc pas trouver tout au long de la dépression d'égales facilités. La vallée du Drac se prête à l'utilisation moins bien que celle de l'Arve et surtout que celle de l'Isère. Mais partout les conditions sont beaucoup plus favorables que dans les Préalpes. Les eaux restent abondantes, car si les Préalpes lui tournent le dos et ne lui envoient que quelques filets d'eau, la dépression subalpine voit dégringoler vers elle les gros torrents nés sur les pentes nord-ouest des grandes chaînes, Mont-Blanc, massif de Beaufort, chaînes des Sept-Laux et de Belledonne, massif du Pelvoux, qui la surplombent tout au long : l'Arve, dont le débit à Chamonix représente 70 litres à la seconde par kilomètre carré du bassin; le Doron de Beaufort, où ce débit est de 54,3, le Bréda (Allevard), 47,6, la Séveraisse (Val Gaudemar), 42,7. Les pentes sont utilisables à souhait, puisqu'il n'y a qu'à saisir les cours d'eau, tout formés, aux points où ils bondissent, de leur vallée suspendue, vers le fond de la

vallée principale ; il a été ainsi possible d'installer d'abord de hautes chutes, où les travaux de premier établissement et d'entretien sont beaucoup moins considérables que pour de basses chutes à gros débits. La déclivité est énorme, puisque les rivières descendent des plus hautes cimes des Alpes pour tomber dans une dépression dont l'altitude est insignifiante ; sur la plupart d'entre elles, on peut utiliser 1 500 à 2 500 mètres de chute.

Enfin au pied des chutes l'industrie trouve dans la large dépression de vastes emplacements, des voies de communication aisées et nombreuses, une main-d'œuvre abondante. On s'explique que cette région ait été le berceau de l'industrie nouvelle, à Brignoud et Lancey, que l'utilisation de ses ressources hydrauliques ait été poussée plus activement qu'ailleurs.

Quatre groupes industriels principaux peuvent être distingués au long de la dépression subalpine. Le premier s'est installé à l'endroit où l'Arve supérieure et son affluent le Bonnant pénètrent par des gorges dans le vaste bassin de Sallanches : trois usines sur l'Arve, disposées sur 7 kilomètres, et produisant 31 800 HP ; trois autres sur le Bonnant, en 6 kilomètres, avec 22 800 chevaux ; au total 54 600 HP surgissant d'une zone de quelques kilomètres carrés. C'est beaucoup plus que toute la force captée dans l'ensemble des Préalpes. Autre nouveauté : cette énergie est employée dans la dépression subalpine ou à ses abords immédiats. 8 600 chevaux sont réservés à la traction sur la ligne de Chamonix ; 24 à 26 000 sont employés dans l'énorme usine de Chedde à la fabrication d'explosifs chloratés ; le reste est envoyé à Ugine. Ainsi, production d'une force considérable, emploi de cette force dans la montagne même, telles sont les caractéristiques nouvelles qui apparaissent.

Un spectacle identique nous attend sur l'Arly, au débouché du Doron de Beaufort. Le long de l'Arly comme du Doron, c'est une cascade d'usines en fonctionnement ou en construction, concentrant sur les établissements d'Ugine une force de 43 000 chevaux, auxquels viennent s'ajouter les 18 ou 20 000 expédiés du Bonnant, soit une concentration de plus de 60 000 HP consacrés à la fabrication des ferro-alliages, des aciers, et de l'électro-métallurgie en général.

Au delà s'ouvre la grande vallée de l'Isère moyenne, Combe de Savoie et Grésivaudan. C'est là qu'est née la houille blanche, et c'est là qu'elle a été jusqu'ici le plus rigoureusement exploitée. Tout favorisait ici cette activité ; la présence d'une large dépression très peuplée, desservie par plusieurs voies ferrées et tramways ; la facilité de capter les eaux abondantes descendues des chaînes dentelées de Belledonne et des Sept-Laux. La rive droite, adossée aux Préalpes, n'a guère à offrir que les 1 000 chevaux de l'usine de Chapareillan ; en revanche à gauche tous les torrents ne sont pas loin d'avoir épuisé leurs disponibilités. Souvent les eaux, captées au bord des petits glaciers ou des lacs de haute montagne, sont reprises toutes frémissantes sous les turbines et lancées dans d'autres conduites vers quelque nouvelle usine. Sur 5 kilomètres de long, le Doménon donne la vie à quatre établissements ; l'humble torrent de Laval, à trois, avec plus de 5 000 chevaux. Le Bréda d'Allevard est assurément, par rapport à sa longueur et à son volume, le cours d'eau le plus utilisé des Alpes françaises : sur ses 34 kilomètres de cours, vingt-deux usines dont huit donnent plus de 1 000 chevaux ; au total, pour son bassin, 45 000 HP. Pour faire rendre le maximum à ces torrents, dont le bassin d'alimentation est assez restreint, on applique ici la technique des hautes chutes, précipitant les eaux de plusieurs centaines de mètres sur les turbines ; la hauteur moyenne de chute des quatre grandes usines du Grésivaudan inférieur est de 301 mètres.

Étant donnée l'utilisation de ces nombreux petits torrents de montagne, le groupe du Grésivaudan est moins serré que ceux de l'Arve et de l'Arly; mais le total est plus considérable encore : 63 600 chevaux sont la part que la vallée offre aux utilisations industrielles. Or la plus grande partie est employée sur place. A part quelques milliers de chevaux expédiés à Chambéry, Aix-les-Bains, Albertville, cette énergie s'applique dans le pays même, à Allevard et le long du Grésivaudan, à des industries d'une remarquable variété : scieries, papeteries et cartonneries, forges, taillanderie, construction mécanique, électro-chimie et métallurgie, enfin traction et éclairage. Les usines juchées trop haut en montagne envoient leur force à celles du bas, Grande-Valloire (Bréda),

à Lancey, la Ferrière et Haut-Laval à Brignoud, Pinsot à Allevard. Nous trouvons donc là, comme à Ugine et à Chedde, un spectacle auquel les Préalpes ne nous ont pas préparés : la grande usine, peuplée d'une foule d'ouvriers, fonctionnant jour et nuit, et éclairant la vallée de ses lueurs rougeâtres; Chapareillan, qui occupait 1 000 travailleurs, Brignoud avec 1 500, Lancey avec 2 500. Ici la houille blanche utilisée sur place transforme profondément l'habitat, la circulation et le peuplement.

Il n'en est plus de même, il est vrai, dans la partie méridionale de la dépression subalpine. Les conditions physiques se transforment le long du Drac et de ses affluents. Déjà les pluies sont moins abondantes, le débit des cours d'eau se fait plus faible et moins régulier, trahit la transition vers les Alpes du Sud. Aussi devient-il difficile d'utiliser les rivières d'importance secondaire ; il faut donc se rabattre sur le Drac et ses plus gros affluents. Or ceux-ci, nous l'avons vu, cheminent au fond de gorges étroites, véritables abîmes noirâtres, d'accès difficile, que les routes n'abordent après des lacets précautionneux que pour les franchir en toute hâte par des ponts suspendus jetés à une grande hauteur. L'utilisation de ces eaux est donc récente et encore très imparfaite bien que de grands progrès soient en cours de réalisation. Pour toute l'étendue de ce vaste bassin du Drac (la Romanche laissée à part) il n'y a encore que neuf usines, presque toutes tapies dans les gorges. Elles produisent 61 000 chevaux, et là-dessus 16 000, — la part de l'usine en construction de Pont-de-Claix, aux portes de Grenoble, — mériteraient d'être rangées avec celles du Grésivaudan. De plus cette force ne peut être employée sur place, faute d'espace disponible pour les bâtiments des fabriques et le logement de la main-d'œuvre, faute de moyens commodes de transport ; les 60 000 HP du Drac sont presque exclusivement utilisés à la traction et à l'exportation de force et lumière vers Grenoble, sa banlieue et le bas pays. L'usine une fois installée, sa présence n'exerce plus guère d'influence sur la région environnante : dans les grandes salles vides et claires emplies du bruissement des machines, il suffit d'un ou deux ouvriers pour la surveillance des dynamos et la manœuvre

des commandes ; elle est étrangère à la vie économique du pays, et ne révèle sa présence au fond des défilés que par la vue des théories de poteaux supportant les câbles transporteurs de force, qui processionnent le long des routes ou plongent avec sérénité dans les abîmes.

La variété est donc grande dans l'utilisation de la houille blanche le long de la dépression subalpine. Les 230 000 chevaux qu'elle produit connaissent les emplois les plus divers. La supériorité industrielle à l'égard des Préalpes se manifeste éloquemment à ce chiffre : la dépression produit cinq fois plus de chevaux que celles-ci. Et cet écart ira s'aggravant, car d'autres projets sont en cours d'instruction et paraissent près d'aboutir, tandis que les montagnes extérieures en connaissent peu. Après avoir tiré parti des chutes les plus aisées et les moins coûteuses à aménager, celles des cours d'eau secondaires dévalant rapidement sur les flancs de la grande vallée, on songe de plus en plus à s'attaquer aux rivières maîtresses, roulant au fond même de la dépression, et à utiliser sur de très basses chutes leurs énormes débits. La réalisation de ces projets paraît prochaine, car ces établissements seraient les mieux placés de tous, et leur mise en œuvre ne serait pas loin de doubler la force fournie actuellement par les usines de la dépression.

En dépit de la précocité de leur utilisation, les forces hydroélectriques de la dépression subalpine restent cependant bien inférieures à celles qui jaillissent des turbines installées dans les grandes vallées intérieures. Sur les 797 000 HP de puissance installée dans l'ensemble des Alpes du Nord, ces vallées en réclament à elles seules plus de 350 000. C'est là que la houille blanche a remporté jusqu'à présent ses plus belles victoires.

Des facteurs d'ordre physique rendent compte de cette remarquable utilisation. Nous avons affaire à trois grandes vallées transversales, celles de l'Isère supérieure, de l'Arc et de la Romanche, descendant d'une très haute altitude et ainsi dotées d'une pente considérable. Cette pente se complique encore du fait que les vallées traversent successivement, pour gagner la dépression subalpine, des bandes de

roches dures et de roches tendres ; elle s'accidente ainsi de paliers et de crans secondaires que le façonnement glaciaire a exagérés. L'industrie peut donc désormais trouver au fond de la vallée principale les ruptures de pente à utiliser; la houille blanche, ici, c'est d'abord l'eau de la rivière maîtresse, Isère ou Doron de Bozel, Arc, Romanche. Or ce sont de superbes torrents, puissamment alimentés, surtout l'été, puisqu'ils reçoivent le tribut de vastes glaciers, et auxquels l'étendue de leurs bassins vaut de garder de l'eau même l'hiver. En juin, qui est le mois des hautes eaux, l'Isère roule en moyenne 74 mètres cubes à Moutiers, et le Doron 54 ; l'Arc 182 à Hermillon, la Romanche 85 à Livet. En février, époque critique des maigres, Isère et Doron réunis roulent 20 mètres cubes, l'Arc 13, la Romanche 8 ; c'est peu sans doute, mais encore supérieur au volume moyen annuel de la plupart des cours d'eau préalpins. D'ailleurs on ne s'interdit pas de recourir également à l'utilisation des eaux affluentes, aménagées en hautes chutes.

Les conditions physiques sont donc favorables. Or les facteurs économiques ne sont pas hostiles. Ces grandes et profondes vallées ne sont pas désertes ; la Tarentaise et la Maurienne sont fortement habitées. Elles sont aussi de très vieilles voies de communication. Des lignes ferrées les parcourent ; le long de l'Isère jusqu'à Bourg-Saint-Maurice, où la ligne, venant de Moutiers, a été inaugurée en 1914 ; le long du Doron jusqu'à Brides, de l'Arc jusqu'à Modane, de la Romanche jusqu'au Bourg-d'Oisans. L'influence des chemins de fer apparaît ici avec une netteté parfaite ; jusqu'à ces derniers temps les chutes n'ont été aménagées que jusqu'au terminus de la voie ou à ses abords. Sur l'Isère, l'industrie n'a pas remonté au delà de 4 kilomètres en amont de Moutiers, resté terminus jusqu'en 1914 ; sur le Doron l'usine la plus éloignée n'est qu'à 10 kilomètres de Brides. En Maurienne, jusqu'en 1917, aucun établissement en amont de Modane, quoique le profil de la vallée entre Modane et Lanslebourg se prêtât merveilleusement à des installations hydro-électriques. Sur la Romanche, il n'y avait d'exception que pour les usines de l'Eau d'Olle, d'ailleurs peu éloignées de la voie ferrée. Ainsi liés au chemin de fer, les établissements peuvent

aborder d'autres tâches que la simple production de la force. La grande majorité des installations de ces vallées intérieures se consacrent à des industries de transformation, métallurgie et électro-chimie. Et ce sont presque exclusivement les usines les plus éloignées des voies ferrées qui se bornent à produire de la force exportée au dehors.

L'examen détaillé des industries de chaque vallée illustre ces caractéristiques d'ensemble. La Tarentaise est le pays de l'électro-chimie, avec ses usines de la Bathie, Notre-Dame de Briançon, la Pomblière, installées dans la vallée de l'Isère, avec une puissance de 19 000 chevaux, et surtout les installations du Doron de Bozel ; là, utilisant un thalweg plus accidenté et des affluents plus nombreux se succèdent, sur 12 kilomètres, les quatre usines de Villard-de-Bozel, Bozel, Brides et la Rageat ; 43 000 chevaux y sortent des turbines, dont 30 000 fabriquent des produits chimiques sur place ou à Notre-Dame de Briançon, et 12 000 prennent le chemin de Lyon, le reste étant utilisé à la traction et à l'éclairage. Au total 62 000 HP, dont plus des deux tiers utilisés sur place. C'est peu, à côté de ce que fournissent l'Arc et la Romanche, mais les projets ne manquent pas, et ils sont d'importance. Ce ne sont pas ici les sites qui manquent, et ils ne tarderont pas à être occupés.

La vallée de l'Arc, en aval de Modane, offre l'exemple d'une utilisation plus complète, et déjà plus achevée. Cette particularité ne tient sans doute qu'en partie aux conditions physiques : le torrent est plus gros, mais plus irrégulier ; en revanche, la pente de la partie moyenne de la vallée présente plus de variété, et par suite plus de possibilités d'utilisation que la partie correspondante de la vallée de l'Isère. Mais la cause principale de l'utilisation précoce de la vallée de l'Arc nous paraît être la présence d'une voie ferrée déjà ancienne et à grand rendement, celle de Paris à Turin. Voilà pourquoi des usines s'y sont installées dès les années 1891-1892, il y a déjà vingt-sept ans ; et vingt-sept ans, pour la houille blanche, c'est presque l'antiquité. La même cause, et probablement aussi la facilité d'établir des installations au fond de la vallée, dans des emplacements suffisamment amples et à bon marché, fait que toutes les usines de Maurienne emploient leur énergie

sur place, à des industries de transformation, exception faite de quelques centaines de chevaux qui procurent l'éclairage local. Toute la vallée est donc bordée d'installations industrielles occupant une importante main-d'œuvre, et qui lui valent une physionomie spéciale ; nulle part le terme de rue d'usines n'est mieux approprié.

Dès que, remontant la vallée, on a contourné à Aiguebelle le verrou démantelé qui en ferme l'accès, les usines apparaissent, à droite et à gauche, surmontées des longs tubes qui captent l'eau des torrents affluents en chutes d'une hauteur énorme (250 à 750 mètres), ou commencent timidement à utiliser en basses chutes la rivière maîtresse roulant ses eaux grises à travers les plages de cailloux. Dix usines, dont la puissance varie de 1 400 à 5 500 chevaux, fabriquent ici la pâte de bois et surtout les grandes spécialités mauriennaises, explosifs, ferro-alliages, carbures, oxyde de zinc ; elles ont rendu à la Basse-Maurienne l'activité industrielle qui la distinguait autrefois. Mais c'est bien peu de chose à côté de l'animation que possède aujourd'hui la Moyenne-Maurienne. Le thalweg y est plus raboteux, s'accidente de ruptures de pentes ; des cônes de déjection, des verrous, hérissent de crans le profil. Une bonne partie de ces accidents sont déjà utilisés. Au delà du défilé de Pontamafrey, qui comporte une usine de 10 000 HP, quatre grosses installations produisent, le long d'un bief de 10 kilomètres, 57 400 chevaux élaborant l'aluminium, les carbures et les ferro-alliages à Saint-Jean, Saint-Julien, Saint-Félix et Calypso, sous les buées lourdes qui s'échappent des fours en telle abondance que les vignerons du pays leur attribuent la déchéance de leurs ceps et s'en plaignent amèrement aux tribunaux. En amont du Pas-du-Roc, le raide défilé creusé dans les grès houillers, et qui vit les premières installations de Maurienne, recèle encore les grosses entreprises de Valmeinier, la Saussaz, Prémont, la Praz, qui traitent l'aluminium et les chlorates. Enfin, au delà des petites usines de Modane (1 600 chevaux), la haute Maurienne s'éveille à son tour ; une installation d'électro-chimie (18 000 HP) est en construction sous le verrou de l'Ésseillon, à Avrieux, et de vastes projets se proposent de tirer encore près de 60 000 chevaux du Doron de

Termignon et du torrent d'Ambin. Au total les forces disponibles ou sur le point de l'être entre Avrieux et Aiguebelle représentent l'énorme total de 158 000 HP, la série la plus puissante des Alpes françaises.

Pourtant, sur une longueur beaucoup moindre, nous en trouvons presque autant (137 000) dans la vallée de la Romanche. Celle-ci bénéficie à la fois de l'abondance du torrent principal, de la pente du thalweg dans la section inférieure où la rivière traverse la rude chaîne Belledonne-Taillefer (27 mètres par kilomètre), enfin de la facilité d'accès et de la proximité de la capitale de la houille blanche, Grenoble. Aussi dans la cluse de Livet, par où le torrent sort de l'Oisans pour gagner la dépression subalpine à Vizille, les usines sont-elles, à la lettre, les unes sur les autres, en ce sens qu'à peine l'eau écumante a-t-elle jailli hors des turbines qu'une nouvelle conduite la recueille, et ainsi de suite. Le long des 13 kilomètres de cette vallée de Livet, il n'y a plus un hiatus ; le torrent est entièrement utilisé et l'on commence à capter les eaux affluentes, en aménageant sur le flanc de Belledonne cette chute de Bâton (1 040 mètres de hauteur nette) qui sera la plus haute de France. Donc, depuis Séchilienne, entrée aval de la gorge, jusqu'à l'issue de la plaine d'Oisans, les usines se succèdent, utilisant qui 5 000, qui 10 000, qui 20 000 et 40 000 chevaux ; en tout, dans cette courte section de vallée, près de 103 000 HP équipés ou près de l'être, dont 67 000 employés à la métallurgie, 16 000 à l'électro-chimie, le reste expédié à l'extérieur. Si nous calculons ce qu'on pourrait appeler la *densité hydro-électrique*, c'est-à-dire le nombre de chevaux-vapeur par kilomètre de vallée entre les usines les plus éloignées d'amont et d'aval, nous voyons que pour le groupe Doron-Isère (Tarentaise) ce nombre serait de 1 944 ; pour l'Arc, de Modane à Aiguebelle, de 2 508 ; pour la Romanche et son affluent l'Eau d'Olle, entre le Rivier d'Allemont et Séchilienne, de 4 744. La supériorité de la Romanche est donc manifeste. C'est elle aussi qui présente entre Séchilienne et Livet le paysage industriel le plus caractéristique et le plus empoignant qui soit dans nos Alpes. Tout au long de la gorge, remblayée par les débâcles célèbres du lac d'Oisans, s'érigent les vastes bâtiments des usines, les groupes de bâtisses desti-

nées aux travailleurs, noyant les vieux hameaux de montagne. Au-dessus les parois se dressent d'un seul jet, en falaises noirâtres polies par le frottement des glaciers, surmontées d'aiguilles hardies. Mais on ne les aperçoit qu'avec peine, car sur la vallée flotte sans cesse le voile de brume qui s'élève des fours. Et la nuit, des lueurs rouges ondulent dans les ténèbres, montant des halls qu'emplit le bruissement de l'énorme force en action.

Cette activité industrielle, il est vrai, disparaît vite vers l'amont. Au delà de Livet, on ne trouve plus que les deux grosses usines de l'Eau d'Olle, équipées pour 35 400 chevaux expédiés entièrement vers le Grésivaudan et le bas pays. La Romanche supérieure ne compte encore que des installations rudimentaires fournissant un total de 300 chevaux. Mais les grands projets ne manquent pas. On commence les travaux d'une usine qui utilisera les eaux de la Romanche entre le Freney et la plaine d'Oisans ; elle comportera 24 000 chevaux. La chute du Chambon, en amont, en donnera autant, et d'autres installations sont prévues sur le puissant Vénéon, alimenté par les grands glaciers de l'Oisans.

Additionnons ces forces éveillées en Oisans, en Maurienne et en Tarentaise ; nous trouvons un total de 357 000 HP, représentant la force installée dans ces vallées intérieures des Alpes du Nord. C'est huit fois ce que donnent les massifs préalpins. Et si l'on songe que les projets à l'étude, et dont la réalisation paraît assurée et prochaine, comportent quelques 200 000 chevaux nouveaux, on voit que ces hautes régions conserveront la prééminence qu'elles se sont acquise.

Un nouveau concurrent pourtant est apparu. Depuis que les progrès de la technique ont permis de produire au moyen de basses chutes des kilowatts qui ne soient pas trop coûteux, on s'est avisé des avantages que présentent pour l'industrie hydro-électrique les rivières alpines hors des Alpes. Ces avantages sont variés. Ces rivières sont abondantes, parce que chacune d'entre elles réunit les eaux de plusieurs troncs alpins ; les cours d'eau préalpins eux-mêmes, en concentrant leurs débits, offrent ainsi une puissance qu'ils ne possédaient pas dans la montagne. Confluant en aval de Rumilly, le Fier et

le Chéran ont un débit moyen supérieur à 20 mètres cubes ; les deux Guiers, qui se rejoignent aux Échelles, plus de 12 mètres cubes. L'Isère en Bas-Dauphiné roule 301 mètres cubes par seconde à la Sône, et plus de 380 en aval de Romans. Le Rhône après le confluent de l'Arve en compte près de 350. Or la pente de ces rivières reste forte. Le bas pays, en avant des Alpes, n'est pas dépourvu de relief. Du lac de Genève à la Chartreuse, le Jura méridional tend en avant des Préalpes l'arc de ses chaînons que les rivières alpines traversent en cluses à forte déclivité ; le Rhône descend de 191 mètres entre Genève et le confluent de l'Ain, le Fier, de 150 entre la plaine d'Annecy et Seyssel, le Guiers de 202 entre les Échelles et son confluent avec le Rhône. L'Isère elle-même garde un profil raidi, car les inégalités du relief façonné par les glaciers l'ont obligée à creuser un défilé profond, de pente rapide, entre Saint-Gervais et les abords de son confluent. Il est donc possible d'aménager de nombreuses chutes. Enfin, le régime de ces cours d'eau est plus favorable que celui des rivières purement alpines, parce qu'il est mixte. A la crue de début d'été, de caractère proprement alpin, vient s'ajouter une poussée de saison fraîche, due aux précipitations de l'automne, et l'hiver ne présente pas un étiage aussi prononcé que celui des cours d'eau de montagne. Ainsi sur l'Isère à la Sône, le « débit caractéristique d'étiage », c'est-à-dire la quantité au-dessous de laquelle le cours d'eau ne descend pas plus de dix jours par an, est de 105 mètres cubes, quantité fort honorable, et le « minimum semi-permanent », au-dessous duquel il ne descend pas plus de 180 jours par an, se tient à 247 mètres cubes. Notons aussi que les usines qui s'installent sur leurs bords sont bien placées au point de vue de la commodité des transports. De puissantes industries peuvent donc s'établir sur leur cours, et les transports de force vers Lyon et le Massif Central sont d'une installation moins onéreuse.

Aussi l'aménagement industriel de ces cours d'eau est-il une des caractéristiques de l'heure actuelle. A côté de la Fure (Rives), de la Morge (Voiron), qui travaillent peut-on dire de toute éternité et donnent 3 800 chevaux, quantité formidable à l'égard de leur volume, nous voyons le Guiers

et ses affluents fournir déjà plus de 17 000 chevaux ; le Fier, si peu utilisé dans les Préalpes, en donner plus de 28 000 en trois usines ; la Bourne se survivre en quelque sorte à elle-même par les 2 800 chevaux que fournit une chute de son canal d'irrigation près de Romans (l'Écancière). Le Haut-Rhône, sur lequel reposent tant d'espoirs, produit déjà près de 46 000 HP dans les usines d'Éloise, Bellegarde et Cusset-Jonage (près Lyon). L'Isère, qui s'est mise la dernière de la partie, compte déjà pour 63 000 dans les deux établissements de Valensole et de la Basse-Isère. Au total, avec une médiocre usine de l'Arve, 162 000 HP, qui sont comme un prolongement extérieur de la puissance hydraulique des Alpes, un dernier cadeau que la montagne fait à la plaine. Véritable cadeau, car presque toute cette force s'éloigne des Alpes ; les deux tiers au moins en sont dirigés vers Valence, Lyon et le bassin de Saint-Étienne, dont les besoins sont si impérieux et auxquels la houille noire ne suffit pas. Un avenir prochain rendra ce concours plus magnifique encore : qu'il suffise d'évoquer les projets de Génissiat, sur le Rhône, et la mise à l'étude sur l'Isère de deux nouvelles installations comportant 64 000 chevaux encore. Le groupe extérieur s'apprête à dépasser celui de la dépression subalpine, à rivaliser avec celui des grandes vallées intérieures.

*
* *

La nature n'a pas été aussi favorable aux Alpes du Sud qu'à celles du Nord. Ce n'est pas seulement une affaire de climat. La structure et le relief sont déjà peu propres au développement économique du pays. La superposition de deux directions de plissement a embrouillé et compliqué les lignes directrices du relief. La nature des roches elle-même contribue à augmenter le désordre; on passe brusquement et sans cesse de roches très tendres (les terres noires) à des bandes très dures, et ainsi les vallées offrent sans répit le spectacle de bassins très dilatés, aux flancs ravinés, et de gorges étroites et sauvages. Cette complexité se retrouve dans les caractères du réseau hydrographique, tout en coudes bizarres, en directions contradictoires ; rien ici de la belle

simplicité acquise par le réseau du Nord, et dont la dépression subalpine était le trait dominant. Donc, un pays coupé, morcelé, et d'accès difficile, sauf au long de la Durance. Ajoutons : des terres moins riches, puisque les dépôts glaciaires, qui sont le meilleur terroir de montagne, ne sont représentés ici que dans un petit nombre de régions.

Le climat aggrave ces défectuosités. On sait qu'il est caractérisé par une diminution de la pluviosité, moins abondante dans l'ensemble et surtout plus inégalement répartie : deux maxima annuels (printemps et automne) au lieu d'un, et un nombre très restreint de jours de pluie. De plus ces montagnes, moins élevées, réchauffées par la latitude et par les souffles du Sud, emmagasinent proportionnellement à leurs précipitations beaucoup moins de neiges que les Alpes du Nord; ce sont autant de réserves perdues pour les torrents. Encore une active évaporation vient-elle ravir à la terre et aux rivières une bonne part de ce qu'une pluviosité peu généreuse leur avait accordé. De là un sol sec, où le gazon et la forêt se développent et surtout se reconstituent avec difficulté, où l'agriculture ne prospère que dans des conditions un peu exceptionnelles, où les cours d'eau, enfin, ont un régime inégal et souvent désastreux.

Les caractéristiques de ce régime des cours d'eau sont l'indigence et l'irrégularité. Aux rivières du Nord, dont le débit correspondait le plus souvent à plus de 40 litres par kilomètre carré de bassin, les Alpes du Sud n'en peuvent opposer qu'une, la Gyronde, fille des glaciers du Pelvoux (46 litres à Vallouise) ; mais la Durance n'en compte que 24,4 à Embrun, l'Ubaye 19,8 à Barcelonnette, la Drôme 15,7 à Luc. Aussi, sauf sur la Durance, pas de gros débits ; d'ailleurs, les irrégularités sont si fortes que la notion du débit moyen perd ici toute valeur. Sur le Buech, à Serres, la seule année 1910 a vu le volume d'eau à la seconde passer de 740 litres (septembre) à 350 000 litres (décembre); en 1914, la rivière roulait 6 mètres cubes le 21 juillet et 171 le lendemain. En 1907, la Drôme en est venue, à Luc, à l'absence complète de débit en août, et le 8 novembre suivant elle roulait plus de 80 mètres cubes à la seconde. Sauf sur les affluents supérieurs de la Durance, cours d'eau de haute montagne, le régime

moyen se traduit par deux pointes très accusées, au printemps et en automne, encadrant deux minima non moins prononcés, en été et en hiver. Pareille disposition rend très compliquée la tâche de l'ingénieur qui veut organiser son rendement en chevaux-vapeur, puisque à peine pourra-t-il compter sur une puissance permanente et qu'il risque de ne disposer que de chevaux périodiques, beaucoup plus difficilement utilisables. Il faudra dès lors, pour passer les pointes de consommation, plusieurs usines au lieu d'une. La nécessité de construire le long de ces rivières des barrages régulateurs s'impose beaucoup plus ici que dans le Nord.

La forme même des vallées, que l'action glaciaire n'a qu'en partie façonnées, influe fâcheusement sur l'augmentation des prix de revient pour l'équipement des installations. Hors des zones de haute montagne, on ne trouve plus ici de ces vallées suspendues où l'on captait à peu de frais les eaux des rivières affluentes ; et comme le débit des cours d'eau secondaires est insuffisant, c'est toujours aux troncs principaux qu'il faut s'en prendre et aux basses chutes, plus coûteuses à aménager, qu'on a recours. Donc, de toutes façons, le résultat est le même : moins de conditions favorables, donc moins d'usines; une utilisation des deux tiers ou des trois quarts moins propice qu'elle ne l'est dans les Alpes du Nord.

Une grande partie des ressources hydrauliques des Alpes méridionales n'est donc pas encore employée. La carte des installations paraît presque entièrement vide. Rien dans les Préalpes à l'ouest de la Durance : 300 à 400 chevaux utilisés dans le bassin de la Drôme, 160 dans celui du Lez ; rien dans ceux de l'Aygues et de l'Ouvèze ; 600 chevaux sur le Buech. A l'est de la Durance, les facteurs physiques seraient plus favorables ; l'humidité augmente et la quantité de neige s'accroît avec l'altitude ; le débit des cours d'eau y représente en moyenne 30 litres par seconde et par kilomètre carré. Mais les conditions de transport ont été jusqu'ici si défavorables que l'industrie hésite à s'y installer. Rien ou à peu près sur le Guil ; 700 chevaux pour l'Ubaye, 500 pour la Bléone. L'interminable Verdon produit à peine 300 chevaux, bien que son débit moyen s'élève à 35 mètres cubes à Quinson. Rien ou à peu près sur le Var supérieur, la Tinée, la Vésubie.

Ce serait le néant s'il n'y avait pas deux cas exceptionnels, les Préalpes maritimes et la vallée de la Durance.

Le groupe d'usines qui s'est constitué, parallèlement à la mer, sous les premières pentes des Alpes-Maritimes, ne manque pas d'intérêt. Des conditions favorables de toute sorte reparaissent à cette extrémité des Alpes françaises. Une clientèle nombreuse et exigeante est établie à portée, faite de toutes les villes de luxe qui longent la côte depuis Saint-Raphaël jusqu'à la frontière. L'instrument hydraulique redevient utilisable; ces montagnes qui se dressent brusquement au-dessus de la mer reçoivent des pluies abondantes, variant de 1 à 2 mètres ; à la frontière italienne, le massif du Mercantour abrite même quelques petits glaciers. Les cours d'eau sont donc abondants : ils débitent de 25 à 35 litres à la seconde par kilomètre carré de bassin; la Roya roule près de 13 mètres cubes à Breil ; la Vésubie 11, la Tinée 23, près du confluent avec le Var. Ce débit est moins irrégulier que dans le reste des Alpes du Sud; le rapport entre les minima et maxima extrêmes n'est que de 41 sur la Vésubie, de 21 sur la Tinée. Enfin, la pente est forte : ces rivières, nées dans des massifs de 2 500 à 3 300 mètres, n'ont qu'une soixantaine de kilomètres à parcourir pour gagner la Méditerranée. Il y a une ombre au tableau : la difficulté d'accès dans ces vallées, souvent resserrées en effroyables gorges. Heureusement cet inconvénient s'atténue : avec une belle persévérance, la ville de Nice, pour se relier à son arrière-pays, insinue des voies ferrées dans tout l'éventail de vallées dont elle tient l'issue, Loup, Estéron, Var supérieur, Tinée, Vésubie, Roya.

L'exploitation de ces richesses hydrauliques a donc pu commencer. Elle débute par l'Argens, se continue par la Siagne, qui, grâce à l'abondance de ses sources et à la déclivité de son lit, fournit 13 500 HP dans l'usine de Saint-Césaire, par le Var avec deux usines, par la Vésubie inférieure, enfin par la Roya, qui donne déjà 6 000 chevaux sur territoire français, sans compter ce qu'elle fournit aux quatre grosses usines italiennes de San Dalmazzo, Paganin, Ponte-Giauma et Bevera. Le total est déjà de 40 000 chevaux, tous consacrés, sauf 7 000 utilisés dans l'électro-chimie, à la production de force et lumière. C'est déjà presque autant que

l'ensemble des Préalpes du Nord, et l'avenir y est beaucoup plus riant ; les projets se suivent le long du Var supérieur, et surtout de la Tinée ; il y a là de quoi porter, à bref délai, à 100 000 le total des chevaux-vapeur disponibles.

La vallée de la Durance a plus d'avenir encore. Les difficultés que les Alpes du Sud opposent à l'utilisation des ressources hydrauliques disparaissent ou s'atténuent, le long du puissant cours d'eau. La vallée est une superbe voie de communication, la seule à vrai dire de toutes ces montagnes méridionales, et une voie ferrée la remonte presque tout au long, reliant Marseille à Briançon, avec embranchements vers Grenoble, vers le Rhône et vers Nice. La rivière, grâce à l'ampleur de son bassin, a toujours assez d'eau pour alimenter une grosse usine; le débit au-dessous duquel elle ne descend pas plus de dix jours par an est de 11 mètres cubes à l'Argentière, 17 à Embrun, 25 à Rousset, 42 à Sisteron, 61 à Mirabeau : voilà de quoi animer les turbines. A défaut d'autre, la technique des basses chutes peut s'y déployer; l'absence de concurrents mieux placés pour servir la clientèle l'emportera sur les désavantages du prix d'établissement. La partie supérieure de la vallée offre même d'incontestables avantages d'ordre physique : vallées suspendues dont les eaux se prêtent à glisser dans les tubes verticaux des hautes chutes; verrous qui accidentent le lit de la Durance et en augmentent brusquement la pente; débits prenant une régularité et une abondance dignes des Alpes du Nord, grâce à l'appoint régulateur des neiges de la haute montagne et des glaciers méridionaux du Pelvoux. De l'eau, des chutes, une voie ferrée; les conditions sont remplies pour qu'une industrie naisse et se développe.

Aussi l'y trouvons-nous. Ce n'est pas le fourmillement d'usines de l'Arc et de la Romanche, mais une activité caractérisée par des établissements de grande importance. Autour de Briançon, on n'utilise encore que 1 200 HP ; mais à une quinzaine de kilomètres plus loin, on a profité de la présence de l'énorme verrou sous lequel confluent Durance et Gyronde pour emprunter aux deux rivières une quantité variant de 5 à 27 mètres cubes, précipités d'une hauteur de 170 mètres par quatre tubes sur l'usine de l'Argentière où ils animent 40 000 chevaux employés à la fabrication de l'alu-

minium et des perchlorates. C'est une des plus grosses usines françaises de houille blanche ; l'éclat de ses toits rouges, allongés sur un kilomètre, anime singulièrement le fond de l'ample bassin que dominent les vieilles maisons de la Bassée et de l'Argentière. Tout près de là en aval, les eaux affluentes du Fournel et de la Biaisse fournissent 1 500 et 8 000 HP à deux autres usines. Voici donc en quelques kilomètres un groupe industriel de plus de 50 000 chevaux, qui évoque les grands centres du Nord. De plus, les promesses abondent : la Guisanne, la Clarée, la Cerveyrette sont en pleine prospection ; les projets prévoient même quatre usines en Vallouise, qui feraient de la charmante vallée encadrée par le fier Pelvoux un Livet, ou un Ugine.

Au delà, un hiatus, que l'abondance des projets ne suffit pas à masquer, sépare cette zone de l'Argentière, groupe industriel autonome, de celle où se fait sentir l'attraction du littoral méditerranéen. Les débits accrus de la Durance permettent de réaliser des quantités d'énergie considérable sans que le prix d'établissement s'élève à proportion. Là sont les plus grosses installations des Alpes françaises : Ventavon, où une chute de 57 mètres donne une puissance installée de 39 000 HP, expédiés vers Marseille ou la vallée du Rhône ; aux abords de Sisteron, l'usine du Poët, avec 45 000 chevaux, consacrés à l'électro-chimie et à la métallurgie ; puis la Brillanne, avec ses 17 500 HP entièrement exportés vers le littoral méditerranéen ; le Largue, qui partage ses 9 000 chevaux entre le réseau du littoral et l'électro-chimie ; la puissante usine de Sainte-Tulle, répartissant de même ses 40 000 chevaux. Ainsi se trouve constitué un groupe de la Durance moyenne, qui comporte déjà plus de 150 000 chevaux, se classant le premier des Alpes françaises après la Maurienne. Au total la Durance, de Briançon aux plaines de Basse-Provence, anime 204 000 HP ; le total général des Alpes du Sud se trouve être ainsi à la fin de 1918 de 248 000, en chiffres ronds de 250 000 chevaux-vapeur. Total respectable, en dépit de la forte disproportion à l'égard des 800 000 HP du Nord.

***

L'industrie hydro-électrique est donc définitivement acclimatée dans les Alpes françaises. Elle y produit au milieu de 1918 une énergie qu'on peut chiffrer par 1 045 000 HP de puissance installée. Pour une industrie née d'hier, et dont le développement véritable n'a commencé que vers 1890, c'est un magnifique résultat.

Ce progrès est d'autant plus remarquable qu'il va se précipitant. En décembre 1910, la puissance installée s'élevait dans les Alpes françaises à 475 000 chevaux; au début de la guerre, elle atteignait un peu plus de 600 000. La première année des hostilités a marqué un temps d'arrêt complet, qui s'est prolongé jusqu'à l'automne de 1915. Une magnifique poussée s'est manifestée ensuite ; en juillet 1916, la puissance dépassait 732 000 ; deux ans après, 1 045 000. Ainsi en pleine guerre, et en deux ans, la progression est de 313 000, soit de 43 p. 100, partagée à peu près également entre les Alpes du Nord et celles du Sud.

L'élan est donné, et la transformation est si rapide que les chiffres précédents, qui se rapportent au 1er juillet 1918, ont chance d'être déjà dépassés. Dans aucune autre branche d'activité l'avenir n'est si proche du présent. Dans la dépression subalpine, le groupe d'Ugine doit s'augmenter d'une usine nouvelle ; la région du Drac en envisage deux; au débouché de l'Arc, l'usine de Bonvillaret est prévue pour 60 000 chevaux ; enfin plusieurs groupes préparent, pour une date rapprochée, l'utilisation de l'Isère entre Pontcharra et Grenoble, tout au long du Grésivaudan ; soit 100 à 125 000 HP à ajouter au total actuel de 230 000. Dans les grandes vallées intérieures du Nord, la Tarentaise prévoit 57 000 chevaux nouveaux en deux grandes usines, la Maurienne 90 000 ; la Romanche une quarantaine de mille, soit près de 200 000 là où il y en a déjà 357 000. Le groupe extérieur comporte l'installation de deux nouvelles usines sur l'Isère inférieure, avec 64 000 HP, le doublement de l'usine de Saint-Béron, un accroissement sur le Fier ; enfin l'utilisation des eaux du Rhône entre la frontière suisse et Seyssel, qu'un consortium du Sud-Est étudie avec

le concours de l'État, pourrait fournir 220 000 chevaux en eaux moyennes ; de ce côté, les perspectives sont presque illimitées, et au lieu de 162 000 HP, c'est par 300 ou 500 000 chevaux qu'il faudra compter. Dans les Alpes du Sud, d'importants projets d'aménagement d'ensemble sont en cours d'instruction administrative à propos de la Tinée, du Var, du Verdon ; on peut en espérer un rendement d'environ 80 000 chevaux. Enfin partout, au long de la Durance, on dresse des plans, on étudie des emplacements, on demande des concessions : projets autour de Briançon, projets autour d'Embrun, projets de Serre-Ponçon et de Curbans, ceux-ci de 60 000 chevaux chacun ; projets de la Basse-Durance, utilisant l'eau du torrent hors des Alpes et créant ainsi au Sud un nouveau groupe extérieur avec les installations de Mirabeau, Pertuis, Cadenet (120 000 chevaux). Bref, si le taux actuel d'accroissement se continue, d'ici deux ans les forces hydro-électriques des Alpes françaises représenteront plus de 1 500 000 chevaux.

Dès maintenant les Alpes françaises peuvent donc hardiment soutenir la comparaison avec les autres pays producteurs de houille blanche. Dans le reste de la France, Massif Central, Pyrénées, Jura, Vosges, les installations actuelles ne comportent même pas la moitié de ce que représentent les Alpes, bien que l'effort accompli pendant la guerre ait été considérable. Hors de France, seules, jusqu'ici, les grandes régions de climat septentrional ont pu connaître un développement plus considérable que le nôtre ; en Suède et Norvège, la présence de vastes champs de neige et de glace, dont les eaux de fonte descendent brusquement au niveau de la mer ; au Canada l'utilisation d'un énorme réseau de cours d'eau auxquels le façonnement glaciaire impose une pente très irrégulière, permettent une utilisation aisée de ressources formidables (en 1918, 1 735 000 HP au Canada). Mais plus près de nous, dans des conditions identiques à celles où nous nous trouvons, nous voyons que les puissances concédées au milieu de 1914, dans toute l'étendue des Alpes italiennes, pourtant beaucoup plus étendues que les nôtres, ne montaient qu'à 632 000 HP, et qu'ainsi même avec l'augmentation survenue depuis, ces montagnes engendrent moins d'énergie que nos seules Alpes. Dans la Suisse, un des pays

les plus riches du monde en houille blanche, la puissance installée au 1er janvier 1918 montait à 848 000 chevaux, inférieure par conséquent de 200 000 HP à la puissance installée des usines des Alpes françaises au 1er juillet 1918. Il est consolant de citer de pareils chiffres, en songeant que nous nous sommes accusés si souvent de ne pas tirer parti de nos ressources, et de nous laisser devancer, ici comme ailleurs, par nos concurrents étrangers.

Ces progrès, qui placent l'industrie hydro-électrique française en un rang si honorable, sont d'autant plus intéressants qu'ils s'exercent dans plusieurs sens. La technique des installations se fait sans cesse plus hardie. Les ingénieurs s'attaquent à des chutes de plus en plus élevées. L'usine en construction utilisant les eaux de la Neuvache de Valmeinier (Maurienne) comporte une chute de 744 mètres ; sur le haut Bréda, la chute du Fond-de-France, aménagée de 1916 à 1918, compte 1 050 mètres de hauteur brute, 1 000 mètres de hauteur nette ; enfin celle du torrent de Bâton, près de Livet, 1 060 et 1 040 mètres ; elle est la plus haute de France, et n'est guère dépassée que par une installation suisse. En même temps on multiplie les basses chutes à gros débits. Celles-ci sont plus coûteuses à installer et à entretenir ; il y faut des ouvrages d'art importants, énormes barrages, vastes chambres de décantation, canaux d'amenée qui sont longs puisqu'il faut réaliser une différence de niveau dans une vallée à faible pente, et qui sont à grande section puisque le volume est considérable, turbines à grand diamètre, vastes bâtiments. En revanche on dispose ainsi d'une force énorme et moins inconstante. Nos industriels n'ont pas hésité à s'assurer ces avantages, et ce sont des rivières tout entières, de vrais fleuves, qu'ils amènent sur les turbines : 75 mètres cubes à Ventavon et Sisteron, 80 à la Brillanne et Sainte-Tulle, 100 à Eloise et à Pont-de-Claix, 300 à Valensole (Isère), 350 à la Basse-Isère. On se préoccupe aussi d'utiliser à d'autres fins qu'à la production de la force les installations ainsi réalisées. Les canaux d'amenée qui roulent des débits si considérables sont disposés de façon à être en même temps des chenaux de navigation. Sur l'Isère inférieure, des écluses sont prévues au droit de chaque barrage, et ainsi lorsque les deux installations

en projet seront réalisées, la navigation pourra utiliser la rivière depuis le confluent avec le Rhône jusqu'à Saint-Gervais. Il en sera de même sur le haut Rhône entre Lyon et Genève, sur l'Isère entre Pontcharra et Grenoble. Sur la Durance, les grands travaux projetés pour régulariser le débit seront aussi utiles à l'irrigation des plaines provençales qu'à l'alimentation des usines.

La houille blanche ressuscite les Alpes, leur donne un rôle qu'elles n'avaient jamais tenu, leur en rend un autre qu'elles avaient perdu. Les Alpes sont devenues un fournisseur de force pour les pays d'alentour, qui se trouvent ainsi dans leur dépendance économique. Lyon et la région de Saint-Étienne sont des clients de l'Oisans et de la Tarentaise. Les Alpes-Maritimes sont indispensables à la Côte d'Azur ; enfin la Durance est devenue un élément vital pour Marseille et toute cette Provence dont elle était jadis le fléau. Jusqu'à une date récente, les Alpes se contentaient d'expédier des hommes dans le bas-pays, où émigraient les montagnards, perdus dès lors pour leurs vallées ; aujourd'hui elles y envoient de la force. Au lieu de l'appauvrissement pur et simple que représentait cette émigration, il s'agit d'une vente, qui rapporte de beaux bénéfices. Quant aux hommes, la montagne les garde ; car elle en a plus grand besoin que jamais pour son industrie renaissante.

Utile au bas-pays, l'industrie de la houille blanche n'est pas moins profitable à la montagne. Déjà la simple usine de force est un bienfait pour le pays où elle s'établit : il a fallu payer des droits de riveraineté des cours d'eau, s'assurer à bon prix les servitudes pour le passage des fils conducteurs ; chaque année une grosse patente industrielle vient gonfler le budget communal. Mais l'usine de transformation amène, dans les régions où elle s'installe, une véritable révolution économique. Elle réacclimate dans les Alpes l'activité industrielle, que l'évolution économique du XIXe siècle tendait à éliminer complètement, à cause de l'éloignement des centres producteurs de houille et de la difficulté des transports. Par elle, les Alpes redeviennent un pays de métallurgie, comme elles l'étaient dès l'époque préhistorique et jusqu'au XIXe siècle ; à cette spécialité elle ajoute l'électro-chimie, en plein déve-

loppement ; elle ressuscite la papeterie, les industries du bois, galvanise toutes les autres. Une région industrielle des Alpes françaises s'est ainsi constituée, qui compte déjà plus de 100 000 travailleurs, et comporte de grosses agglomérations ouvrières. Des villes se constituent là où étaient des villages : Villard-Bonnot, passé de 1 022 habitants en 1871 à 5 000 en 1916, Livet de 924 à 3 000, Ugine en quinze ans de 2 325 à 5 800. La houille blanche entrave l'émigration, en offrant aux montagnards, à proximité de leurs demeures, de quoi utiliser leur travail : en Maurienne, où la diminution de population due à l'émigration s'est manifestée si nettement entre 1848 et 1871, elle s'est arrêtée depuis, et grâce à l'installation des usines de houille blanche les communes du fond de la vallée ont augmenté de 17 p. 100 entre 1876 et 1911.

En vérité, c'est une belle œuvre qui a été accomplie depuis trente ans le long des cours d'eau alpins. Ne craignons pas de le dire, car elle nous fait honneur. Elle fait honneur aux industriels qui n'ont pas hésité à se lancer dans ces entreprises nouvelles et l'ont fait sans timidité, voyant grand du premier coup. Elle fait honneur aux ingénieurs, qui ont marché en tête du progrès ; n'oublions pas que ce sont des Français, nés ou installés dans les Alpes, qui ont été les premiers à utiliser la houille blanche, à créer l'outillage approprié, à résoudre le problème du transport de force, à imaginer les procédés de fabrication des produits traités au four électrique. Aide-toi, le ciel t'aidera ; c'est donc au ciel aujourd'hui, c'est-à-dire à l'État, d'entrer en scène, en donnant aux industries hydro-électriques, par une bonne loi, la charte qui leur manque encore, et en prenant sa part des frais énormes que comporte le problème de la régularisation des débits, qu'il n'est plus possible d'éluder plus longtemps. Tout permet de croire que ces espoirs seront bientôt réalisés, et qu'ainsi l'œuvre si hardiment lancée par l'initiative privée comportera, pour le profit de tous, les immenses développements dont elle est susceptible.

RAOUL BLANCHARD

---

*L'Administrateur-gérant :* A. BACHELIER.

USINES DE HOUILL
DANS LES ALPES FR
1918

*Etablissements c*

- *de 2 000 à 5 000*
- *de 5 000 à 10 000*
- *de 10 000 à 20 000*
- *de 20 000 à 30 000*
- *plus de 30 000*

E HOUILLE BLANCHE
ALPES FRANÇAISES
1918
ements comportant :
à 5 000 HP de puissance
à 10 000
à 20 000
à 30 000
30 000
Cusset
Drance
Giffre
Arve
Arve
Fier
Cheran
Arly
Doron
Isère
Isère
Doron
Guiers
Fure
Maurienne
Isère
Bourne
Romanche
Veneon
Bonne
Vallouise
Drac
Guil
Drôme
Durance
Ubaye
Bygues
Buech
Ouvèze
Bléone
Var
Tinée
Vésubie
Asse
Estéron
Verdon
Durance
Loup
Siagne
Argens

# LIVRES NOUVEAUX

## LES VOYAGES D'UN SÉDENTAIRE,
par **Francis de Miomandre**.

La grâce et la fantaisie sont deux qualités habituelles à M. Francis de Miomandre. Rarement il les a fait paraître d'une façon aussi aimable que dans *les Voyages d'un Sédentaire*, dont le titre évoque le *Voyage autour de ma chambre*, et qui par leur charme et leur humour, sont tout à fait dignes de rappeler au lecteur le souvenir de Xavier de Maistre. Il y a dans ces pages d'allure légère beaucoup de philosophie et de la meilleure, — mêlée à un comique délicat.

## VINGT JOURS DE GUERRE AUX TEMPS HÉROIQUES,
par le **Commandant A. Grasset**.

Nous avons publié les pages les plus significatives de l'ouvrage, celles où l'auteur raconte, d'après des témoignages irréfutables, les massacres commis par les Allemands à Ethe et Gomery. Le reste est le récit des événements d'août 1914, la mobilisation, la marche à la frontière, les premiers engagements, la bataille de Virton, vus et décrits par un témoin oculaire, acteur du grand drame. M. Grasset évoque vigoureusement la physionomie de ces journées confuses et sanglantes, et les tragiques péripéties du combat où il fut blessé; il a écrit un excellent livre d'impressions de guerre où les sentiments violents et complexes du combattant sont notés avec sincérité, où apparaît dans sa triste réalité un coin du vaste champ de bataille.

## LES MUTILÉS,
par **Maurice Duplay**.

On trouve réunies dans le roman de M. Maurice Duplay des qualités bien diverses : une forme littéraire fort distinguée, une psychologie délicate et sûre, un don d'émotion très précieux. Ce que nous y louerons le plus, comme étant plus spécialement propre à l'écrivain et à l'œuvre, c'est le parti que M. Maurice Duplay a su tirer de la situation centrale : la rivalité entre deux compagnons d'armes. Il convient aussi de signaler tout ce qu'il y a de justesse et d'émotion pénétrante dans cette étude de l'âme héroïque et douloureuse des « Mutilés » de la grande guerre.

## LES FAUSSES NOUVELLES DE LA GRANDE GUERRE,
par le **Dr Lucien-Graux**.

Tome III.

Le Dr Lucien-Graux a eu l'heureuse idée d'écrire l'histoire anecdotique de la guerre en recueillant au jour le jour les potins, racontars, vérités déformées ou bruits extravagants circulant de bouche en bouche, informations mensongères issues d'imaginations trop fertiles ou forgées par une propagande tendancieuse. Le troisième volume comprend les fausses nouvelles de la période de 1916-1917, qui vit l'offensive de la Somme, l'entrée en scène de la Roumanie, la révolution russe. Le répertoire est des plus riches : on y retrouve tous les « canards » qui prirent leur vol à cette époque. Citons entre mille l'ingénieuse fantaisie de M. Adrien Vély sur l'abdication de Guillaume II — l'humoriste fut bon prophète ! — qu'un confrère s'empressa de téléphoner gravement en province. Il y a dans l'histoire de ces légendes matière à plaisanteries et aussi à réflexions.

## LA DANSEUSE DE SHAMAKHA,
par **Armèn Ohanian**.

La *Revue de Paris* a présenté naguère à ses lecteurs le talent gracieux de mademoiselle Armèn Ohanian, de qui le maître Anatole France vanta le charme tout oriental et l'inspiration si spontanée. Au moment où l'on parle beaucoup de l'Arménie, où son destin est en jeu, ce livre aimable d'une Arménienne prend un intérêt d'actualité qui s'ajoute à l'intérêt poétique et pittoresque de ces récits où l'on retrouve la douceur des belles nuits géorgiennes.

## SPECTACLES DE GUERRE,
par **Alexis Léaud**.

Le sous-titre du livre porte : *Choses vues*. Ce sont en effet des impressions personnelles, des descriptions de champs de bataille, de cantonnements en Champagne, de villes bombardées offrant au regard des tas de ruines lamentables, ou bien des visions d'ambulances dans la zone des armées ou à l'intérieur. L'auteur a su observer, et il rend ce qu'il a vu dans une langue claire et sans emphase. Les pages consacrées à la vie des hôpitaux et aux merveilles de la prothèse faciale sont dans leur sobriété empreintes d'une réelle émotion.

# LA REVUE DE PARIS

*85bis, faubourg Saint-Honoré*

**Paraît le 1er et le 15 de chaque mois**

---

**PRIX DE L'ABONNEMENT**

| | UN AN | SIX MOIS | TROIS MOIS |
|---|---|---|---|
| PARIS | 50 » | 26 » | 14 » |
| SEINE ET SEINE-ET-OISE | 51 » | 26.50 | 14.25 |
| DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES | 56 » | 29 » | 15 » |
| ÉTRANGER | 62 » | 32 » | 17 » |

---

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr.

---

*On s'abonne aux bureaux de la* Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Élysées* 16.20*), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

*Sans aucuns frais supplémentaires, la* Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

---

*Les abonnements partent du* 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

---

*Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la* Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

---

*Les annonces sont reçues aux bureaux de la* Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

---

*La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la* Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

---

*La première* Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

---

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.